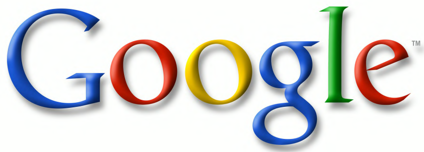
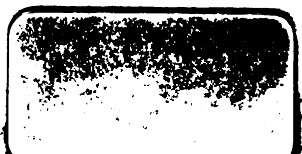





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

CAMILLE,

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

CAMILLE,

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE;

TRADUITES DE L'ANGLOIS sur les Originaux.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES,

ET se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 13.

M. DCC. LXXXV.



CAMILLE, OU LETTRES DE DEUX FILLES DE CE SIÈCLE.

LETTRE LV.

CAMILLE A NANCY.

ME voici, chère amie, dans ma première demeure, chez les *Welson*, dans cette chambre où miſs Camille étoit quelque choſe. Aujourd'hui je ne ſuis plus rien; j'étois née pour la pauvreté, & pour l'obſcurité, & je vais remplir ma vocation. Plus d'intérêt; plus cette douce compaſſion pour quelqu'un que le ſort & le malheur éloignent de ſa place; qui

élevé pour la fortune, se trouve dans la pauvreté. Je ne souffre point de ce nouvel état; au contraire, je n'expie pas assez mon horrible déguisement; c'étoit un poids pour mon ame, dont je suis heureuse d'être débarrassée: enfin je suis moi, plus de jeu, plus de fausseté, & ma vie sera tranquille & facile. Je n'ai pas perdu tout ce que je devois perdre dans l'esprit de ceux auxquels je me suis fait connoître; personne ne me méprise autant que je me méprise moi-même. Quelle foiblesse! J'ai pu me parer d'un vain nom, j'ai cherché une autre existence que celle que je tiens de la nature: triste vanité qui abaisse ceux qui veulent la satisfaire! De toutes les opinions respectées, celles de la naissance est certainement la moins respectable, la moins favorisée par la nature. Tu sais comment ce déguisement est entré dans mon plan, comment les circonstances m'y ont conduit, & l'ont secondé; com-

ment j'ai voulu en tirer parti. Aujourd'hui le but est-il manqué? Et que te dirai-je? Je suis toujours entre la crainte & l'espérance. C'est le surlendemian de la voiture brisée que me trouvant assez de force, je révélai tout à sir Robert. J'essayerois en vain de t'exprimer tout ce que cet aveu me coûta : se dégrader, s'avilir aux yeux de ce qu'on aime, diminuer de son opinion, rien n'est plus cruel, rien n'est plus difficile à soutenir. Ce n'est pas de n'être que la fille d'un pauvre ministre que je tremblois, c'est d'avoir été fausse, c'est d'avoir su tromper, & qui, chère amie? L'homme le plus vrai, le plus sincère, qui se livroit à la confiance, à la bonne-foi; qui aimoit avec les intentions les plus honnêtes, les plus pures, & que j'aimois. Qu'il est vengé, & que mon cœur expie les fautes de mon esprit! Enfin, il sait tout; j'ai avoué mes crimes : je me reproche de n'avoir pas plus dit encore,

d'avoir caché le ſtratagême de cette voiture. Mais, fit on jamais d'aveu complet, & n'en ai-je pas trop dit pour me détruire? Sa ſurpriſe, ſon étonnement, furent extrêmes; le paſſage de l'admiration, de la bonne opinion au mépris, coûtoit trop à ſon cœur: à peine put-il proférer quelques paroles, & il me quitta. Mes yeux le ſuivirent & auroient voulu percer juſqu'au fond de ſon ame; je reſtai livrée à mille tourmens. Betty, qui avoit bien compté qu'il s'étoit paſſé quelque choſe de pénible entre nous, vint auſſi-tôt; elle jugea de l'agitation de mon ame; elle voulut me ſecourir & me conſoler; elle embraſſoit mes genoux, elle me conjuroit de ne pas me laiſſer abattre; elle m'appeloit ſa chère maîtreſſe. Non, ma chère Betty, non, plus ta maîtreſſe; c'eſt votre amie, c'eſt votre égale, je ſuis moins que vous, je ne ſuis qu'une pauvre fille; mes ancêtres étoient moins que vos reſpectables

parens, & vous, vous n'avez trompé perſonne. Que dites-vous donc? reprit-elle avec ſurpriſe; que dites-vous de tromper, d'égale, de parens? Oui, Betty, je ſuis la fille d'un pauvre miniſtre; je ne ſuis rien, point Irlandoiſe, point fille ou nièce d'un lord; point de nom, point de naiſſance. Elle réfléchit un moment, & enſuite elle s'écria, en ſe jetant dans mes bras: je n'entends rien à ce que vous me dites; chère & adorable miſs, vous ſerez toujours ma maîtreſſe; il n'eſt point d'ame plus noble que la vôtre. Qu'importe quel nom vous portiez? Si vous étiez mon égale, je vous reſpecterois encore; ne me dites plus ces vilains *vous*, & aimez toujours votre Betty. Je lui répondis en l'embraſſant tendrement, & en l'aſſurant qu'elle ſeroit toujours mon amie, & que ſon bonheur me ſeroit toujours auſſi cher que le mien. Sara n'avoit preſque point quitté la maiſon où je demeurois depuis

notre accident; elle avoit voulu me servir. Je dis à Betty que je voulois aussi parler à sa mère, & que je demandois à la voir. Elle vint, je lui dis que je voulois la détromper, je lui rappelai que c'étoit elle qui avoit voulu me croire une ladi; mais que je n'étois qu'une simple fille de village; que j'avois un peu changé mon nom, & que cette voiture qui m'avoit amenée chez elle, n'étoit point à moi, qu'elle m'étoit même inconnue; je la priai de dire à tout le monde que je n'étois rien, & que surtout je n'étois point d'Irlande, & que je n'y avois aucun parent. Jamais la pauvre Sara ne m'a fait autant de révérences; & sans s'embarrasser de ce que je lui disois, elle ne cessoit de me faire des offres de services, de m'assurer de son attachement, & de me presser de retourner chez elle. Le ministre & ses filles, & les demoiselles *Dagby* étoient venus le jour précédent : Juliette avoit

demandé à me voir absolument; elle vouloit rester auprès de moi. Je l'avois refusée comme les autres. Alors j'aurois voulu voir tout le monde, je ne pouvois assez tôt détromper tous ceux qui me connoissoient; quelqu'idée qu'ils eussent de moi, je ne pouvois assez-tôt me montrer à leurs yeux ce que j'étois, & expier cette malheureuse supercherie. Je priai Sara de dire au docteur *Jackson*, que je lui demandois de venir me voir, que j'avois des choses importantes à lui communiquer; je lui dis aussi d'envoyer chez les demoiselles *Dagby*, de leur faire mes complimens, & qu'aujourd'hui je serois charmée de les recevoir. Lorsque je fus seule avec Betty; j'eus la curiosité de savoir ce qui se disoit de moi dans le public; je la questionnai là-dessus. Elle m'apprit que le bruit couroit que sir Robert étoit amoureux de moi, qu'il vouloit m'épouser; que milord & miladi s'y opposoient;

& qu'à cette occafion, il y avoit beaucoup d'altercations dans le château ; que miladi m'avoit maltraitée, & que c'étoit pour cela que j'avois voulu m'en aller : cependant, continua-t-elle, tout le monde fouhaitoit que je fuffe la femme de fir Robert, & l'on étoit prefque bien aife de l'accident qui étoit arrivé, parce que l'on efpéroit qu'il fauroit obtenir le confentement de fes parens ou s'en paffer. Elle a remarqué que mon changement de nom ne manqueroit pas de produire un grand évènement. Mais, très-chère mifs, a-t-elle continué en me ferrant les mains, fir Robert vous aimera tout de même, vous ferez notre ladi, notre bonne ladi. Le miniftre eft venu dans l'après-midi, fur ce que je lui ai dit que j'avois quelque chofe à lui confier & à lui révéler. Il a fait un affez long difcours fur les devoirs d'un miniftre, & il a fini par dire que jamais il ne confentiroit à benir un ma-

riage ſans le conſentement des parens des époux. Je l'ai aſſuré qu'il ne s'agiſſoit point de mariage ; que je voulois lui confeſſer une faute, dont j'étois coupable. Il m'a interrompue pour me dire qu'il m'écouteroit, mais que ce ne ſeroit jamais à titre de confeſſion ; que c'étoit une pratique de papiſtes qu'il abhorroit, & qui n'étoit point ordonnée par l'évangile ; que cependant il ſavoit garder un ſecret auſſi bien qu'un autre, & qu'il ne refuſoit pas de m'entendre. Je crus que jamais il ne me laiſſeroit parler. Enfin je pus lui dire qu'à cauſe de certaines circonſtances, j'avois changé de nom, que je n'étois point Irlandoiſe. C'eſt un grand menſonge, interrompit-il, c'eſt un grand péché, & il eſt dit que le diable eſt le père du menſonge. Je lui dis qu'il avoit raiſon, que j'étois très-coupable, ſur-tout étant la fille d'un miniſtre, du docteur *Backinſon*, qu'il connoiſſoit peut-être, & dont

je savois qu'on lui avoit parlé dans une lettre. Il réfléchit un moment; ensuite il s'écria : La fille d'un ministre du saint évangile, cacher son nom, sa naissance, & pour se mêler des affaires des catholiques encore! Je lui protestai que je ne m'en étois jamais mêlée, que les lettres qu'il avoit vues n'étoient qu'une plaisanterie; que je le priois de tout oublier, & de ne voir en moi que la fille d'un de ses collégues & confrères; qu'à ce titre, j'espérois qu'il me continueroit son amitié. Il me répondit qu'il n'avoit jamais connu particulièrement le docteur *Backinson*; que cependant il se rappeloit bien qu'il étoit ministre à Palmill, que son père étoit un pauvre imprimeur, & que lui vendoit de petits livres de prières dans le tems qu'il avoit l'honneur d'être chez le duc de *Newcastle*. Je lui dis que sûrement il se trompoit, qu'au moins ma mère n'avoit jamais vendu des rubans,

& qu'elle étoit d'une très-bonne famille; mais enfin, que quoi qu'il en fût, je le priois de dire par-tout que l'on s'étoit trompé en me prenant pour une femme de condition & d'Irlande; que je n'étois qu'une petite bourgeoise de la cité. Je lui dis encore que je serois charmée de voir sa femme & ses filles, mais que dans ce moment j'étois trop malade. Il commença une grande péroraison sur les déguisemens de nom & d'état, dans laquelle les mots de *ma chère* revenoient à tous momens. Je fus obligée de l'interrompre, en le priant de se retirer, parce que j'étois malade, & que je souffrois beaucoup, ma tête étant trop foible pour entendre plus longtems de si bonnes choses. En vérité, ma chère Nancy, cet homme m'a fatiguée plus que tout le reste, & j'ai bien promis de ne le revoir de ma vie, ni lui ni les siens. Heureusement que je pus me reposer quelques heures avant l'arrivée des

Dagby ; j'étois bien sûre qu'elles viendroient au premier mot de ma part, & je les attendois. Je ne me faisois aucune peine de cet aveu avec elles; au contraire, je languissois de pouvoir être vraie avec Juliette, & de lui ouvrir mon cœur; je comptois trouver en elle une bonne amie, & je ne me trompai pas. Rien de plus tendre que tout ce qu'elle me dit dès qu'elle me vit; elle m'embrassa plusieurs fois les larmes aux yeux, elle me reprochoit mon départ, ma dureté de n'avoir pas voulu la recevoir hier, de n'être pas allée chez elle plutôt que dans cette maison que je ne connoissois point. Après ces premiers momens de tendresse, je les priai de s'asseoir & de m'écouter tranquillement; je leur dis que j'allois mettre leur amitié à une grande épreuve; que peut-être j'allois perdre leur estime. Juliette se leva, vouloit m'interrompre : Oui, lui dis-je en l'arrêtant & lui serrant la

main., peut-être ne m'aimerez-vous plus quand vous saurez que cette Irlandoise, cette illustre malheureuse n'est rien; qu'elle n'est que la pauvre fille d'un ministre de village, d'un docteur *Backinson*, sans famille, sans parens, sans ressource; qui de son village a été à Londres, & de Londres ici. Je ne sais, ai-je continué, comment je me suis laissée aller à la sotte vanité de passer pour ce que je n'étois pas : c'est une erreur dont je gémis, dont je vous demande pardon, & que je vous prie d'oublier, & si vous pouvez m'aimer encore..... Chère & aimable Camille, a repris Juliette avec vivacité, vous n'avez pas trompé autant que vous le croyez; il étoit aisé de voir que vous cherchiez à vous cacher. J'avoue que je n'ai pas trop cru à ces lords d'Irlande; j'ai vu ce que vous étiez personnellement, & j'ai peu écouté votre histoire; ce que vous en disiez étoit si mystérieux, si em-

brouillé, que je n'ai rien cru. C'est votre caractère, c'est votre esprit charmant, c'est votre cœur excellent qui m'attachent à vous; votre nom m'est très-indifférent. Vous êtes fille d'un ministre, cette condition n'a rien que de très-honorable, & je me suis toujours révolté contre le peu de considération, & le mépris que l'on a communément contre ce qu'on appelle le bas clergé. Vous êtes mon amie, chère Camille, je serai toujours la vôtre, & si vous voulez, rien ne nous séparera jamais. Je lui tendis les bras, & nous nous embrassâmes. Trop émues, trop touchées pour rien exprimer, l'aînée *Dagby* profita de notre silence pour dire que l'on pouvoit très-bien être aimées sans être de la même condition; que souvent on se lioit sans se connoître beaucoup, & que les bons caractères étoient bien rares. Juliette me fit des reproches sur le peu de confiance que j'avois eu en elle,

& sur le secret que je lui avois fait jusqu'à ce moment de tout ce qui me regardoit. Je lui dis que j'avois toujours compté sur son amitié ; qu'aujourd'hui je me faisois un plaisir de lui découvrir tout ce qu'elle ignoroit. Je sais le plus essentiel, dit-elle en m'interrompant, c'est que sir Robert vous aime, qu'il veut vous épouser, que ses parens ne le veulent pas, & que par une suite de votre délicatesse, vous avez voulu fuir. Je lui racontai les principaux détails de ce qui s'étoit passé ; j'avouai mes sentimens pour sir Robert, & en même-tems la résolution où j'étois de ne le voir jamais, & de m'éloigner pour toujours de ce pays dès que j'en aurois la force. Elle me dit toutes les raisons que son amitié put lui suggérer pour m'en détourner, & elle ne cessoit de répéter que sir Robert seroit trop heureux d'avoir une femme comme moi, & que c'étoit une folie de résister à une incli-

nation, & à des ſentimens qui étoient réciproques. Non, lui dis-je, ſir Robert eſt dans l'âge où l'on n'écoute que le moment de l'illuſion & de la paſſion: je pourrois en profiter ſans doute, mais il m'eſt impoſſible d'exiger des ſacrifices, & je puis les faire tous pour celui que j'aime; je ſerai ſeule malheureuſe, & cela eſt juſte. J'exige, me dit Juliette, que vous ne faſſiez plus rien ſans me le communiquer; vous êtes un enfant qu'il faut gouverner, vous ne ſavez pas vous conduire, & vos intérêts vous ſont trop peu de choſe: promettez-moi de ne prendre aucun parti ſans me le dire; mon amitié ne ſera point contrariante, & je ne veux que vous aider. Elle vouloit ne pas me quitter, ou que je me fiſſe tranſporter chez elle. Je l'aſſurai que j'étois très-bien, que je voulois achever de me rétablir ſans changer de demeure, & que dans deux ou trois jours je lui dirois à quoi j'étois décidée; que je la regardois

comme l'amie la plus tendre, & que toute ma vie je lui serois attachée. Prends garde, chère Nancy, que j'aie une amie meilleure que toi. En vérité, je ne puis pas dire du mal de l'humanité; je n'éprouve point cette légèreté qui tient aux préjugés & aux circonstances : on m'aimoit lorsque l'on me croyoit quelque chose; on m'aime encore lorsque je ne suis rien, lors même qu'on pourroit me reprocher une tromperie ridicule que l'on ne pardonne point, & qui peut donner carrière aux imaginations des mauvais esprits. Mon histoire a occasionné des caquets à Clamstead, les commères ont exercé leurs droits & cela est juste; mais de tous ceux que jai vus, de tous ceux auxquels j'ai parlé, je n'ai reçu que des égards & des amitiés : mes hôtes, les *Welson*, les *Dagby*, je ne compte pas le pauvre docteur *Jackson*, tous ne m'ont témoigné qu'intérêt & considération. Il est vrai que je me suis

si bien mise à ma place, que les autres n'ont rien eu à faire; je n'avois besoin de personne, & je me suis abaissée aux yeux de tout le monde; ce sont les autres que j'ai élevés, & on m'a pardonné. Je crois, Nancy, que bien souvent nous sommes responsables des défauts des autres; nous nous plaignons de ce que nous faisons souffrir, nous faisons le mal, & nous sommes étonnés de ne pas trouver le bien; nous aimons pour nous, & nous voulons que les autres s'oublient; nous ne trouvons de juste que notre sensibilité, nous voulons jouir avec celle d'autrui. Je dois une apologie à l'humanité; depuis que je suis ici, je n'ai éprouvé que bonté, intérêt & confiance; j'en ai abusé, il est vrai, mais ce n'est aux dépens de personne; personne n'a une vanité ou un amour-propre à venger, une égalité à établir; & avec cela je puis compter sur l'amitié générale; je dois être sans ennemis, & alors ce que j'ai dit,

ce que j'ai fait importe peu à chacun. Juliette entra dans les plus grands détails sur sir Robert & sur ma position avec ses parens : elle a dû voir le fond de mon cœur, elle me plaignit, ne me condamna point avec dureté, & fut souvent touchée jusqu'aux larmes : avec l'amitié la plus tendre, elle me témoigna de l'inquiétude sur les ressources & les moyens que je pouvois avoir pour continuer de vivre dans ce pays, si je voulois y rester. Je la rassurai en lui montrant un billet de banque de 200 liv. sterlings & environ 40 en espèce; je lui dis que j'attendois encore quelqu'argent de cet ami de mon père qui avoit vendu ses effets; & réellement il me semble que j'en ai là pour la vie. Je fus horriblement fatiguée de cette journée; le médecin me trouva beaucoup de fièvre : le vrai tourment étoit cependant de n'avoir rien reçu, rien entendu de sir Robert. Le lendemain se passa de même. Juliette

fut avec moi une partie du jour, mais rien de ſir Robert. Henri étoit venu fort en courant s'informer de moi & de Betty. Le troiſième jour, rien non plus; la peine, l'inquiétude augmentoient à chaque inſtant; il me fut impoſſible de voir perſonne : je voulois être ſeule, & queſtionner Henri s'il venoit. Il vint, mais jamais il ne voulut s'arrêter, & pas un mot pour moi. Tu vois toutes mes réflexions, chère amie, toutes mes conjectures; il eſt perdu pour jamais, c'eſt ce que je répétois ſans ceſſe en m'agitant, en me promenant dans ma chambre, quoique je fuſſe d'une foibleſſe extrême. Betty vit bien ce qui m'inquiétoit; elle me faiſoit des careſſes, elle diſoit du mal des hommes & de Henri; elle ne diſoit rien de ſir Robert. J'étois touchée de la tendre amitié de cette enfant; je lui fis jurer de ne m'abandonner jamais : c'étoit une branche à laquelle je m'accrochois. Enfin excédée de tour-

mens, ne pouvant goûter aucun repos pendant la nuit, je pris le parti de m'éloigner, de fuir, de m'en aller véritablement; je m'attachai à cette idée sans savoir où aller, sans vouloir le savoir: le monde devenoit un désert, dont tous les lieux étoient égaux pour moi: je ne pensai pas même à toi. Dès le matin je fis venir mon hôte Master *Goodwill*; c'est un homme franc & loyal, honnête & point poli. Je lui dis que je voulois partir, & que je le priois de me procurer une voiture. Pourquoi vous en aller, miss? me répondit-il brusquement, il n'y a que cinq jours que vous êtes ici, ma maison est-elle mauvaise? Je l'assurai que j'étois très-bien, & que j'espérois qu'il seroit aussi content de moi. Je serai content de vous, reprit-il sur le même ton, si vous ne vous en allez pas; je voudrois loger toute ma vie une femme comme vous; & dans ma maison vous êtes en sûreté contre

tout le monde. — Vous êtes bien honnête, M. *Goodwill*, je ne crains personne, mais je veux m'en aller. — A la bonne-heure, miss; chacun a ses affaires, allez vous-en; & où voulez-vous aller? — Où vous voudrez, mon cher monsieur; — & sentant que je disois une folie, — mais sans doute à Bristol, lui dis-je; ne connoissez-vous pas quelqu'un à Bristol, chez qui je puisse demeurer? Il ne connoît personne que son frère qui est capitaine du vaisseau marchand le Seahorse, qui doit bientôt aller à Corke, & de-là en Amérique. C'est précisément, lui dis-je, où je veux aller. Ecrivez à votre frère que je voudrois prendre passage sur son vaisseau. Je l'ai pensé, me dit-il d'un air satisfait; je lui écrirai, il doit mettre à la voile au premier vent; vous serez parfaitement; il est excellent voilier, & il ne craint aucun corsaire. J'ai saisi cette idée avec avidité, j'aurois voulu voler en Amérique,

au bout du monde. Je lui répétai encore que c'étoit-là où je voulois aller, que je voulois partir tout de suite, que je me confierois en son frère, que je le regardois déjà comme le meilleur de mes amis. Il me répondit que j'étois malade, qu'il falloit attendre quelques jours. Je me levai de ma chaise avec précipitation, j'allai à lui, je lui jurai que je me portois parfaitement bien; je le suppliai à mains jointes de faire venir une voiture tout de suite; & j'ajoutai que je ne craignois point de voyager la nuit, & que je ne voulois pas manquer son frère à Bristol. Vous êtes bien vive, me répondit-il d'un grand sang-froid; les femmes ont toujours tort quand elles sont si vives. Je le conjurai de faire ce que je demandois, & je le priai de me garder le secret. J'étois très-décidée à partir, chère Nancy; tout me devenoit insupportable ici; & il me sembloit que je ne pouvois pas mettre assez de mers &

d'intervalle entre moi & ce pays. Mon hôte me promit de tout arranger; & & bientôt il revint en me disant que la voiture viendroit dans une heure, & que je pourrois partir le soir même. Eh bien, chère amie, ce que j'avois demandé avec tant d'ardeur, me parut alors une chose cruelle; j'aurois voulu au moins quelqu'obstacle, *Goodwill* me dit qu'il me donneroit une lettre pour son frère, & une adresse pour être logée jusqu'au départ du vaisseau. Je n'avois qu'une heure pour me préparer; je n'avois point encore parlé à Betty; je lui dis assez brusquement que je voulois partir, & aller au moins jusqu'à Bristol. Elle n'en fut point étonnée, & elle s'apprêta aussitôt à faire les malles. Tant de facilité me donna de l'humeur, & au lieu d'aider, je cherchois à contrarier tout ce qui se faisoit. Je n'avois point parlé à Betty du dessein que j'avois de m'embarquer; mais *Goodwill* ne m'avoit point

point gardé le secret ; il falloit, disoit-il, que j'eusse de bien grands chagrins pour m'en aller avec tant de précipitation, & m'embarquer pour l'Amérique. La nouvelle fut bientôt répandue dans la maison ; Henri étoit venu. *Betty* rentra dans ma chambre fort alarmée, pleurant & me faisant cent questions l'une sur l'autre. Je lui dis qu'elle ne viendroit avec moi que jusqu'à Bristol, & que là, je verrois quel parti j'avois à prendre. La voiture arrive, on charge les malles, M. *Goodwill*, & sa femme, m'aident à aller au carrosse ; Betty & les servantes me suivent les larmes aux yeux. J'allois monter en voiture, sir Robert est devant moi qui s'y oppose, qui m'arrête, qui tout essoufflé me prie de l'écouter un moment, qu'il a des choses importantes à me dire, & me supplie de de rentrer pour l'entendre. L'émotion me permet à peine de dire quelques mots ; il insiste, il conjure. Enfin je re-

tourne, je rentre dans ma chambre; alors il s'écrie avec l'accent du désespoir: que vous êtes cruelle, barbare! Oui, miss, vous êtes une femme inconcevable; pourquoi donc ne m'avez-vous pas trompé jusqu'au bout? & quel est ce dessein de fuir au travers des mers en Amérique? C'est donc moi qui serai coupable des dangers que vous allez courir; je ne puis en soutenir l'idée; que je sache au moins quel est le sentiment qui vous guide; & si vous quittez ce pays, que ce soit du moins sans me rendre odieux. Je ne veux point vous retenir, je ne puis pas même y penser; je n'ai été que votre jouet. A ces derniers mots, je baissai les yeux, je me laissai tomber dans mon fauteuil, abattue, humiliée par ce reproche; j'étois une victime coupable qui se résignoit à la justice de son juge. Quel est donc cet empire! s'écria-t-il avec vivacité; je ne puis y résister: Oui, belle Camille, con-

tinua-t-il avec transport en s'approchant de moi, je vous adore plus que jamais; qui que vous soyez, vous maîtrisez mon cœur, c'est en vain que je veux combattre, c'est un tourment que de vous voir souffrir : dites-moi si je ne puis rien à vos maux; je donnerois mille vies pour votre bonheur. Je n'entreprendrai point de te peindre tout ce qui se passoit chez moi, ni de répéter ce que je pus répondre; je sais seulement que je le pressai de me laisser partir; je le conjurai de ne point chercher à pénétrer trop mes sentimens, & d'oublier une femme qui devoit n'être plus rien pour lui. Oui, miss, reprit-il avec l'accent de la douleur, vous m'avez trompé, & si longtems encore : j'avoue que cette idée me révolte; mais votre beauté, votre esprit, mais votre caractère adorable; voilà mes tyrans; voilà mes chaînes! Je ne puis m'en affranchir; & cette idée d'aller en Amérique, à quoi tient-elle? Dites-le

moi, je vous en conjure. Eh! monſieur, lui dis-je, puis-je fuir aſſez loin, eſt-il un antre aſſez obſcur pour me cacher? Enſuite, rappelant toutes les forces & la fermeté dont j'étois capable: Oui, monſieur, continuai-je, je vous ai trompé, je l'ai voulu, c'étoit mon deſſein; je ne pouvois ſoutenir que rien empoiſonnât les ſentimens que je ſouhaitois vous inſpirer, je voulois que votre cœur ne trouvât aucune raiſon de me réſiſter; je craignois ſur-tout d'être confondue avec le commun des femmes que le haſard & les aventures font connoître dans le monde. Il n'eſt pas aſſez expié, le crime, par l'aveu que j'en fais; je cours l'enſevelir au fond des déſerts, & qu'un intervalle immenſe nous ſépare à jamais. Soyez heureux, & puiſſe votre cœur trouver un objet digne de lui! La ſuite de la converſation ſe paſſa en ſanglots, en reproches, en paroles mal articulées, en ſentimens mal exprimés, &

jamais deux personnes qui s'aiment ne se sont aussi mal entendues. Enfin sir Robert me pria de ne pas partir, de renoncer au projet peu raisonnable de m'embarquer ; il me supplia avec instance de rester à Clamstead dans la maison où j'étois, ou de retourner chez les *Welson*, & d'être au moins quinze jours bien tranquille. C'étoit une grâce qu'il me demandoit en dédommagement de tout ce que je lui avois fait souffrir ; il jura que si je la lui refusois, il me suivroit par-tout sans que je pusse l'en empêcher, & que précisément je ferois tout le mal que je voulois prévenir. J'insistai sur la nécessité de nous séparer pour jamais, & de m'éloigner d'un pays où je ne pouvois plus avoir que des chagrins & des humiliations. Il persista avec tant de passion, il appuya sa demande de raisons si fortes, que je n'aurois pu m'y opposer, quand même ce n'auroit pas été le vœu de mon cœur. Je con-

sentis donc à rester, à condition que nous ne nous verrions point pendant ce tems-là. Il me supplia de ne mettre aucune condition ; & il ajouta que je me conduirois suivant ce qu'il me conviendroit & suivant les circonstances ; il ne demandoit que cela. Et moi, trompeuse indigne ! j'eus l'air d'accorder avec peine ce que je souhaitois avec passion : & il me faut encore des faussetés ! J'en gémis, Nancy. Pauvre sir Robert ! Le tourment de son ame se peignoit dans tous ses mouvemens ; il me quitta dans une espèce de désespoir que je ressentis aussi vivement que lui. Nous nous aimons, & nous sommes malheureux, me disois-je ; on est donc toujours malheureux ! Dès que je pus mettre un peu d'ordre dans mes idées, je réfléchis mûrement sur la situation où je me trouvois dans ce moment. La vérité qui se présentoit à moi avec le plus de vivacité, c'est que j'aimois sir Robert avec fureur,

c'est que sans lui il n'étoit aucun bonheur pour moi, & calculant ensuite toutes les possibilités, je n'en voyois qu'une seule, celle que j'ai toujours vue; c'est qu'il soit à moi, c'est que je sois sa femme, sa compagne pour la vie; il est tout pour moi, que je sois tout pour lui, ou point d'existence; il n'est plus d'autre alternative. Je l'ai dit souvent, je ne l'ai jamais éprouvé aussi vivement qu'aujourd'hui; mon ame y est attachée & elle y tiendra; il fait tout, il m'aime encore, & je puis espérer. Allons donc toujours & voyons: un enlévement, un mariage contre le gré de ses parens seroit peut-être possible; mais s'ils étoient implacables, si lui pouvoit me reprocher leur haine, l'éloignement où nous serions obligés de vivre, la mort peut-être de son père; je n'aurois donc eu aucun égard pour ses intérêts, pour ses sentimens; je n'aurois écouté que les miens: il n'en faudroit pas davantage

pour empoiſonner notre union, & je ne puis en ſoutenir l'idée. Il faut donc combattre encore ; eſpérons donc tout du cœur d'une mère & du pouvoir d'un fils comme ſir Robert ; elle voudra ſon bonheur, c'eſt le ſeul ſentiment que je lui diſpute ; un jour nous ſerons d'accord : mais qu'il reſte encore d'obſtacles à ſurmonter ! J'ai déjà vaincu le plus grand, celui de l'amour-propre ; il aime encore cette Camille *Backinſon*, qui l'a trompé, dont la naiſſance afflige ſa vanité ; ce n'eſt pas d'elle qu'il rougira, c'eſt des ſots préjugés de ſes parens. Tout dépend donc aujourd'hui de miladi, & elle ne manquera pas d'abuſer des armes que je lui ai données ; je l'entends employer l'ironie & exercer ſon mépris : avec quelle complaiſance elle m'avilit ! Elle ne m'épargne aucune conjecture, il n'eſt aucun ſoupçon qu'elle ne ſuggère à ſon fils : voilà l'épreuve que j'ai encore à ſoutenir, & à laquelle

je me résous : sir Robert sait que je l'aime, & il verra que c'est avec une pureté & une vertu dignes de lui. Sans doute que je suis malheureuse de ne pas flatter sa vanité par mon rang ; c'est à mon cœur à payer cette dette, & il saura l'effacer. Tout dépend aujourd'hui de la résistance de miladi ; on ne peut prévoir jusqu'où elle la poussera, ni ce qui en résultera. En attendant, le parti est pris de rester, je l'ai communiqué à Betty, elle est contente de tout, & la friponne sait très-bien arranger ses intérêts sur les circonstances. Elle m'a dit que sir Robert en sortant, s'étoit informé auprès de notre hôte de tous les détails de mon départ ; qu'il avoit su par lui toutes les mesures prises pour partir & pour s'embarquer ; qu'il s'en étoit mis en colère, qu'il les avoit traités de folie, & qu'il avoit fait promettre à M. *Goodwill*, de ne plus rien favoriser de pareil. Il a aussi parlé à Sara pour

chère Nancy, j'ai revu ma chambre avec plaisir; j'ai formé mon établissement comme la première fois; il a fallu défaire les malles comme si j'arrivois de bien loin. Les *Welson*, & tous leurs gens, m'ont reçue comme une parente, comme une amie retrouvée : nos caresses étoient touchantes, & réellement j'ai eu longtems le cœur serré d'attendrissement. Mon ame est faite pour l'amitié, chère Nancy, & pour les sentimens de tendresse & d'humanité; il faut que je sois aimée de tout ce qui m'entoure; je tiens à tous les objets qui m'environnent : l'amour seul ne me suffit point : seule dans un désert avec sir Robert, je n'y serois point heureuse, je regretterois ses parens, ses amis & les miens; je regretterois les *Welson*, miladi, la dure miladi *Walmore* qui me hait, mais dont j'espère me faire aimer une fois. C'est un point auquel je suis fortement attachée, & tu vois si avec ces idées je puis

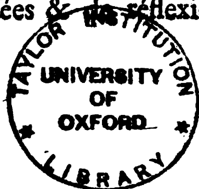
suivre un autre plan que celui que je me suis proposé. Je ne sais point isoler mon amant de tout ce qui lui appartient; plus sa passion pour moi peut lui faire faire des sacrifices, & moins je permettrai qu'il en fasse; ce qu'il auroit quitté pour moi, ce qui pourroit être l'objet de ses regrets, seroit un poison cruel, auquel je ne puis consentir. Si par son caractère, si par sa position, la fortune & la naissance lui eussent été nécessaires, il y a long-tems que j'aurois fui, Nancy; bien plus, je renoncerois encore à lui, si mon cœur avoit quelque chose à se reprocher. J'avoue que telle n'a pas toujours été ma façon de penser, mais c'est ainsi qu'elle s'est développée à mesure que j'ai connu cet homme; enfin c'est ce qu'elle est aujourd'hui, c'est ce que je pense, ce que je sens; c'est là-dessus que se dirigent mes réflexions & ma conduite. Déjà je n'aurai plus le tourment de me déguiser à ses yeux, il verra le fond de

mon cœur, il saura combien je l'aime; mais je n'en serai pas moins ferme à résister à tout ce qui pourroit entraîner des chagrins & des regrets : je veux que mon bonheur ne coûte rien à personne, je veux même que miladi me le pardonne; je saurai au moins l'en consoler tous les jours. Aujourd'hui il est décidé que je passerai ici quinze jours ou trois semaines; ce qu'il arrivera pendant ce tems-là, je ne puis le prévoir; & quant je regarde au-delà, je trouve qu'il est impossible de retourner à Londres; je me sens un vrai éloignement pour la ville, je me suis gâtée en vivant à la campage, il ne me faut plus que de l'indépendance & de la solitude. Je chercherai les moyens de me procurer l'une & l'autre, dussé-je vivre dans une chétive chaumière, dans quelque province éloignée, dans un désert même. Il est donc possible, chère Nancy, que tu ne revoies plus ton amie; les évène-

mens peuvent cependant s'arranger d'une manière...... Mais laissons les évènemens; pouvons-nous prévoir ceux qui nous attendent? Heureux qui peut jouir & se confier, & ce n'est pas moi! C'est une douceur pour ton amie de se retrouver à son bureau & de t'écrire comme je le faisois il y a dix jours. Je n'ai pu y résister ce matin en arrivant, & tout de suite j'ai commencé cette lettre; tu verras qu'elle a été quittée & reprise souvent. D'abord elle a été interrompue par Henri envoyé par sir Robert : des complimens, des remercîmens, des félicitations sur notre retour, &c. seulement de bouche. Henri étoit si content de nous voir revenues dans le voisinage du château, qu'il ne pensoit qu'à nous témoigner sa joie. Betty n'a pas manqué de lui dire que le départ n'étoit que renvoyé, & que sûrement nous serions cet hiver à Londres. Je n'ai pu découvrir qu'imparfaitement ce qui s'est passé chez

les *Walmore* depuis mon départ, & ce qui s'y passoit encore. Milord parloit de moi fort rarement, il avoit paru sensible à l'accident de la voiture ; miladi en parloit encore moins, & paroissoit souvent en colère ; sir Robert avoit été malade pendant quelques jours ; on avoit parlé de mon mariage avec lui ; on étoit sérieux, triste & silencieux : c'est tout ce que j'ai pu apprendre. Les *Dagby* sont venues me voir l'après-midi ; grande joie de nous retrouver ensemble, & près les unes des autres, ayant cru nous être quittées pour si longtems. J'ai avoué en confidence à Juliette que j'étois revenue ici à la réquisition de sir Robert, & par ses sollicitations ; que je ne savois ce qui en arriveroit ; que nous en parlerions plus en détail la première fois que nous nous reverrions, & que je la priois de n'en rien dire aujourd'hui. Elle avoit vu les *Welgreen* qui avoient été fort étonnés de tout. Je jugeai & par-

ce qu'elle me dit, & parce qu'elle taiſoit, que j'étois aſſez mal dans leur eſprit. Rien n'eſt plus juſte, il eſt naturel que toute la famille des *Walmore* ſoit contre moi. Ce ſont toujours les mêmes obſtacles à vaincre, & je ſuis moins avancée que jamais : ils ſentiront, j'eſpère, ma générosité ; avec moins de délicateſſe je ſerois bientôt leur parente, & je rirois de leur réſiſtance. Sans trop préſumer de mon pouvoir ſur ſir Robert, je crois qu'il ne ſeroit pas difficile de faire un mariage ſans leur conſentement ; mais c'eſt ce que je ne veux point ; il vaut mieux eſpérer encore ; miladi ne ſoutiendra peut-être pas longtems ſa dureté avec un fils unique qu'elle aime ; il me ſemble que j'ai de quoi me faire pardonner ce qu'il en coûtera à ſon ambition & à ſa vanité, au moins j'eſpère de le faire oublier à tous. Me voilà donc rendue, ma chère Nancy, à mon premier train de penſées & de réflexions ; cal-



culant & combinant le préſent & l'avenir, & le moral qui y eſt attaché; il me ſemble que j'ai repris toutes mes forces, & j'eſpère me conduire en conſéquence; j'ai mon but, & je ne m'éloignerai pas des moyens : tout eſt prévu autant qu'il puiſſe l'être. Je vois fort bien le déſeſpoir & la mort parmi les poſſibilités : elle ne m'effraie point. Dans ce moment tu n'apperçois ſans doute que de nouvelles difficultés : je ſuis ſéparée de la maiſon des *Walmore*, je ne dois plus y aller; je ne puis plus entendre les contes de milord, l'entendre parler des pays & des chemins qu'il a vus; je ne puis plus faire chanter miſs Henriette; ſous le joug de ſa mère, à peine penſe-t-elle à moi, & depuis bien longtems je n'ai rien entendu d'elle; c'eſt un petit être qui végète dans la ſujétion, & qui peut-être me reproche ſir Charles *Weſtburne*: il faut auſſi laiſſer-là les gazons, les jardins de M. *Welgreen*, la propreté &

l'ordre merveilleux de ſa femme; j'ai perdu dans l'opinion de tous, il n'eſt plus de prévention en ma faveur, je n'ai plus de moyens de la faire renaître, tout ſeroit perdu s'il ne me reſtoit le cœur de ſir Robert. Il a ſoutenu l'épreuve, il m'aime encore, je ſuis aſſez forte. Je n'ai plus rien à lui cacher, ni ce que je ſuis, ni ce que je ſens : c'eſt la vérité, ce ſont mes ſentimens dans toute leur force; & crois-tu qu'ils ſoient ſans effet? Après une telle victoire, que ſont des obſtacles? L'amour peut-il s'éteindre quand il eſt nourri par l'eſpérance? Si ſir Robert avoit eu la lâcheté de faire céder ſa paſſion, la première paſſion de ſon cœur à la réſiſtance de ſes parens, il eût été incapable de la prendre, & indigne de la mienne, & je ne l'aurois pas regretté. Je ne ſais quelle ſera ma conduite avec lui, je ne puis le voir que rarement, & je ne prévois point à quoi je dois m'attendre. Dans ce moment, ma chère Nancy, je me

livre au plaisir de me retrouver avec toi, à mon bureau, près de sir Robert, de t'en parler, de t'en écrire; je suis rentrée dans mon élément, je puis penser en liberté & avec tranquillité, & je te peins toujours ce qui se passe dans mon cœur & dans mon esprit. Mais toi, comment m'écriras-tu? changeras-tu mon adresse? Je crois qu'il vaut mieux que tu ne m'écrive pas de quelque tems; ce changement de nom sur mes lettres, pourroit faire un mauvais effet; nos relations, notre correspondance, sont un secret à garder encore quelque tems; j'en suis fâchée, mais il seroit dangereux à révéler; ce seroit encore une épreuve, je n'en veux plus. Je devrois renoncer à t'écrire, peut-être même à ton amitié, je ne le puis; il me semble que je ne le pourrois jamais. S'il plaît à Dieu, milord *Belton* justifiera mes sentimens pour toi; je t'avertirai quand tu pourras m'écrire en sûreté. En attendant, je

compte toujours sur toi, & sur ton attachement pour moi; le mien est sans bornes. Adieu, chère amie, il est minuit, je n'ai pu te quitter que je ne t'aie tout dit, tout raconté, & je suis épuisée de fatigue. Ce jour m'a paru d'une longueur extrême; il s'est passé tant de choses depuis ce matin que j'ai quitté la maison de l'hounête *Goodwik*, & je n'ai point vu sir Robert. La nuit sera longue aussi. Demain il faudra attendre encore jusqu'à ce qu'il vienne; il me semble qu'il devoit venir aujourd'hui.

LETTRE XLVI.

Sir Robert à Belfloor.

ADIEU, mon cher *Belfloor*, adieu pour toujours; je vais au moins m'éloigner longtems, & peut-être je ne te reverrai jamais; je veux chercher dans une autre partie du monde ce que je ne puis trouver dans celle-ci. Il existe peut-

être un climat où tout est mieux arrangé pour le bonheur des hommes. Celui-ci ne me fait éprouver à chaque instant que des difficultés, contrariétés, obstacles insupportables : je le hais, je l'abandonne à ceux qui peuvent y être heureux, à ceux dont la lâcheté peut se soumettre aux préjugés, à l'opinion, à l'erreur : jamais mon cœur ne pourra s'y résoudre. Dès qu'il est si difficile d'être heureux, dès qu'il faut tant de choses pour jouir des sentimens de son ame, il faut renoncer à tout; il vaut mieux traîner sa vie dans un désert, où réduit au nécessaire de la vie, on végète avec la seule occupation d'y pourvoir. L'éloignement changera les objets; le tems & l'absence les anéantiront ; je commencerai une autre vie. La mienne devoit être heureuse; je ne demandois qu'à vivre paisiblement avec des êtres que j'aime : ils s'y refusent; il faut donc s'éloigner d'eux, & ôter de leurs yeux un être qu'ils rendent mal-

heureux, dont la tristesse & le désespoir leur reprocheroient sans cesse leur dureté; Quel autre parti me reste-t-il à prendre après avoir tout tenté sur moi, & sur les autres? Tu te rappelle, mon cher ami, qu'après avoir souffert plusieurs jours & n'avoir reçu de qui que ce soit la moindre marque de compassion, je fus alarmé de la nouvelle que vint me dire Henri, du projet de départ de miss Camille. Imagine-toi qu'elle alloit traverser les mers. Cette idée, plus forte que toutes les tromperies du monde, me fit oublier tout ce que mon pauvre esprit avoit pensé & résolu. Je volai vers elle, je trouvai en effet tous les préparatifs faits & arrangés pour fuir: elle montoit en voiture, elle partoit pour Bristol, & là (quelle folie!) elle devoit s'embarquer sur un vaisseau destiné pour l'Amérique. Je me crus réellement coupable d'un crime; je pressai, je sollicitai; enfin heureusement j'obtins un changement de volonté; je

ne quittai miſs Camille, que lorſqu'elle m'eut promis de ne point partir encore. Je l'engageai même à retourner chez les *Welſon*; il me ſembloit avoir fait une bonne action : elle étoit très-capable de traverſer les mers. Aujourd'hui je comprends ſon ſentiment; ſon ame noble & ſenſible s'étoit révoltée contre elle-même & contre moi. Je te jure, *Belfloor*, qu'elle eſt un ange, cette femme; tout en elle porte le caractère de l'héroïſme, & jamais il n'y eut de ſentiment ſi vif, ſi délicat, ſi généreux réuni à tant de grâces, à tant de beauté. Content d'avoir obtenu ſon retour, & touché du ſacrifice qu'elle me faiſoit de ſa volonté, je retournai à la maiſon, bien décidé de ne pas la faire ſouffrir longtems de tout ce qui s'étoit paſſé, & de ne pas la laiſſer en butte aux mauvais propos ſur ſon changement de nom & ſur ſon retour. Le parti étoit bien pris de faire, dès le lendemain, un dernier effort au-

près

près de ma mère ; je passai la nuit à me fortifier de toutes les raisons qui se présentoient en foule ; & je te l'avouerai, *Belfloor*, jamais je n'adorai miss Camille avec plus de passion & avec plus de fureur. Il me sembloit que ma mère ne pourroit résister à tout ce que mon cœur me dictoit ; il n'y avoit rien à répondre, c'étoit ma vie, c'étoit mon bonheur & elle ne voudroit pas être mon bourreau. Je fus donc auprès d'elle dès le matin ; mais toutes ces raisons qui me paroissoient si fortes, si convaincantes, si décisives, ne furent pour elle que des folies, auxquelles elle ne répondit qu'avec le sang-froid & l'ironie la plus amère. Le désespoir dans le cœur, je la quittai en lui protestant avec serment qu'il m'étoit impossible de renoncer à aucun de mes sentimens ; que j'allois user des droits que me donnoit mon âge ; que j'obtiendrois de l'évêque de Bristol une licence, une permission de me marier, &

que j'espérois que lorsqu'elle me verroit heureux, elle me pardonneroit. Elle me répondit, avec dureté, que j'étois le maître de faire mourir de chagrin mon père & ma mère; que c'étoit sans doute là le but & l'effet de tous mes beaux sentimens. J'avois l'ame & le cœur déchirés, & dans ce moment je n'avois plus que du désespoir & de la fureur. Je voulois répéter à milord tout ce que je venois de dire à miladi; je fus jusqu'à son appartement; une crainte secrète m'arrêta à la porte; je ne pus me déterminer à affliger un père si bon, si respectable. Je fus chez ma sœur, je lui peignis ma situation, & je lui dis que j'allois de ce pas prendre toutes les mesures pour épouser miss Camille, & que si elle le vouloit, comme je l'espérois; elle seroit ma femme dès demain, dès aujourd'hui s'il étoit possible. Je conjurai ma sœur d'être mon amie dans cette affaire, de regarder miss comme sa sœur, & d'avoir

pitié de moi : je la priai aussi de préparer mon père à cet évènement, de prendre un moment favorable pour lui en parler, & de lui bien dire que ma vie & mon bonheur y étoient attachés. Je lui demandai avec instance de m'aider à soutenir l'orage & le tourment où j'allois me trouver ; je lui promis qu'un jour nous serions tous heureux, & que son bonheur & son sort seroient toujours le plus cher de mes intérêts. Je la quittai sans trop attendre sa réponse. Ma sœur est bonne : sans pouvoir trop compter sur son courage en ma faveur, je pouvois au moins espérer qu'elle seroit bien disposée pour moi. Je courois avec précipitation chez miss Camille, lorsque la réflexion me retint ; il faudroit peut-être toujours avoir un bout de chemin à faire avant que d'exécuter ce qu'on se propose dans la chaleur de la passion. Je réfléchis donc que je me laissois emporter par ma vivacité, que miss Ca-

mille à peine remiſe de ſon accident, revenue chez elle depuis quelques momens, foible, fatiguée, malade, feroit tout au plus en état de m'écouter; qu'elle en feroit peut-être un prétexte pour me renvoyer & me refuſer ce que je voulois lui demander. Je jugeai qu'il étoit plus raiſonnable d'attendre au moins au lendemain; que pendant ce jour-là je verrois ce qu'auroit produit auprès de mes parens ce que je leur avois communiqué, & dont je riſquois de perdre l'effet par trop de précipitation. Mes pas ſe ralentirent inſenſiblement; mais malgré le parti pris, je ne pouvois retourner, je ne pus même m'arrêter que lorſque je fus à la porte de miſs Camille. Je ne ſais quelle crainte ſecrette, quelle timidité ſe joignit à mes réflexions; je revins chez moi bien lentement, bien triſte, bien malheureux. J'envoyai Henri ſavoir des nouvelles du retour; tout le jour je tournai autour de mon père, autour

de ma mère ; j'attendois avec une avidité ſtupide, qu'ils vouluſſent bien proférer quelque choſe de conſolant, qu'il ſortît de leur bouche quelques paroles paternelles pour leur fils malheureux. Ma ſœur n'avoit parlé que fort légèrement à milord ; d'ailleurs, il eſt ſubjugué par miladi, & elle continua d'affecter tout le jour la plus grande indifférence & le plus parfait ſilence. Il me ſembloit être au milieu d'un déſert, abandonné de la terre entière, ou avec des ſtatues qui n'avoient pour moi ni intérêt, ni humanité. Je penſois à miſs Camille ; au moins, diſois-je, elle a quelques ſentimens pour moi, elle ne me verra pas malheureux, par ceux que j'ai pour elle, avec cette tranquillité dure & barbare ; je ſuis délaiſſé par mes parens ; ils n'ont aucun ménagement, ni pour elle ni pour moi. J'ai fait toutes les ſoumiſſions qu'exigeoit le reſpect le plus tendre, elle ſe rendra à mes ſollicita-

tions, elle renoncera à cette délicatesse mal-entendue d'attendre leur consentement: nous nous marierons; je prendrai toutes les mesures; l'évêque de Bristol ne refusera point une permission; nous irons même en Ecosse s'il le faut. Voilà quelles furent mes idées pendant toute la nuit, & en attendant avec une impatience brûlante le moment d'aller chez miss Camille. Pour n'éprouver aucun rétard & n'être pas obligé de revenir à la maison si par bonheur elle se rendoit à mes sollicitations, & si elle consentoit à faire bénir tout de suite notre mariage, je pris avec moi de l'argent, un peu d'équipage & des chevaux. Je n'en fis point un secret; il ne tint qu'à ma mère de soupçonner mes intentions. Je fus prêt longtems avant midi, qui étoit l'heure où je crus que je pourrois voir miss Camille sans difficulté; & même pour n'en être pas détourné, je ne fis point faire de message le matin. J'em-

ployai le tems que me laissa mon impatiente activité à réfléchir sur ce que je me proposois. Je ne trouvai que des raisons de m'affermir dans ma résolution, & je partis aussi sans rien dire à personne. J'entrai chez miss Camille sans me faire annoncer, & sans écouter ce que vouloit me dire Betty; je me trouvai auprès de sa maîtresse poussé par l'impétuosité de ma passion; & arrêté par sa présence, je fus un moment sans pouvoir proférer une parole. Avec son air angélique, & cette langueur douce que lui donnoit sa convalescence, elle me dit: Mon dieu, monsieur, vous paroissez ému; est-il arrivé quelque chose de fâcheux? Ne restez pas debout, & tirez-moi de peine, je vous en conjure? Un signe qu'elle fit à Betty, lui ordonna de rester dans la chambre. Non, miss, lui dis-je en m'asséyant, il n'est rien arrivé, point de malheur; il n'y a à craindre que ceux que vous pouvez

faire. Mais dites-moi d'abord comment est votre ſanté; vous reſſentez-vous encore beaucoup de tous vos accidens, de tous vos maux? vous avez tant ſouffert! Je n'ai plus, me répondit-elle, qu'une très-grande foibleſſe, je ſuis beaucoup mieux depuis que je ſuis revenue ici; mes grands maux ſont dans mon eſprit & dans mon ame: mais je languis de vous voir plus tranquille. Ah! miſs, vous avez des peines, & vous voulez que je ſois tranquille? Il faut finir cette vie de peine & d'inquiétude, & c'eſt ce que je viens vous propoſer aujourd'hui. Et tout de ſuite je lui contai tout ce qui s'étoit paſſé, tout ce que j'avois fait auprès de mes parens, comme ils en agiſſoient avec moi. J'ajoutai que je ne lui parlois plus de mes ſentimens, mais que je venois la ſupplier, la ſommer de conſentir à ce que nous fuſſions mariés; que toutes les meſures étoient priſes; & je lui détaillai tout ce que j'avois pro-

jetté & arrangé pour cela. Enfin je me jettai à ses pieds, je pris ses mains, je les mouillai de larmes, je la conjurai de ne plus s'opposer à mon bonheur, & je l'assurai que ses refus mettroient le désespoir dans mon ame, & dans toute ma famille; qu'elle seroit responsable de tous les maux qui en arriveroient. Pendant mon discours, elle fut souvent oppressée, ses yeux se remplirent aussi de larmes, elle ne put parler d'abord; sa tête se pencha sur moi, & ensuite me relevant avec ses deux mains que je tenois toujours, elle m'obligea de m'asseoir. Betty alarmée de ce qu'elle paroissoit souffrir, lui fit respirer quelque eau spiritueuse; ensuite elle sortit. Je crus voir que cette pauvre fille pleuroit aussi. Non, monsieur, me dit enfin miss Camille, après s'être remise, ne parlons point de nos sentimens; qu'est-ce que des paroles, & quoi que je puisse vous dire, que penseriez-vous

des miens, si je me rendois à ce que vous voulez, si je consentois à ce que vous proposez? Oui, sir Robert, me dit-elle du ton le plus touchant; oui, vous avez le malheur de m'aimer, je le vois, je ne vous dirai point comment mon cœur y répond; je dois mériter plutôt votre ressentiment. Quoi! je deviendrois votre femme, la fille de milord & miladi *Walmore*, dans le moment où je viens de révéler une indigne tromperie, que je déteste, que je me reprocherai toute ma vie, qui doit me faire mésestimer, mépriser même par eux, par vous? Je triompherois, lorsque je m'en sens indigne, lorsque je le suis aux yeux de ceux dont je veux l'estime & l'approbation, & auxquels toute ma vie doit être attachée? Non, monsieur, cela ne se peut pas; je veux être mieux connue, je veux détruire la mauvaise opinion que j'ai pu donner de moi; je veux que mon cœur, que les sentimens de mon ame l'effacent.

Aujourd'hui vous êtes emporté par je ne sais quelle prévention, par le feu de votre âge; la raison se tait. Hélas! elle reviendra; j'aurai fait votre malheur & le mien, & vous me reprocherez les chagrins, la vie peut-être de vos parens! Je ne puis soutenir cette idée. Raisonnons, monsieur, je vous en conjure, attendons quelque chose du tems; êtes-vous incapable de persévérance? Je puis être malheureuse, vous pouvez me haïr; mais au moins je souffrirai seule. Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, & ses larmes couloient abondamment. Pour moi, *Belfloor*, je ne puis exprimer ce qui se passoit dans mon ame, c'étoit un mêlange de colère & d'admiration, de tendresse & de fureur; les sanglots arrêtoient mes paroles. Après un effort sur moi, je dis toutes les raisons que mon cœur & mon esprit purent me suggérer; je me jetai encore à ses pieds, je pris encore ses mains;

j'exhalai tout le feu de mon ame & de ma passion. Alors elle lève les yeux au ciel; & les laissant retomber sur moi avec une douceur, avec une tendresse qui auroit amolli un rocher, elle commençoit à me prier, je crois même qu'elle serra mes mains dans les siennes; mais reprenant tout-à-coup sa fierté, & de l'air d'une divinité qui dicte un arrêt, elle dit d'une voix ferme : Oui, sir Robert, je vous aime, je vous adore; je l'avoue ici devant le ciel, vous êtes le seul être qui ait jamais touché mon cœur; vous serez le seul, mais je ne serai point à vous, nous ne serons point l'un à l'autre, aussi longtems qu'il en coûtera un sacrifice à votre cœur; tant que vos cruels parens....... & faisant un effort pour se lever, elle fit quelqũes pas, & alla tomber plus loin sur une chaise en se cachant le visage. Je voulus l'approcher, elle détourna la tête, & m'opposant ses deux bras, elle me

dit, presqu'en criant : ne me dites plus rien, monsieur, je vous en conjure, n'attendez plus rien de moi après ce que j'ai pu vous dire ; mes sentimens ne changeront point ; laissez-moi dévorer ma vie & mon désespoir ! Tout cela étoit exprimé avec tant de force, avec tant de vérité, que toi-même, *Belfloor*, tu aurois été anéanti, abîmé. Pour moi je restai comme une statue : s'il y avoit eu là un pistolet, je crois qu'il existeroit une créature de moins : je sentois au-dedans de moi des mouvemens de fureur qui auroient pu me porter à toutes les extrêmités. Quoi ! pensois-je, une femme dit qu'elle m'aime, qu'elle m'adore, & c'est pour élever une barrière entr'elle & moi, lorsque mes intentions sont pures & honnêtes ! Dieux ! qu'elle étoit belle dans ces momens d'anxiétés ; son ame étoit toute dans ses yeux ; l'amour est vil auprès de tout ce qu'elle exprimoit : quel feu, quelle noblesse, quel caractère

angélique ! Tous ſes traits ſont dans mon cœur & le conſument ; je les emporterai au tombeau quand je vivrois mille ans. Dans l'état affreux de trouble où j'étois alors, je ne pus que fuir ; je ſortis de chez miſs Camille avec la mort dans l'ame ; je remonte à cheval ſans ſavoir ce que j'allois devenir : retourner chez moi, étoit ce que je pouvois le moins. Comme par un trait de lumière, je penſai à ce vaiſſeau ſur lequel miſs Camille avoit voulu s'enfuir ; il ne me fallut point d'autre raiſonnement, & je pris le chemin de Briſtol. Je crus voir un domeſtique de mon père qui ſe cachoit dans une haie ; je fus à lui, je l'interrogeai, & comme il cherchoit à déguiſer la vérité, je lui dis que je lui brûlerois la cerveile, s'il ne diſoit pas pourquoi il étoit-là. Alors il avoua que miladi l'avoit envoyé pour me dire, lorſque je ſortirois de chez miſs Camille, que milord étoit fort mal, & qu'elle me

prioit de venir auprès de lui le plus vîte poſſible; mais que comme cela n'étoit pas vrai, & qu'il m'avoit vu aller au grand galop, il n'avoit pas oſé m'arrêter. Je lui demandai s'il avoit vu mon père depuis que j'étois ſorti? Il me dit qu'il s'étoit aidé à le lever, & qu'il ſe portoit fort bien, que même il étoit plus gai qu'à l'ordinaire. A ce dernier mot je piquai des deux, & dans quelques heures je fus à Briſtol. Il étoit neuf heures du ſoir; je deſcends dans la première taverne, j'y laiſſe mes chevaux & mon domeſtique; je cours au port m'informer du vaiſſeau le *Seahorſe:* il étoit à la rade, & devoit partir dans le jour; mais il attend la deſcente de la marée du lendemain. Il étoit nuit, la mer n'étoit point calme; aucune chaloupe ne veut m'y conduire; j'en retiens une pour la pointe du jour, & je reviens l'attendre à la taverne. Les heures furent d'une longueur extrême, & tu com-

prends qu'il n'y eut point de repos pour moi. Je laiſſe des ordres à mon domeſtique, & avant cinq heures j'étois ſur le vaiſſeau. Je demande au capitaine de l'accompagner ; je traite avec lui pour mon paſſage. Ce capitaine me paroît un brave & galant homme, dont je veux faire mon ami. Il m'a écouté avec honnêteté, il m'a traité avec complaiſance & humanité. Jeune homme, m'a-t-il dit, en voyant la chaleur que je mettois pour expédier, vous faites quelqu'action inconſidérée ; mais vous êtes majeur, vous avez plus de vingt-un ans ; à cet âge, tout Anglois eſt libre & indépendant ; ainſi ce ſont vos affaires. Je lui ai répondu que j'emploirois ma liberté à mériter ſon amitié, & que ſûrement il ſeroit content de moi. Nous nous ſommes touché la main avec cordialité & ſans autre compliment. Je lui ai demandé un matelot de confiance pour retourner à terre avec la chaloupe qui m'avoit

amené, & pour porter un billet & des ordres à un domestique que j'avois laissé dans la ville. Je l'ai prié de me donner une plume & de l'encre, j'ai tracé à la hâte ces trois lignes à ma mère : « *Non, madame, ma très-honorée mère, miss Camille ne sera point ma femme, sa volonté répond à vos vœux & à vos intentions : elle a refusé toutes mes propositions. Je vais porter mon malheur loin de vous, & de tous ceux que je persécute. Soyez tranquille sur votre fils, il conservera ses jours, & il aura toujours pour vous le plus parfait respect. Je vous assure, madame, que miss Camille mérite vos égards & votre protection.* » Je joignis à cela un billet qui ordonnoit à mon domestique de remettre mon équipage au porteur, & de retourner dans le jour auprès de mes parens. Au bout d'une heure, le matelot fut revenu, & tout est arrangé pour le voyage. Je goûtai une espèce de tranquillité ; je fis même des projets

pour mon arrivée en Amérique. Ce vaiſſeau va d'abord à Corke prendre un chargement de bœuf ſalé ; & d'autres marchandiſes ; de-là il va Québec. Je ſuis charmé que ce ne ſoit pas dans une des provinces où ſe fait la guerre ; cette guerre d'Amérique a toujours été contre ma raiſon & contre mon ſentiment ; il s'agit de mettre par la force un impôt ſur un peuple qui a le ſentiment de ſa liberté ; c'eſt toujours tuer les gens pour avoir leur argent, & cela me révolte. A Québec j'irai au général *Haldiman*, dont je connois l'humanité & les vertus ; je lui demanderai quelque portion de déſert à défricher ; je chercherai quelque compagnon de mes travaux ; je bâtirai une demeure ; ſur tous les murs feront tracés le chiffre de Camille & le mien : je tâcherai même de deſſiner ſes traits ; ils ſont gravés ſi profondément dans mon cœur, que j'y parviendrai. Dans un coin de la chambre

que j'habiterai ; il y aura une petite niche où je placerai ce portrait avec le peu de lignes que j'ai de sa main. Au moins deux fois le jour devant cette espèce d'autel, je passerai plusieurs momens à contempler cette image, & lorsque les soupirs me suffoqueront, je m'en arracherai, & j'irai à mon ouvrage. Quand la mort me rendra à la terre, je demanderai que cette image & ces billets soient enfermés avec moi. Telle doit être, sans doute, ma destinée, & je la subis sans peine. O Camille ! chère Camille ! puisque tu ne veux pas mon bonheur, il n'y en aura jamais pour moi ! Je te dis adieu pour toujours, donne quelques larmes à ton amant ! Je suis sur ce vaisseau où elle vouloit être, je vais aux lieux où elle vouloit aller, c'est une douceur pour moi ; c'est moi qui courrai tous les dangers, & en est-il quand une fois je suis loin d'elle ? Hélas ! tu ne seras pas heureuse, mais au moins je suis

ta volonté. Une chaloupe de Bristol doit retourner à terre, lorsque nous leverons l'ancre; j'ai profité du tems qui me restoit pour t'écrire *Belfloor*, pour t'instruire du tourment de ma vie & de mon cœur. Quand tu liras ceci, les vents & les ondes me porteront loin de ma patrie, loin de Camille. O Camille! Camille! tu es la victime de tes vertus, & tu sacrifies ton amant, l'amant le plus tendre, à je ne sais quelle délicatesse! J'entends les cris des matelots qui lèvent l'ancre, j'entends leurs adieux à leurs femmes, à leurs amis. On demande ma lettre; adieu *Belfloor*; sois heureux; mais ce n'est pas encore ton bonheur que j'envie.

A bord du Seahorse, le 23 Septembre, 8 heures du matin.



LETTRE LVII.

Camille à Nancy.

Mardi.

CHÈRE amie, je m'épuisai hier à t'écrire; je ne sais quel mouvement dans l'ame me donne plus de force que je n'en ai réellement : ce soir elle me manque, je n'en ai plus du tout. Je ne puis cependant me coucher sans te dire quelques mots; mon cœur en a pris l'habitude, & il me semble qu'il est soulagé quand il s'est épanché dans le tien. Hier je ne vis point sir Robert; je l'attendois aujourd'hui; je comptois sur une simple visite dans l'après-midi. J'avois l'ame assez tranquille, la nuit avoit été bonne; j'étois assez bien dans ce moment. Je te ferai peu de détails. Il est entré chez moi à midi, jamais il n'a été si tendre, si pressant; il vouloit que tout fût conclu

le lendemain ; tout étoit arrangé, dispense, voyage, contrat, bénédiction, aucune difficulté, aucun obstacle ; il a pressé, prié, conjuré : & j'ai refusé, Nancy, c'est tout ce que je puis te dire. Tout d'un coup il est sorti avec toutes les marques de la colère & du désespoir. Je ne l'ai plus revu, & depuis lors je suis horriblement malheureuse, je suis anéantie, je passe continuellement de l'agitation à l'abattement ; je m'applaudis, & je me condamne tour-à-tour. Je ne sais que faire ni que penser. Betty essaie de me calmer, & de me donner des secours ; j'ai cru plusieurs fois laisser ma vie entre ses mains ; sans elle, sans ses soins, je n'existerois plus. Nancy, le sacrifice étoit trop grand, il m'a trop coûté, je n'en puis plus. Adieu, chère amie ; c'est encore Betty qui m'arrache de mon bureau ; elle veut me faire prendre quelque nourriture, & me mettre au lit. Que sera le jour de demain ? J'au-

rai plus de force, je pourrai t'écrire tout ce qui s'est passé aujourd'hui. Ma lettre partira peut-être demain au soir, peut-être attendra-t-elle plus long-tems. Adieu.

Mercredi, à la pointe du jour.

CHÈRE Nancy, quand je me mets à mon bureau pour t'écrire, j'ai toujours envie de commencer par te peindre la situation de mon ame; il me semble que c'est le plus intéressant. J'oublie que tu veux des évènemens; celui d'hier t'a choquée, révoltée; je vois tous les mouvemens de ton impatience & de ta colère: refuser d'épouser son amant, refuser le plus grand des bonheurs, c'est ne pas le mériter, & c'est la premiere fois, chère amie, que mon ame est un peu contente d'elle; c'est la première fois que je jouis de la douce satisfaction que donne une bonne action; laisse-m'en jouir. Conduire son amant aux autels

avec le reproche & l'humiliation de profiter de l'effet d'une tromperie! je ne l'ai pu. Je dois expier mes horribles menſonges; qu'il voie au moins que mon cœur ne l'a point trompé, que ſi j'ai pu le ſéduire par quelques charmes, je le mérite par des ſentimens; je n'ai qu'eux à lui offrir, je veux qu'il les connoiſſe, je veux qu'il ſache de quel ſacrifice je ſuis capable. Il n'a pas pu juger de tout ce que m'a coûté celui que je lui ai fait, & ce ſont-là mes ſeuls regrets. Il peut me croire capricieuſe, légère peut-être. Dieux! légère, & voilà ce qui depuis hier fait mon tourment; mais il apprendra à me juger, il verra comme il peut diſpoſer de mon ſort, de ma vie même. C'eſt trop peu encore, pour lui prouver que lui ſeul, lui uniquement dans l'univers..... Mais que t'importe tout ce que je te dis ici? Tu veux ſavoir pourquoi mes refus ſur ce qu'il propoſoit, ſur ce qu'il demandoit à mes pieds avec tant d'inſtan-

ces.

tes. Oui, Nancy, aujourd'hui, dans deux jours au moins au plus tard, j'aurois pu être miladi *Walmore*. Il avoit prévu toutes les objections; il n'y avoit aucun empêchement; je n'avois qu'à le suivre. Tel étoit mon pouvoir; j'ai eu horreur d'en abuser; mon cœur s'est révolté contre l'idée de n'être qu'une femme adroite & artificieuse. Qu'est-ce que je suis donc, diras-tu? Je n'en sais rien; je ne t'expliquerai point les inconséquences de mon ame, ni les contradictions de mon esprit; mais aujourd'hui je ne veux devoir sir Robert qu'à lui-même. Oui, chère amie, il faut qu'il voie clairement qu'il épouse Camille *Backinson*, la fille du pauvre curé de Palmill, qui par des circonstances cruelles a été jetée à Clamstead. Ses yeux sont encore fascinés, il ne voit toujours que l'objet qui l'a ébloui, & je veux qu'il ne voie que la vérité pure. D'ailleurs ses parens sauront ma conduite, ils estimeront au

moins cette pauvre fille qu'ils méprisent sans doute dans ce moment. Oh! chère Nancy, il me faut l'estime de tout le monde, ou je ne puis épouser sir Robert. Il reviendra, il entendra mes raisons, il verra mon cœur, & un jour peut-être il y aura du bonheur; au moins je puis l'espérer encore: il me connoît, & il n'a point cessé de m'aimer: un refus doit l'attacher davantage; il verra à quel point je suis généreuse. Laisse-moi jouir de la douceur d'être aimée & estimée, de la perspective d'établir solidement mon bonheur, & celui de l'être que j'adore. Voilà des momens de félicité pour mon ame. Le calme & l'espérance renaissent un peu; cependant de tout le jour, je n'ai rien reçu, rien appris de sir Robert. Je voulois envoyer ce soir au château, je n'ai osé me permettre cette impatience: un jour entier sans rien recevoir de lui, après ce qui s'est passé hier! il me quitta si brusque-

ment. Ah ! Nancy, il y a quelque chose d'extraordinaire, & j'en tremble. Je ne puis plus t'écrire. Je voulois cependant te raconter..... l'inquiétude m'ôte les forces, je te quitte. Adieu, chère amie, serai-je bien longtems sans rien apprendre, & comment ferai-je pour savoir quelque chose ? Que la nuit sera longue! Je ne finirai point ma lettre aujourd'hui, je continuerai demain.

Jeudi à midi.

Chère amie, j'ai réveillé Betty de très-bonne heure ce matin, car elle couche dans ma chambre depuis mon retour. J'ai eu beaucoup de peine à attendre le jour : le sommeil de cette fille n'a pas été non plus tranquille, j'ai cru m'appercevoir qu'elle avoit aussi de l'inquiétude, je ne lui ai pas caché la mienne sur ce que le jour d'hier s'étoit passé sans que nous eussions entendu dire un mot

des *Walmore.* Elle m'a dit en hésitant ; qu'hier au soir un ouvrier de son père lui avoit dit qu'il.... J'ai cru qu'elle ne finiroit jamais sa phrase. Elle a continué : qu'il venoit de rencontrer Henri allant avec un autre monsieur, au grand galop, dans le chemin de Bristol. Elle a bien vîte ajouté qu'elle ne m'en avoit point parlé, parce que cela n'auroit fait qu'augmenter mon inquiétude, & rendre ma nuit plus mauvaise. — Henri ! avec un monsieur, qui n'est pas sir Robert, à Bristol ? sans qu'il soit passé ici, sans que nous sachions rien de lui ? Chaque réflexion ajoutoit à mon trouble ; nous avons cherché toutes les possibilités, sans savoir que conjecturer & que croire. Enfin, nous avons pris le parti d'envoyer chez les *Walmore*, pour tâcher de découvrir quelque chose. J'ai fait chercher *Welson*, qui étoit aux champs, je l'ai prié d'aller chez milord, de ne point me nommer, mais de s'informer des do

mestiques, & de tous ceux qu'il pourroit rencontrer, de sir Robert & d'Henri; je lui ai recommandé de ne pas revenir sans savoir quelque nouvelle. C'étoit bien peu pour mon impatience que d'envoyer quelqu'un, j'aurois voulu courir, voler moi-même : ce bon Tom est si honnête, qu'il ne saura pas être curieux, il n'osera pas faire mille questions, il s'en tiendra aux premiers mots qu'on lui dira; il reviendra au bout d'un siècle, & nous ne saurons rien. J'ai repassé dans mon esprit tous les mots, tous les gestes, tous les mouvemens de sir Robert : il est vrai qu'il m'a quittée d'une manière bien brusque, presque sans rien dire, en levant les yeux au Ciel : en sortant il a fermé la porte avec vivacité, c'étoit un mêlange de dépit & de colère; mais, qu'a-t-il pu faire dans ce moment? J'ai voulu questionner cet ouvrier qui avoit parlé à Betty, il étoit aux champs. J'ai voulu aussi t'écrire en attendant le re-

tour de *Welson* ; je n'ai pu captiver mon inquiétude & mon impatience, ni détourner mes yeux du chemin par où il devoit revenir. Enfin, je l'ai vu, j'ai été au-devant de lui ; il a bien voulu me dire, sans aucun préambule, que le domestique qui accompagnoit sir Robert avant-hier, est revenu hier au soir à six heures, sans son maître, & seulement avec son cheval ; qu'il avoit remis à miladi une lettre qui l'avoit extrêmement émue ; que tout de suite elle avoit fait demander Master *Bacton*, & qu'au bout d'une heure de conférence, il étoit parti en poste avec Henri pour Bristol ; que le domestique qui étoit revenu, parloit d'embarquement pour l'Amérique, mais qu'il ne savoit rien de bien positif. Ce M. *Bacton* est un de ces gentilshommes que j'ai vûs avec sir Robert, & qui demeure à deux milles du château. Aujourd'hui tu me connois, chère Nancy, tu sais à chaque évènement ce qui se passe

dans mon ame, je ne te le dirai plus : & moi aussi je voulois aller à Bristol. Cependant ce M. *Baɛton* & Henri seront revenus ce soir d'assez bonne heure ; il faut être malheureuse jusques-là : ils ramèneront sir Robert, j'attendrai. *Welson* m'a dit qu'il y avoit beaucoup de mouvemens au château ; que miladi pleuroit & se mettoit en colère alternativement. J'ai bien compris pour qui étoit la colère ; mais c'est à quoi je pense peu. Cette fuite, cet embarquement.... il faut donc qu'un de nous-deux fuie dans un autre monde ; est-ce-là notre sort ? Ce qu'il y a de bien réel, c'est mon tourment, je ne puis m'y soustraire, & je succombe. Ce soir *Welson* ira encore au château, Henri sera revenu peut-être, il viendra ici lui-même, je saurai.... Mais dieux ! que saurai-je ? Ah ! Nancy, c'est trop de tourment. Je fermerai peut-être ma lettre ce soir. Que tu es heureuse ! tu n'attends rien ; jamais ton ame n'est en-

tre la crainte & le déſeſpoir. Mes yeux ſe rempliſſent de larmes, je ne puis plus t'écrire. Ce ſoir peut-être je te dirai encore quelque choſe.

A 10 *heures du ſoir.*

Enfin, Henri ſort d'ici : tout eſt inconcevable. Ils ont couru toute la nuit ; à la pointe du jour, ils étoient à Briſtol. Ils ont pris des informations au logis où ſir Robert avois mis ſes chevaux, au port de tous les matelots ; de toutes les chaloupes, de tous les petits bateaux ; & dans la ville, de tous ceux qui ont affaire avec les gens de mer. Ils ne pouvoient pas le croire : ſir Robert s'eſt embarqué ſur le vaiſſeau le *Seahorſe* ; il va d'abord à Corke, & de-là en Amérique. En Amérique ; Nancy ! on croit qu'il ira ſe joindre au convoi qui doit mettre à la voile à Plimouth dans quelques ſemaines. Il eſt parti hier matin. Miladi a dû en-

voyer quelqu'un à sa poursuite; un ami de la maison va partir par un autre vaisseau pour le suivre jusqu'à Corke; il doit ramener sir Robert à tout prix. On envoie aussi un exprès à Londres & à Plimouth : toutes les mesures sont prises pour le retrouver. Voilà le rapport de Henri. Ce vaisseau le Seahorse, capitaine *Goodwill*, est le même sur lequel je devois...... La plume me tombe des mains! Adieu, Nancy.

LETTRE LVIII.

Camille à Nancy.

Vendredi, à 10 heures du matin.

Connois-tu les hommes, chère Nancy? Aurois-tu jugé, prévu, deviné cet embarquement? Quoi! je dis à sir Robert que je l'aime, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais que lui, & il fuit, il se sauve au travers des

mers, il va en Amérique, il abandonne tout? Mais je t'entends, homme chéri: Oui, j'irai aussi en Amérique, je te suivrai au bout de l'univers; le parti en est bien pris; j'irai, je saurai dans quelle province il aura fixé son séjour; je parcourrai les déserts, nulle crainte ne m'arrêtera; mon cœur me guidera auprès de lui, je lui offrirai ce cœur & mon existence pour partager ses projets, ses travaux, ses dangers: si je suis oubliée, s'il n'aime plus Camille, je saurai mourir près de lui. Voilà, chère ami, la seule idée qui peut me consoler, la seule qui occupe mon esprit; tout autre réflexion m'est insupportable. Hier fut un jour d'anxiété horrible, je ne sais comme il se passa. J'envoyai au château; Henri vint le soir, & je te dirai en peu de mots que milord *Walmore* ne sait point encore la fuite de son fils. C'est M. *Bacton* qui va à Corke, il est parti hier au soir; c'est Henri & un M. Wipp qui

vont à Londres & à Plimouth; & moi, que deviendrai-je? Des siècles s'écouleront avant que d'avoir quelques nouvelles; Quelles longueurs! quels tems éternels! Et il est parti sans m'écrire, sans me dire un mot de son affreux dessein? Il craint donc que je ne le suive. Je suis vouée au malheur, Nancy; le bonheur n'est pas fait pour moi. Eh bien! je saurai être malheureuse, je vivrai dans les larmes & dans la tristesse; j'attendrai la mort avec impatience; je la verrai avec plaisir. Mais, réponds-moi du sort de sir Robert; dis-moi que son cœur sera heureux sans moi; alors contente, je renoncerai à la vie. Mais, non, chère amie, nous sommes enchaînés l'un à l'autre; nous pouvons être éloignés, mais jamais séparés. Ce trait de dépit, de désespoir qu'il vient de donner, resserre nos chaînes; mon image suivra la sienne, ne me quittera pas un instant: nous saurons franchir tous les intervalles. L'attrait est

invincible, nous devons être l'un à l'autre; le monde eſt trop peu de choſe entre nous. C'eſt mon eſpérance, c'eſt ma certitude, & je vivrai : j'attendrai, & je remuerai ciel & terre pour ſavoir où il exiſte. Mais j'entends un bruit de carroſſe : Dieux ! je vois celui de miladi *Walmore*.

A ſept heures du ſoir.

Chère amie, ce n'a été qu'avec la plus vive émotion que j'ai vu miladi *Walmore* ſortir de ſon carroſſe; un gentilhomme & Henri l'aidoient à deſcendre. J'ai été au-devant d'elle; j'aurois voulu me proſterner, me jeter à genoux; je ne ſavois que dire. La mère de ſir Robert qui vient chez moi, chez ſon ennemie, chez cette fille qui à ſes yeux n'eſt qu'une aventurière qui a trompé elle & ſon fils, qui eſt cauſe de ſa fuite, de ſa perte peut-être ! Elle a vu mon embarras & mon étonnement. Sans me donner le

tems de parler, elle crie aſſez vivement : oui, c'eſt moi qui vient chez vous, miſs Camille; oui, moi chez miſs *Backinſon!* Elle étoit eſſouflée, elle avoit de la peine à marcher. Je n'ai pu dire que des mots entrecoupés ; j'ai répété ſouvent que j'étois au déſeſpoir. Enfin nous ſommes arrivés dans ma chambre. En s'aſſéyant, & les larmes aux yeux, elle a dit : il eſt vrai que je ne croyois pas venir ſi-tôt vous rendre mes devoirs.... Alors je l'ai interrompue; j'ai dit que je lui demandois grâce & juſtice, que je la ſupplioïs de ſuſpendre un moment ſes ſoupçons & ſon jugement. Elle m'a arrêtée en me diſant : Il ne s'agit pas de ce que nous pouvons dire, il s'agit de ce qu'il faut faire; c'eſt moi qui viens vous prier, vous ſupplier de me rendre mon fils.... Je me ſuis levée avec précipitation; je me ſuis approchée d'elle. Elle a fait un geſte qui marquoit qu'elle ne vouloit ni me recevoir, ni m'enten-

dre; & elle a continué : Quels que ſoient vos ſentimens & vos diſpoſitions, miſs, j'attends de vous que vous m'expliquerez la vérité de tout ce qui s'eſt paſſé. Vous ſavez, ſans doute, où eſt mon fils, & ce qu'il a fait : voilà le billet qu'il m'a écrit, & que je ne comprends point. Et en même-tems elle a ſorti un papier de ſa poche. Qu'eſt-ce, a-t-elle dit en me le donnant à lire, que cette volonté qui répond à mes vœux, & les refus que vous avez faits? Eſt-ce quelque nouvelle comédie; ayez la bonne-foi de me l'apprendre; ayez pitié d'une mère à laquelle vous ôtez ſon fils unique. Et en ſanglottant, elle a continué: Aujourd'hui vous êtes la plus forte, & c'eſt vous que j'implore. Ces derniers mots étoient prononcés avec le ton du dépit, & d'une colère étouffée. J'ai pris le billet, je ſuis retournée à ma place. Le gentilhomme qui avoit accompagné miladi, s'étoit aſſis & n'avoit rien dit : il

écoutoit avec un certain air sérieux & ricaneur, qui me déplut d'abord. Je me rappelai de l'avoir vu une ou deux fois au château. Après avoir lu le billet de sir Robert, & avec l'attendrissement & l'émotion qu'il me donnoit : miladi, ai-je dit; je ne crains point de vous dire toutes les vérités qui me regardent, même devant monsieur que je ne connois pas; je les dirois devant la terre entière. J'avoue qu'en arrivant dans ce pays je me suis laissée aller à une indigne tromperie; ce n'étoit point mon dessein, & je ne sais comme les circonstances m'y ont engagée; j'en gémis tous les jours, & rien n'étoit plus opposé à mon caractère. Enfin, miladi, aujourd'hui vous savez que je suis la fille d'un pauvre ministre, du ministre du village de Palmill; vous connoissez de même tout ce qui s'est passé jusqu'à présent. Je veux avouer encore que dans les sentimens que m'a témoignés sir Robert, il y avoit tant de

vertu, tant de délicateſſe, tant d'honnêteté, qu'ils m'ont inſpiré le plus ſincère retour. Oui, miladi, j'aime votre fils, mais je n'aurois pas cru lui en donner une preuve, ſi je n'avois écouté que mon cœur dans le parti qu'il me propoſoit; en aimant ſir Robert, je me ſuis liée à tout ce qui lui appartient, à tout ce qui l'intéreſſe; je ne pouvois être heureuſe, ſi mon bonheur lui coûtoit un trop grand ſacrifice, ſur-tout s'il perdoit l'amitié & l'eſtime de ſes parens & de ſa famille. Sans conſidérer ce qui peut être une fortune pour moi, je n'ai ſu voir que ſes convenances; c'eſt ce que je lui ai confirmé avec ſincerité le jour de ſa fuite : il vouloit notre mariage ſans votre conſentement, ſans celui de milord; il avoit pris toutes les meſures pour cela; je n'avois qu'à le ſuivre, & nous étions mariés. En lui avouant que je l'aimois, j'ai juré que je ne ſerois jamais à lui contre la volonté de ſes parens; je vous pro-

teſte, miladi, que c'eſt encore mon ſentiment; je ſuis déterminée plutôt à m'enſévelir dans quelque déſert, à fuir au bout du monde, s'il le faut. Non que je craigne perſonne, ni que je redoute aucun pouvoir, je connois mes droits & ma liberté; mais tel eſt mon cœur, je ne puis être heureuſe que par le bonheur que je puis faire : tôt ou tard ſir Robert ſe repentiroit d'avoir affligé ſa famille, & de s'en être ſéparé. Telles ſont mes diſpoſitions, miladi; parlez, ordonnez ce que je dois faire; dois-je fuir, dois-je m'anéantir? je ſuis prête à tout. Tu vois ſans doute, Nancy, la chaleur avec laquelle j'ai prononcé ces mots; c'étoit mon ſentiment, j'en étois vivement pénétrée. Miladi me regardoit avec une eſpèce d'étonnement : j'ai cru voir de l'intérêt, de l'attendriſſement dans l'air du gentilhomme qui nous écoutoit. Il y eut un moment de ſilence : miladi dit enfin : vous comprenez,

miſs, que je ne ſuis occupée que de faire revenir mon fils & d'en trouver les moyens : vous ſavez que le vaiſſeau ſur lequel il s'eſt embarqué va d'abord à Corke; un de nos amis a bien voulu s'y rendre dans l'eſpérance de le trouver & de lui perſuader de revenir. Nous avons des raiſons de croire que de Corke le vaiſſeau ira à Plimouth ſe mettre ſous le convoi de l'amiral *Parker*, qui doit partir au commencement du mois prochain; voilà monſieur qui veut bien me faire le plaiſir d'aller à Londres prendre des recommandations de nos amis, & des ordres de l'amirauté; j'écris au chevalier *Belfloor*, qui peut-être ira auſſi à Plimouth. Mais, miſs, la tête des jeunes gens eſt faite de manière que sûrement le moyen le plus efficace ſera une lettre de votre part; c'eſt ce que je venois vous demander, & ce que je voulois concerter avec vous; c'eſt ainſi qu'il eſt poſſible que

vous me rendiez mon fils : je reconnois vos sentimens généreux, mais je veux en profiter, je l'avoue..... Parlez, miladi, ordonnez, dispofez de tout jufqu'à ma mort. Alors, elle m'a tendu la main en me difant : Il eft vrai, mifs, que l'on ne peut avoir plus de complaifance. Quel dommage ! je fuis vraiment attendrie.... Un mouvement m'a portée à me jeter à fes genoux : Oui, miladi, ai-je repris, en quelque lieu que je fois, vous ferez toujours pour moi la mère de fir Robert ; mon refpect, ma tendreffe pour vous ne fe démentiront jamais. Le gentilhomme, qui n'avoit encore rien dit, s'eft écrié : charmante femme, en vérité ! Tout ceci eft bien malheureux, mifs, a repris miladi en me relevant, vous avez d'affez bonnes qualités ; il eft bien fâcheux qu'elles ne fe trouvent pas avec les convenances ; mais sûrement vous ferez heureufe, vous vous marierez un jour. Et en fe reprenant comme fi elle n'avoit pas dit ce

qu'elle vouloit, elle ajouta : Hélas! peut-être avec mon fils ! Cette femme est dure, elle le sera jusqu'au bout; moi, je serai généreuse, j'en fais le vœu. Après plusieurs autres réflexions, elle en est venue à me prier d'écrire deux lettres pour son fils; une où je le prierois simplement de revenir en lui reprochant d'avoir quitté ses parens, & de m'en rendre responsable; la seconde, plus forte, où je le sommerois absolument de revenir, & où je lui promettrois de consentir à tout ce qu'il avoit exigé de moi. Je me suis mise à genoux devant mon bureau, j'ai écrit ces deux lettres rapidement, je les ai lues, je les ai corrigées, changées au gré de miladi. J'ai eu beaucoup de peine; les phrases étoient toujours, ou trop foibles ou trop fortes; je promettois trop, je ne pressois pas assez de revenir. Enfin, quand elles ont été faites suivant ses intentions, elles les a lues toutes les deux, & les

larmes aux yeux elle s'eft écriée : Mon fils ne reviendra pas là-deffus, il fera perdu pour moi! Je vous en prie, mifs, faites-en une troifième encore plus forte, plus pofitive; promettez-lui, mon Dieu! promettez-lui d'être fa femme s'il revient. Comme mon cœur a treffailli à ces mots! La mère de fir Robert, m'ordonner d'écrire, de promettre à fon fils que je ferai fa femme! Je lui écrirai de mon côté, a-t-elle continué en pouffant de profonds foupirs; je compte fur votre générofité, mifs, on ne fera ufage de ces lettres que fuivant fon opiniâtreté; on ne montrera celle-ci qu'à la dernière extrémité; enfin on ménagera tout pour fon retour. Je ne puis foutenir l'idée de perdre mon fils, & les dangers de la mer me font frémir. Je fuis bien malheureufe, mifs; je ne vous le reproche pas cependant, les chofes font fi cruellement arrangées....

J'ai fait ce que j'ai pu pour la confoler; j'ai protefté, j'ai juré que je ne ferois

rien contre sa volonté. Le chagrin, la colère de la démarche qu'elle faisoit, perçoient dans tout ce qu'elle disoit; c'étoit un effort pour elle, qu'un mot d'éloge sur moi; elle étoit combattue par la tendresse maternelle, & par la fierté d'une vieille ladi, dure & orgueilleuse. Je n'abusai point de mon triomphe, je la flattai, je m'humiliai; je voulois aussi lui faire sentir qu'il n'y auroit point de malheur à avoir une belle-fille comme moi. Toutes ces nuances furent perdues; jamais cette idée ne put entrer dans sa tête; elle ne voyoit que la perte de son fils dont elle étoit la cause; tous les moyens de le recouvrer lui étoient bons; & j'ai bien vu qu'une fois revenu auprès d'elle, elle comptoit en trouver d'autres pour ne pas tenir ce qu'on lui promettoit. Elle a dit ensuite que M. *Wipp*, qui étoit-là, partoit l'après-midi pour Londres avec Henri; qu'il iroit se concerter avec le chevalier *Belfloor*, & qu'a-

près avoir pris des recommandations & des ordres du ministre de la marine, il iroit à Plimouth attendre le vaisseau où étoit son fils; que peut-être le chevalier *Belfloor* les accompagneroit, & qu'alors elle espéroit qu'on lui feroit changer de résolution; que M. *Wipp* lui promettoit de ne pas le quitter qu'il ne l'eût fait renoncer à son projet & engagé à revenir. J'ai témoigné ma sensibilité sur les peines de miladi; je lui ai répété l'assurance & les promesses de me conduire suivant ses convenances; je lui ai offert même de disparoître au moment où elle le voudroit. Elle a été fort peu touchée de mes offres & de ma générosité; j'ai vu que dans le fond, elle me regardoit comme une personne dont elle pourroit toujours disposer. J'ai senti aussi ma fierté, & j'ai eu pitié d'elle; j'ai pensé que je ne serois pas sans pouvoir au retour de sir Robert, & que je saurois en user. Miladi s'en est allée donnant le

bras à M. *Wipp*, & prenant congé avec un air de protection. Lui, m'a saluée avec un profond respect, & sans dire un mot. Je suis rentrée chez moi bien occupée de tout ce qui venoit de se passer, & cherchant avec ardeur à pénétrer dans l'avenir. J'y pensois encore, lorsque les *Dagby* sont venues; elles avoient rencontré miladi, & ne croyoient pas qu'elle vînt de chez moi. Je leur ai conté sa visite. Juliette a pris le plus grand intérêt à tout ce que je lui ai dit: elle partageoit mes sentimens, elle s'étonnoit, s'attendrissoit, s'inquiétoit. Enfin, plus tranquilles l'une & l'autre, elle m'a dit qu'il ne convenoit plus que je restasse seule dans cette maison écartée; elle m'a pressée de venir demeurer avec elle; elle a levé tous les obstacles, en m'assurant que je leur rendrois un grand service, parce qu'elles s'ennuient souvent entr'elles, & que je préviendrois l'humeur qu'elles en avoient quelquefois;

quefois ; que par-dessus tout il seroit plus décent que sir Robert, à son retour, me trouvât établie chez elles, que je pourrois mieux recevoir ses visites, & qu'en cas de mariage, elles me serviroient de mère & de sœur. Je suis heureuse, Nancy, de trouver des amies comme ces deux femmes. Je n'ai point refusé ; elles vouloient m'emmener tout de suite, j'ai renvoyé au lendemain ou au jour suivant. Je me fais de la peine de quitter les *Welson*, ma chambre, mon bureau ; je serai plus éloignée de la maison des *Walmore*, & moins à portée d'avoir des nouvelles. Henri n'y sera plus, il écrira à Betty, j'aurai les lettres plus tard ; cependant il est aussi plus convenable que je sois avec ces demoiselles *Dagby*. Je ne puis me résoudre à rien dans ce moment ; je n'ai que du trouble & de l'inquiétude ; je me défie de tout, je crains tout ; je souffre de ce que je fais & ne fais pas : serai-je longtems dans ce

tourment? Ne recevrai-je rien de Cork, de Plymouth? Pauvre sir Robert! est-il plus malheureux que moi? Il sait ce qu'il fait, il suit ses projets, il sait où je suis, & moi j'ignore où il est; il ne voit pas ce que je souffre: ame de ma vie! je te suivrai au bout du monde! Avec quel plaisir j'affronterai les dangers pour te chercher, pour te porter un cœur qui t'aime, qui donneroit mille vies pour ton bonheur. Adieu, chère Nancy; je ne reçois plus de tes lettres; je crois que tu fais bien de ne plus en écrire. Dis-moi si je dois aller chez les *Dagby?* J'irai si elles m'en pressent encore.

J'entends Henri, il est en bottes fortes, je l'ai fait entrer; il s'est détourné pour nous dire adieu. J'ai réfléchi un moment si je lui donnerois quelque chose pour son maître; j'ai voulu écrire, je ne l'ai pu; les idées, les sentimens se sont étouffés; j'ai craint aussi de détruire l'effet des lettres que j'ai écrites.

avec miladi. Henri ne pouvoit attendre un inſtant, il a promis d'écrire tout ce qu'il verroit, tout ce qu'il entendroit. Il n'avoit point de cordon à ſon fouet, j'y ai mis un bout du ruban que j'avois, lorſque ſir Robert me quitta; j'en ai mis un autre à la boutonnière de ſa veſte, & le reſte autour de ſon chapeau; j'aurois voulu lui donner mes cheveux, mon portrait. Il eſt parti, & je l'ai ſuivi des yeux bien longtems.

LETTRE LIX.

Camille à Nancy.

Mercredi.

JE ne t'ai point écrit depuis cinq jours, je crois, chère Nancy; je ne l'ai point pu; & que t'aurois-je dit? Tous ces jours ſe ſont paſſés dans la peine, dans l'inquiétude & ſouvent dans les larmes; je t'ai épargné mes plaintes. Hélas! je n'ai rien reçu, rien appris; mon ame eſt

errante entre Cork & Plymouth; mais toi, n'as-tu rien appris de ce vaiſſeau? es-tu reſtée tranquille lorſque la vie de de ton amie eſt le jouet des vents? Toi, milord, tous tes amis, n'avez-vous aucune relation, aucune influence dans ces deux ports, ſur les vaiſſeaux, ſur le Seahorſe? Oh! chère Nancy, ne t'endors point ſur le ſort de ton amie; plains-la ſur-tout d'être attachée ici, lorſque mille ſoucis la dévorent. Tu le vois ſans que je te le diſe, & je ne te le dirois pas aujourd'hui, ſi je n'avois un évènement aſſez ſingulier à te conter; j'ai beſoin de te parler, & tu ne feras peut-être pas fâchée que je t'entretienne de quelqu'autre que de moi.

Je t'ai dit que les *Dagby* vouloient que j'allaſſe demeurer chez elles. Juliette revint chez moi le lendemain; elle m'en preſſa de nouveau, & je me rendis à ſes ſollicitations. J'y allai le jour ſuivant, je fus reçue de ces bonnes filles

comme si j'étois leur sœur; elles m'ont arrangé une chambre à côté de la leur, je suis traitée comme une malade qui demande tous les ménagemens. Je serois heureuse, s'il ne me falloit que du bien être & de l'amitié. Je dis quelquefois à Juliette : vous oubliez que je ne suis qu'une pauvre fille née pour une vie de peines & de malheurs. Elle m'embrasse, elle dit : je sais que vous êtes un ange, & je veux que vous soyez le nôtre ; vous seriez une reine avec votre air noble, vos grâces, votre esprit, & sans être sorcière, je devine ce que vous serez un jour. Chère Nancy, j'aime à te redire les flatteries que l'on m'adresse, pour me rappeler un peu dans ta mémoire : sûrement tu m'as oubliée; à peine te souviens-tu si j'ai la figure humaine. Tu serois jalouse, si tu étois témoin des égards, de l'amitié, de la considération que l'on me témoigne malgré tout ce qui s'est passé. Com-

me c'eſt moi-même qui me ſuis démaſquée, on croit que je puis être tout ce que je veux; ce ſont les eſpérances qui font les impreſſions, & je ne les ai point effacées. Les *Welſon* ont été fâchés de me voir quitter leur maiſon, ils craignent que je n'y retourne pas: Betty vient tous les matins; elle me ſert pendant le jour, elle ſait ſouvent ce qui ſe paſſe au château des *Walmore.* La fuite de ſir Robert n'eſt point encore publique, on n'en parle point dans la famille; il y a ſouvent des conférences avec les *Welgreen*, avec le père *Weſtburne*, & quelques autres amis. Moi, je n'ai ni vu ni entendu parler de perſonne, rien de miladi; il me ſemble cependant que je mériterois, ſi ce n'eſt de l'intérêt, au moins quelque curioſité de ſa part: elle me fait l'honneur d'être ſi sûre de mon caractère, qu'elle me croit incapable de rien faire contre ſes intentions. Elle oublie que dans

ce moment je puis seule lui ramener son fils, je sais ce que je dois attendre d'elle. Mais, chère Nancy, que sir Robert revienne, que j'aie quelque chose de lui, que j'existe quelque part près de lui, & je suis contente de tout le reste. Et toi, que penses-tu, qu'espères-tu ? quelles sont tes conjectures ? Serons-nous séparés pour toujours ? Il est impossible, Nancy, il est impossible, le monde n'est pas assez grand pour cela ; je ne puis me distraire de l'idée de le rejoindre en quelque lieu qu'il soit ; mais j'oublie ce que j'ai à te conter, c'est avec peine que je fais trève à mes plaintes, ce n'est pas une distraction que je cherche. J'espère de toi, Nancy, que tu aimes mes amies *Dagby*, que surtout tu t'intéresses pour Juliette. Elle porte toujours dans l'ame un fond de tristesse & de mélancolie qui se peint sur sa physionomie ; on voit qu'elle est malheureuse, & son cœur est si hon-

nête, ſi généreux, qu'on lui ſouhaite un meilleur ſort. Tu ſais ſon hiſtoire; il y a longtems qu'elle la regarde comme finie, & qu'aucun objet n'attire ni ſon attention ni ſes regards. Quand j'ai voulu lui parler de quelque évènement dans l'avenir, elle l'a toujours repouſſé avec dédain & indifférence : je n'en parlois plus. Hier matin nous déjeûnions tranquillement enſemble, on lui apporte une lettre, elle l'ouvre avec aſſez de précipitation, elle lit quelques lignes, elle regarde la ſignature & tombe évanouie. Nous volons à ſon ſecours. Quand elle eſt revenue, elle nous donne cette lettre : Tenez, dit-elle, liſez, & elle s'enfuit dans ſa chambre. Nous lûmes cette lettre, & je te la tranſcris ici.

Miſs, ſi cette lettre vous rappelle un homme que vous devez déteſter, je vous prie de croire qu'elle vous préſente auſſi un homme bien malheureux, qui

est tourmenté de remords, & qui donneroit sa vie pour réparer sa faute. Mais sa vie est trop peu de chose; depuis long-tems ses maux s'accordent avec ses regrets & ses chagrins, pour en abréger le cours. Non, miss, ils ne m'ont point quitté, les regrets, depuis mon dernier séjour à Bath. Devenu libre, j'ai voulu vous demander la vie & le pardon; j'ai voulu venir me jéter à vos pieds, & vous prier de décider de mon sort. Depuis plusieurs années je n'ai point d'autre objet, point d'autre ambition que d'être à vous. Mais que vous aurois-je offert? Un homme sans fortune, attaché à un vieux oncle, dont l'humeur bizarre & chagrine, rendoit malheureux tous ceux qui étoient auprès de lui. Il y a un an & demi que je l'ai perdu, & dès-lors, j'ai été assailli de maux : les médecins, avec tout leur art & tous leurs secours, n'ont pu guérir une maladie dont je suis affligé depuis dix mois; il est dé-

cidé que je dois y ſuccomber. Suivant la dernière conſultation que j'ai fait faire en ma préſence, je n'ai plus que quelques ſemaines à vivre, peut-être même que quelques jours. D'ailleurs, tout me l'annonce, & je n'ai aucune eſpérance de guériſon. Je ne puis mourir ſans expier & ſans réparer, autant que je le puis, un crime dont ma conſcience eſt chargée, & dont les remords n'ont ceſſé de me tourmenter. C'eſt ce que je fais aujourd'hui par cette lettre, c'eſt ce que je vais faire à vos piés. Malgré mon état de foibleſſe, & je puis dire d'agonie. Je ſuivrai cette lettre de très-près; je pars pour vous offrir ce que j'ai de vie & de fortune. Je poſſéde avec l'héritage de mon oncle, un peu plus de trente mille livres ſterlings. J'ai un parent aſſez éloigné, mon ſeul héritier; je l'ai fait venir de la Province où il demeure, je lui ai donné aujourd'hui dix mille livres ſterlings, à condition qu'il ne formât

ni prétention, ni espérance, sur mon héritage ; je l'ai prié de retourner chez lui, je l'ai dispensé de porter mon deuil & même de s'informer de ma mort prochaine ou éloignée. Ensuite, j'ai fait faire un contrat de mariage, où il n'y aura que votre nom & votre signature à mettre, & par lequel je vous donne les vingt autres mille livres sterlings ; je vous reconnois pour mon épouse. Je vous supplie, miss, d'y consentir & de vouloir que je meure avec la consolation d'être uni à vous, de voir que vous portiez mon nom. Si vous craignez que je ne sois trop longtems votre mari, & pour m'éviter aussi les regrets de vous donner pendant trop de tems la compagnie d'un mourant, je prendrai un logement à Clamstead, nous recevrons seulement la bénédiction à ma dernière agonie. J'ai tout arrangé en conséquence ; vous disposerez de tout comme vous le jugerez à propos ; & quoi que

vous fassiez, vous aurez l'entière propriété de tout le bien que je laisserai. Je pars donc, & j'arriverai dans trois jours, ne pouvant aller en poste à cause de mon extrême foiblesse. Si je meurs en route, le contrat & mon testament sont cachetés à votre adresse, ils vous parviendront d'abord après ma mort. Croyez, miss, que suivant mon sentiment, je n'expie point assez ma faute, & tout ce que vous avez souffert depuis que je me la reproche. J'ai suivi ce que vous avez fait, ce qui vous est arrivé depuis ce tems-là: je sais tout ce qui s'est passé à Londres où vous avez habité pendant quelque tems, & à la campagne où vous demeurez aujourd'hui. Mon dessein a toujours été de m'unir à vous, & de vous rendre maîtresse de mon sort; je voulois seulement attendre la mort de votre mère avec laquelle il m'auroit été impossible de vivre: lorsqu'elle est arrivée je n'ai pu quitter cet

oncle avec lequel je vivois, & auquel j'étois nécessaire. Depuis que je l'ai perdu, la maladie dont je meurs, a arrêté mon dessein, mais elle ne l'empêchera pas. J'arriverai à votre porte; je sais que votre maison peut me recevoir. Si votre cœur s'y oppose, je n'en mourrai que quelques momens plutôt, & mes sentimens seront les mêmes. Je demande que vous me voyez au moins pendant deux jours. Je vous prie de ne prendre de résolution qu'au bout de ce tems-là. Je ne dirai rien, je ne demanderai rien; j'attendrai votre arrêt & ma sentence. La seule douceur, la seule consolation que je puisse éprouver, c'est de mourir près de vous; & là-dessus vous ferez ce que vous jugerez à propos; je m'en remets à votre cœur. C'est avec ces sentimens & avec un profond respect, & une passion bien vraie, que je mourrai votre très-humble serviteur,

Othello Endwell.

Après la lecture de cette lettre, il n'a pas été néceſſaire de délibérer long-tems pour prendre un parti. Nous avons dit preſqu'en même-tems : il faut le recevoir, il faut qu'elle l'épouſe ; il ne s'agit que des moyens pour l'y engager, & pour la faire entrer dans nos ſentimens, il faut d'abord laiſſer paſſer le premier moment : & nous convînmes de ne monter auprès d'elle qu'une heure après. Pendant ce tems-là la pauvre *Dagby* laiſſa voir toute ſa joie des vingt mille livres ſterlings ; elle projeta mille arrangemens différens dans la maiſon, ne penſa qu'à bien recevoir M. *Endwell.* La nouvelle manière de vivre, ce que diroient les voiſins, & l'effet de cette richeſſe inopinée, tout fut coulé à fond avec tant de vivacité & d'aſſurances, que la volonté de Juliette fut comptée pour rien. Je lui repréſentai que cependant c'étoit ce qu'il falloit néceſſairement. Alors nous penſâmes à

elle, nous nous approchâmes de sa chambre pour écouter ce qu'elle faisoit; nous entendîmes qu'elle se promenoit avec la vivacité d'une personne qui a de l'inquiétude. Pour laisser augmenter encore l'impatience, nous convînmes de n'aller auprès d'elle que lorsqu'elle nous demanderoit; qu'alors sans proposer aucun avis, nous écouterions tranquillement tout ce qu'elle nous diroit, & que sans contredire d'abord son sentiment, nous raisonnerions & nous proposerions nos idées. Nous entrâmes auprès d'elle d'un air indifférent, & comme ne doutant point du parti qu'elle prendroit. Elle nous dit bien vîte qu'elle ne vouloit ni le voir ni en entendre parler. Il fallut beaucoup de tems pour amener une suite de raisonnemens : la discussion dura tout le jour. A mesure que Juliette étoit tranquille, & qu'elle répondoit foiblement à mes remontrances & à mes sollici-

tations, sa sœur alloit arranger une chambre, faire des préparatifs pour recevoir son-beau-frère; elle nous laissoit disputer à notre aise. Enfin j'ai dit à miss *Dagby* qu'elle devoit faire usage de son droit d'aînesse, & dire à sa sœur qu'elle prétendoit recevoir M. *Endwell*; que si elle ne consentoit pas à l'épouser & à accepter les propositions qu'il faisoit avec tant d'honnêteté, elle se sépareroit & ne voudroit plus vivre avec elle. J'ai laissé les deux sœurs ensemble, & je suis venue t'écrire. C'est demain que notre malade doit arriver, j'espère que le jour suivant Juliette aura l'homme & les vingt mille livres sterlings : — le rénouement viendra quand il pourra. Quoi qu'il en arrive, elle ne sera point malheureuse; elles ont besoin de ce surcroit de fortune. J'ai un vrai plaisir d'être avec elles dans ce moment; nous vivons dans une confiance, dans une intimité parfaite, qui convient à ma

situation. J'aurai le plaisir d'avoir contribué au dénouement d'une histoire bien rare dans notre siècle, d'un homme qui répare ses torts; & qui revient à une femme qu'il a séduite. Cet évènement a fait cependant peu de diversion à mes peines & à mes chagrins : c'est un effet de l'amitié. Ces six jours ont été cruels; ne rien savoir, ne rien recevoir, vivre dans une nuit affreuse dont la fin peut être plus affreuse encore; ah! Nancy, écris-moi, dis-moi quelque chose, je t'en conjure; adieu. Demain au soir je continuerai ma lettre, & je la ferai partir.

Jeudi, à dix heures du soir.

Tout le matin s'est passé dans une agitation continuelle. Juliette a passé la nuit avec moi, & n'a cessé de pleurer & de sanglotter : au déjeûné il sembloit que nous avions la fièvre toutes trois : au moindre bruit, c'étoient des cris &

des mouvemens d'effroi. Enfin nous avons calculé qu'il ne pouvoit arriver que le foir, & il a été convenu que s'il venoit dans fa voiture jufqu'à la porte de la maifon, mifs *Dagby* & moi nous irions le recevoir; que fans autre compliment on le prieroit de defcendre & d'entrer; que Juliette l'attendroit dans le falon de compagnie, qu'elle fe lèveroit lorfqu'il entreroit, & qu'elle diroit ce qu'elle pourroit; on l'écouteroit fuivant ce qui fe pafferoit dans ce moment; que les domeftiques ne feroient point prévenus, & qu'on obferveroit de ne rien dire devant eux. La pauvre Juliette, en proie à l'émotion, oublioit de s'habiller; je l'ai entraînée dans ma chambre, je l'ai affife à ma toilette; elle a voulu s'en défendre, elle a pleuré; je l'ai coiffée mieux qu'elle ne l'eft ordinairement, enfuite je l'ai habillée. Quand cela a été fini, elle avoit un air abattu & animé qui alloit fort bien; elle étoit

alternativement & résignée & révoltée : je ne sais si je la voyois avec d'autres yeux, mais elle me parut plus jolie que jamais, & je jugeai qu'elle feroit regretter la vie à ce pauvre Othello. Nous nous sommes mises à table pour dîner; personne n'a mangé que l'aînée *Dagby*, qui ne voyoit pas, à ce qu'elle disoit, ce qu'un homme pouvoit avoir de si extraordinaire pour donner autant de trouble & d'agitation ; que pour elle elle ne feroit pas tant de complimens, prendre tout & laisser vivre qui pourroit, point d'autre façon. Le sérieux avec lequel elle disoit son sentiment nous auroit fait rire, si le rire avoit été possible. Les domestiques, qui sont deux servantes, étoient aussi très-étonnées de ce qui se passoit, & de l'état de leurs maîtresses. La plus vieille, qui sert de femme de chambre & qui est depuis long-tems dans la maison, demanda s'il y avoit quelqu'un d'empoi-

sonné, si les François avoient fait une descente dans l'île, & qui est-ce que l'on attendoit? Comme l'histoire de toute la famille *Dagby* lui est connue, & qu'elle étoit déjà avec elles à Bath, la sœur aînée lui a dit en confidence une partie de ce qui se passoit, & qu'elles attendoient M. *Endwell.* Elle s'est fort réjouie de l'évènement, & elle a fait tout de suite des prières pour le rétablissement du malade; elle a redoublé de zèle pour ce qu'il y avoit à faire dans la maison. Nous avions tout prévu, tout arrangé, pensé à tout, qu'il n'étoit encore arrivé personne. Enfin on entend un bruit de voiture; les servantes font retentir le corridor en courant à la porte de la maison. Nous nous levons, nous courons, nous fermons la porte du sallon; la pauvre Juliette veut fuir dans sa chambre; je la retiens, je lui rappelle ce qui a été convenu, je la fais asseoir. On vient dire que

M. *Endwell* est là, qu'il demande à voir les dames, & qu'il ne veut pas descendre de sa voiture qu'il n'en ait leur permission expresse. Alors nous nous avançons miss *Dagby* & moi, nous allons jusqu'au carosse; on le prie de descendre en l'assurant qu'il sera bien reçu. Il voulut répondre, mais il n'en eut pas la force, il avoit l'air mourant; on a attendu un moment qu'il fût un peu ranimé. Alors deux domestiques l'ont aidé à descendre, ou plutôt l'ont porté entièrement. Il ne peut point se soutenir, ses jambes sont excessivement enflées, & sa maigreur est extrême. Cependant il étoit mis proprement; on voyoit qu'il y avoit pensé: du linge blanc, une perruque bien arrangée, une espèce d'uniforme rouge galonné d'or, le reste en noir; il est officier de la milice de la province de Middlesex; sa phisionomie est bonne & agréable, il prévient en sa

faveur. Il a paru étonné de me voir, j'ai deviné sa curiosité; je n'ai pu attendre qu'il fît des questions; en traversant le corridor, je lui ai dit que j'étois l'amie de ces demoiselles, que nous étions intimément liées, qu'il verroit que j'étois attachée à tout ce qui les intéresse, & particulièrement au bonheur de miss Juliette. Il m'a répondu qu'elle méritoit d'avoir de bonnes amies. Nous sommes entrés dans le sallon; Juliette s'est levée, elle a voulu faire quelques pas, l'émotion lui en a ôté les forces, elle est retombée sur sa chaise. Lui n'étoit pas moins ému; on l'a assis dans un fauteuil, & il a fallu lui faire respirer un flacon que ses domestiques avoient avec eux. J'ai été au secours de Juliette, & il y a eu un assez long silence pendant que l'on secouroit les malades. Enfin master *Endwell* s'est écrié d'une voix éteinte : je puis mourir sous vos yeux, miss, c'est tout ce que je

veux; je suis content ! Nous avons tous été attendris : j'ai été à lui, je lui ai dit qu'il ne falloit point mourir, qu'il falloit vivre, & dans ce moment ne parler de rien, & être ensemble comme de bons amis; que nous allions prendre le thé, & que j'espérois que tout iroit bien pour tout le monde. J'ai fait avancer la table du thé auprès du pauvre malade; Juliette s'en est approchée aussi; elle n'avoit encore rien dit, lui n'avoit pas ôté les yeux de dessus elle. Il lui dit de l'air le plus touchant : dites-moi au moins, miss, que vous me voyez ici sans peine; je ne pourrois supporter .... La pauvre Juliette a eu bien de la peine à articuler qu'elle avoit cru ne le revoir jamais. Le service du thé est venu au secours de la conversation. Mais grand embarras pour l'aînée *Dagby*; il ne prend point de thé, il ne peut soutenir qu'un peu de chocolat, & il n'y en avoit point dans la maison :

on croyoit avoir pensé à tout, & la pauvre fille se chagrinoit de ce qui manquoit. Heureusement M. *Endwell* en avoit apporté pour le voyage; les domestiques le firent comme ils purent. On parla de ses maux, de son voyage, de quelques nouvelles de Londres; le reste du jour se passa en conversation pénible & embarrassée, & en soins pour le malade. Plusieurs fois je l'ai vu à son dernier soupir; il est dans un état de foiblesse qui fait craindre à tout moment pour sa vie. Quand il apprit qu'on lui avoit préparé un logement dans la maison, il en parut très-satisfait, il en témoigna sa reconnoissance à Juliette. En se retirant il dit : si je mourois cette nuit, on trouveroit .... Point mourir, interrompis-je : demain, si votre santé le permet, nous parlerons d'autres choses. Je vois bien, me dit-il, que c'est à vous, miss, à qui il faut que je m'adresse pour savoir ce que je dois attendre; j'implore votre

votre bonté, & je promets que l'on sera content de moi. Je veux dire seulement aujourd'hui que j'ai avec moi une cassette où l'on trouvera tout. Juliette, toujours silencieuse & embarrassée, eut bien de la peine à lui souhaiter le bon soir d'une manière un peu affectueuse. Le pauvre homme le méritoit bien cependant, il n'avoit dit que des choses honnêtes & touchantes, qui faisoient bien voir sa passion pour Juliette & ses regrets sur le passé. Lorsque je fus seule avec elle, je l'exhortai vivement à le traiter avec moins de dureté & à le voir avec moins d'indifférence; je lui dis que, quel que fût son crime, il le répareroit d'une manière à le faire oublier. Elle m'embrasse, elle me dit qu'elle étoit heureuse d'avoir une amie comme moi; que dans ce moment elle n'avoit pu vaincre son premier sentiment, que demain elle auroit plus de force, & qu'elle consentoit bien à être

la ſeule malheureuſe. Elle veut paſſer encore la nuit avec moi; les deux ſœurs ſont en conférence, je t'écris pendant ce tems-là. Je ne te dirai point ce que cette diverſion fait ſur moi : je ſouffre, je ſuis réſignée à attendre ici les nouvelles que j'eſpère de recevoir bientôt; il me paroît impoſſible que ſir Robert ne m'écrive pas de Cork ou de quelqu'autre part; c'eſt ce qui décidera de ma vie; en attendant, il m'importe peu quoi qu'elle ſoit. Betty me donne tous les jours des nouvelles de la maiſon *Walmore*; elle, ſon père ou ſa mère ne manquent point d'y aller. On y paroît áſſez tranquille; on a envoyé un exprès à Briſtol, on ne ſait pourquoi; il y a tous les jours un domeſtique qui attend les lettres à la poſte de Clamſtead. Sara rencontra & parla avant-hier au médecin de milord; il lui dit qu'il étoit bien pour la ſanté, qu'il pouvoit un peu marcher, mais que ſa tête étoit affoiblie : il demandoit ſouvent ſon fils, il ne

comprenoit pas les raiſons de ſon abſence. Miladi étoit quelquefois fort inquiète & fort triſte, & miſs Henriette pleuroit ſouvent. Betty m'a dit de plus que la fuite de ſir Robert affligeoit tout le monde; que M. *Welgreen* alloit ſouvent au château, qu'alors miladi s'enfermoit & parloit en ſecret avec lui; que l'on dit dans les environs que ſir Robert s'eſt enfui à cauſe de moi & des oppoſitions de ſa mère; que d'ailleurs on en parloit peu, & qu'on croyoit qu'il reviendroit bientôt. Au nom de Dieu, chère Nancy, dis-moi s'il n'y a aucun moyen de découvrir quelque choſe: à Londres on ſait tout, on a des avis de tous les ports. Les aſſureurs connoîtront ce vaiſſeau le Seahorſe, certainement il n'eſt pas ſans aſſurance. J'attends, comme une victime dévouée à la mort, de ſavoir ce que je deviendrai: dis-le moi, Nancy, je t'en conjure, & aime toujours ton amie Camille. Adieu.

LETTRE LX.

Nancy à Camille,

NON, ma pauvre Camille, je ne t'ai point écrit, je n'ai pu t'écrire, j'étois trop occupée de toi. Cette fuite m'a mise dans la plus grande colère, & contre toi, & contre lui, & contre tout le monde : en vérité, vous êtes tous insupportables. Pour toi, ma chère amie, je ne trouve point de terme qui exprime toutes les injures que je voudrois te dire. Oui, tu n'es qu'une bête, ma pauvre amie ; compare ce qui est aujourd'hui & ce qui seroit arrivé, si tout uniment tu eusses accepté les propositions de ce bon sir Robert ; si vous étiez allés en Ecosse & ailleurs, enfin, si vous étiez mariés. Je crois que cette miladi, toute acariâtre & contrariante qu'elle est, aimeroit mieux, ainsi que

toute la famille, que son fils fût marié avec toi, qui que tu sois, que d'être au fond de la mer où il ira peut-être. J'ai toujours vu qu'avec ces belles subtilités, que l'on appelle sentiment, on ne faisoit souvent que des sottises : enfin, celle-là est faite, Dieu sait ce qui en arrivera. Je ne me suis cependant pas mis si fort en colère, que je n'aie pensé à tout ce qui pouvoit arrêter & prévenir la suite de cet accident. milord *Belton* qui a toujours le même zèle pour ce qui te regarde, a mis tout de suite beaucoup de monde en campagne pour savoir s'il ne partoit point de vaisseau pour Corke : il ne s'en trouva point, les uns venoient de partir, les autres ne devoient mettre à la voile que dans sept ou huit jours; il n'y a rien eu à faire de ce côté-là. Ensuite Milord a couru lui-même tous les comptoirs d'assurance ; il a été aussi à la bourse pour savoir l'histoire de ce

maudit vaiſſeau qui emporte notre homme : tout a été inutile, & nous avons été deux jours ſans rien découvrir. Nous commençions à croire que le diable avoit tout emporté, lorſque par haſard Mylord ſe trouvant au café de Slayd, il entendit un homme qui parloit d'aſſurance : il le prit à part, lui demanda s'il ne connoiſſoit point un vaiſſeau qui ſe nommoit le Séahorſe. Le courtier d'aſſurance, (car c'en étoit un,) lui dit qu'il ſe rappeloit bien ce nom-là, mais qu'il n'y avoit rien à faire. Enſuite tirant ſes notes, il a cherché long-tems, & enfin il a trouvé ; « le Séahorſe de Briſtol à Corke, chargement de bœuf ſalé, de cuirs & » autres approviſionnemens pour Quebec ; capitaine Goſdwill, mauvais » conducteur de vaiſſeau ; le corps du » bâtiment mauvais ; il a touché ſur » des rochers près de l'iſle de Man, » mal réparé, point de prîme d'aſſu-

» rance ». Vous voyez bien, a-t-il continué après avoir lu, qu'il n'y a rien à faire, & je n'ai pas voulu me charger de rien pour ce vaisseau. Milord a demandé copie de cet article, & avec cela il a pris d'autres informations; il a pu découvrir que ce cher vaisseau doit se rendre à Plymouth, pour se mettre sous le convoi de l'amiral *Parker* qui part pour l'Amérique au commencement du mois prochain, c'est-à-dire, à-peu-près dans quinze jours. Milord a quelqu'envie d'aller lui-même à Plymouth, de tâcher de parler de toi à sir Robert, & de l'engager à changer de résolution. Réfléchissant ensuite qu'étant inconnu à sir Robert, il n'auroit aucun pouvoir sur lui, & que même il pourroit prendre la confidence de mauvaise part, il se propose d'envoyer un homme de confiance qui sera porteur d'une lettre que tu nous enverras; tandis que les *Wal-*

more de leur côté feront leurs diligences & enverront auſſi quelqu'un à Plymouth. De tout cela on peut eſpérer le retour de ſir Robert : un homme amoureux ne va point en Amérique quand il eſt rappelé par ce qu'il aime. Si tu approuve l'idée de milord *Belton*, comme je m'y attends, envoie-moi une lettre qui ſera ſûrement remiſe en main propre. Si le vaiſſeau vient à Plymouth, comme on le croit, eſpère & calme tes craintes. Que ne mérites-tu pas cependant pour avoir laiſſé échapper l'occaſion la plus belle, la plus heureuſe ? Refuſer d'épouſer l'homme que tu veux, qui t'en ſollicite, qui ſe charge de tout, qui aſſure un ſort, une fortune ! Eh ! que je haïs ton eſprit, il me feroit devenir folle ; il eſt ſi bête, qu'il ne ſait pas jouir de ce qu'il a fait : tu es comme Annibal qui ne ſut pas profiter de ſa victime ; tu en ſeras punie comme lui, Rome

t'échappera, tu feras obligée de fuir honteufement de Clamftead. Et tu vas t'occuper du mariage de cette chafte Juliette, qui répéte fi bien les rôles de comédie? Tu pouvois te difpenfer de m'écrire toutes ces fadaifes, il m'a été impoffible de les lire ni même d'y penfer un moment; je n'ai fongé qu'à ce vaiffeau & aux moyens de le guetter & de l'arrêter à Plymouth. Nous n'avons ceffé d'en parler milord & moi: en vérité, je ne comprends pas comment tu peux t'amufer des affaires des autres, quand les tiennes vont fi mal; à ta place, j'aurois déjà connu tous les partis d'Irlande & d'Angleterre. Quelle idée, que celle d'aller joindre ton amant en Amérique! cette folie, j'efpère, peut te plaire, mais, mon enfant, on ne traverfe pas les mers comme on écrit une lettre, & une fille comme toi feroit bien venue dans un pays où fe fait la guerre, & où il ne faut que

des hommes ! il eſt bien plus vraiſemblable que tu ne reverras jamais ſir Robert. Aujourd'hui ſouffre tranquillement, tu n'as rien autre à faire ; s'il revient, au nom de Dieu plus de ces délicateſſes ſi bêtes, ſi mal-entendues. Par le retour du courier, envoie-moi cette lettre pour lui ; je me défie de celles que ſa mère lui fera remettre ; lui-même s'en défiera auſſi. Il y aura quelque manège qui le révoltera, & il ſera perdu : ce qui lui viendra directement de ta part, aura mieux ſon effet. Milord Belton ſera très-promptement averti de l'arrivée du vaiſſeau à la rade de Plymouth ; il a écrit pour cela, & tu en feras inceſſamment inſtruite. Mais les vents, mais le capitaine qui ira peut-être droit en Amérique ; il y a mille évènemens contre nous. O Camille ! qu'as-tu fait ? Je ne veux plus te faire de reproches. Adieu.

J'attends avec impatience ta lettre pour ſir Robert.

LETTRE LXI.

Camille à Nancy.

OUI, chère Nancy, je souffre & cruellement ; je ne puis donner aucun essor à ma douleur, & elle va en augmentant. Que de tems passés sans rien savoir, sans avoir rien appris, & en attendant comme un criminel quel doit être mon sort & ma sentence ! Il est bien cruel cet homme, Nancy ; il me voit sensible & il part, il m'abandonne, il me laisse en proie à mes sentimens, & à tout ce que je puis craindre de lui, de ses parens & de moi-même ! C'est là la tendresse des hommes ; il leur est naturel de faire souffrir même lorsqu'ils aiment. Oui, je le crois, & tu as raison : heureuse qui peut se jouer d'eux sans les aimer ! C'étoit mon dessein, j'en avois formé

le plan; j'aurois pu le ſuivre ſi je n'avois jamais connu d'homme comme ſir Robert. Mais préciſément le ſeul peut-être qui, réuniſſant mille vertus à tout ce qui peut ſéduire, s'attache à moi, me préfère, prend une paſſion vive, conſtante. Je comptois avoir un jouet, j'ai trouvé un ange devant lequel j'ai dû me proſterner. Et alors ne devoit-il pas trouver dans mon ame tous les ſentimens qui ſont dans la ſienne? Je n'ai pu être moins généreuſe que lui; plus il s'obſtinoit à tout ſacrifier pour moi, plus j'ai dû renoncer à tout pour lui: je le ferai encore & je ſaurai mourir, Nancy, ſi tout ne s'arrange pas avec un accord qui promette des jours heureux & tranquilles. Dans toutes les poſſibilités qui ſe préſentent à mon eſprit, & que je combine, je n'omets point celle où, revenu chez ſes parens, & cédant à leurs ſollicitations, il renonceroit à moi & à notre mariage. De tous les mal-

heurs, c'eſt celui que je redoute le moins. Alors mon parti eſt pris, je me retire dans quelque province éloignée, je m'enterre dans quelque hameau où je vivrai abſolument ignorée. Déjà j'ai pris des informations ; un gentilhomme que j'ai vu l'autre jour chez les *Dagby*, me dit qu'en Ecoſſe je trouverois des villages dans les montagnes, où je pourrois vivre preſque de rien ; le tems s'écoulera & la mort viendra à mon ſecours. Tu comprends auſſi, chère amie, que ce projet n'eſt pas le ſeul que je faſſe, & l'Amérique n'eſt pas oubliée ; elle me paroît même beaucoup plus près que l'Ecoſſe. Mais enfin, il faut attendre les premières nouvelles de ce vaiſſeau, il faut ſe laiſſer ronger en ſilence par l'impatience & les regrets. Suivant toutes les apparences il s'arrêtera à Plymouth ; ſir Robert reverra les lettres de ſa mère & les miennes : tu as bien penſé de lui en faire par-

venir une autre de moi, & je rends grâces à milord *Belton* des peines qu'il se donne. Qu'il est généreux de prendre autant d'intérêt à ma triste situation! Que tu es heureuse, toi, d'avoir un ami comme lui ! Une fois, chère Nancy, oui, une fois, tu seras encore plus heureuse, je ne puis m'ôter cette espérance. Voici donc cette lettre, je te l'envoie fermée, tu y verras les traces de mes larmes, & aussi comment je sollicite, je demande, j'ordonne le retour de sir Robert. Si son cœur n'est pas endurci, si l'amour-propre ne l'attache pas follement à son projet, il reviendra, il ne pourra résister à sa mère & à moi : nous le reverrons ici. Je ne puis aujourd'hui te parler d'autre chose ; il y aura dix jours demain que sir Robert est parti, & encore point de nouvelles. Oh ! chère amie, que ces jours sont longs ! Je suis revenue chez les *Welson*, j'ai donné ce que j'ai pu à

l'amitié que j'ai pour les *Dagby*, furtout pour Juliette; je leur en dois beaucoup. Il y a des momens où l'univers entier s'anéantit pour moi, où l'intérêt des autres, où leurs fentimens ne font plus rien. Si j'étois reftée plus long-tems chez ces bonnes amies, j'aurois eu l'air indifférente, ingrate à leurs yeux : d'ailleurs, j'étois devenue inutile. Dans ma première lettre, je te dirai en peu de mots la fuite de leur hiftoire; j'ai fait cependant à leur occafion une vifite intéreffante pour moi. Comprends-tu que je n'aie rien reçu de miladi *Walmore*, pas le plus petit compliment, pas le moindre meffage? elle voudroit que je fuffe morte, & elle tâche de fe le perfuader; elle ne veut donc ni m'aimer ni me craindre. Elle a raifon; ce n'eft pas d'après ces procédés que je me conduirai; c'eft de fon fils qu'elle doit tout attendre. Adieu, chère amie, que je reçoive au moins quelque chofe de toi, s'il ne me vient rien d'ailleurs.

LETTRE LXII.

Camille à ſir Robert.

VOus êtes cruel, Monſieur; à quoi ſervent, je vous prie, vos vertus, vos ſentimens, ſi vous rendez malheureux ceux qui vous ſont attachés? Vous avez abandonné vos parens, une famille dont l'eſprit & l'affection repoſent entièrement ſur vous. Quelques obſtacles dictés par la délicateſſe, vous révoltent; vous fuyez, parce que tout ne cède pas à vos déſirs; votre courage préfére un parti violent à la perſévérance; vous pouvez renoncer à tout, affronter tous les dangers, & vous ne pouvez attendre? Vous n'avez de votre âge que la vivacité, & des hommes que la tyrannie: vous voulez l'empire, ſans le mériter par la conſtance. Je ſuis sûre que depuis votre départ, toutes ces réflexions ſe ſont

offertes à votre esprit : vous aurez vu le désespoir d'une mère qui ne veut que votre bonheur, & qui en juge peut-être mieux que vous ; les cruelles inquiétudes d'un père qui n'a pour vous que de la tendresse, & dont l'âge & les infirmités vous rendent nécessaire auprès de lui. Je ne parle pas de moi, que vous avez laissée en butte aux reproches & à la haine de ceux qui vous regrettent. Non, monsieur, vous ne pouvez soutenir le parti que vous avez pris, j'en appelle à votre raison, & c'est en son nom que je vous prie, que je vous demande, que je vous ordonne de revenir, de rendre à votre famille le repos que vous lui avez ôté. Je sai à quel engagement cette prière & cet ordre me lient ; c'est encore votre raison, mieux d'accord avec votre cœur, qui en décidera. Vous recevrez une autre lettre de moi, monsieur ; je ne sais quel pouvoir elles auront sur vous : ce qui doit

en avoir, c'eſt le mal que vous faites à tant de perſonnes qui vous aiment. Vous reviendrez, ou vous n'aimez que vous; vous reviendrez, quand même votre amour-propre devroit en ſouffrir, quand même vous devriez convenir que vous vous êtes conduit avec trop de vivacité, avec trop de dureté. J'eſpère que M. *Belſloor* achèvera de vous convaincre, & vous ne le ſerez que trop des ſentimens qui m'attachent à vous. C. B.

LETTRE LXIII.

Camille à Nancy.

10 Septembre.

CHÈRE amie, je ſuis toujours dans une nuit profonde, je ne vois rien, je n'entends rien, j'ignore tout, pas la moindre choſe de ce cruel château des *Walmore*. Ils attendent tranquillement

le retour de leurs dépêches, & ne s'embarrassent pas plus de moi que si je n'y étois pour rien. Milord se porte fort bien; il marche, il demande son fils; miladi promet qu'il sera revenu dans cinq ou six jours. Une seule fois les domestiques ont entendu qu'il parloit de moi. Voilà tout ce que nos informations secrètes ont pu nous apprendre. Je ne sai si je pourrai soutenir longtems cette horrible situation : je préférerois mille voyages en Amérique. Je t'avoue, chère Nancy, que souvent je souhaite que sir Robert y aille; sûrement j'irois l'y chercher; je le trouverois, soit qu'il fût à l'armée, dans un désert; une fois il me verroit à ses côtés; quels seroient ses sentimens! quels seroient les miens! nous serions heureux. Ici il ne peut y avoir que des malheurs pour nous : tant de choses à vaincre, tant de sujétions à supporter, tant de cérémonies à subir. Le plus petit

bonheur eſt acheté par mille peines ; il ſemble que les hommes ont eu peur d'être heureux, tant ils ont chargé leur vie d'entraves. Je ſuis quelquefois ſi revoltée, qu'il n'eſt point de parti extrême dont je ne me ſente capable. Il y a auſſi du courage à attendre, à ſupporter, ſans éclat, ſes peines & ſes inquiétudes, à être tranquillement dans ſa chambre en proie à toutes les idées malheureuſes qui vous aſſiègent, à tous les déchiremens de cœur que l'imagination & la ſenſibilité peuvent produire. Je ne ſors point ; les rideaux de mes fenêtres n'ont point été ouverts depuis mon retour. Le jour, je ſuis incapable de tout, je puis à peine répondre à Betty ; je la laiſſe faire, & elle me laiſſe penſer, m'inquietter, me tourmenter. Nous n'avons de converſation que ſur ce que nous pouvons apprendre de la famille *Walmore*. Souvent le point du jour eſt venu, & m'a lumière brûle encore ſans

que jaie pu prendre aucun repos, sans que j'aie eu la force de sortir de mon fauteuil. Quelquefois, sans rien dire, Betty me déshabille & me conduit dans mon lit. Au bout de quelques momens je me réveille en sursaut, & je la trouve auprès de moi, qui me serre les mains, qui me fait prendre quelque chose, qui veut me consoler : elle ne me fait ni exhortations, ni promesses; elle sent la foiblesse de tout ce qu'elle pourroit me dire. Quelquefois seulement elle compte avec moi les jours qu'il faut attendre encore. Comme elle a remarqué que c'est à mon bureau que je suis le plus tranquille, elle me dit qu'il y a long-tems que je n'ai point écrit, elle en approche ma chaise, & quand, fatiguée de me promener, je suis obligée de m'asseoir, je trouve tout arrangé & je t'écris, c'est la seule chose que je puisse : il me semble qu'alors je ne suis qu'avec moi-même, & ma plume suit mes

penſées. Les *Dagby* envoient tous les jours deux ou trois fois pour ſavoir de mes nouvelles, pour me preſſer de retourner vers elles : il y a quatre jours que je les ai quittées. Le lendemain de l'arrivée de M. *Endwell*, il y eut une conférence entre lui & les deux ſœurs, dont le réſultat fut que le mariage ſe feroit inceſſamment, attendu que ſa ſanté étoit dans le plus triſte état: il avoit eu des eſpèces d'évanouiſſemens qui annonçoient le plus grand danger. L'aînée *Dagby* me communiqua la réſolution priſe de faire bénir le mariage dans deux ou trois jours au plus tard; elle en fit les communications d'uſage à des parens qu'elles ont encore à Bath; elle ſouhaitoit particulièrement de le faire ſavoir aux *Welgreen* qu'elle avoit envie de conſulter ſur les meſures à prendre. Elle me pria de rendre ce ſervice à elle & à ſa ſœur, parce que l'explication ſeroit trop difficile par lettre,

& elle ajouta que mon adresse sauroit précisément rendre les choses de manière que l'on n'apprendroit que ce qu'il falloit savoir. Je lui représentai combien cela m'étoit difficile dans la position où je me trouvois, & que sûrement on seroit peu disposé à m'écouter. Elle redouble de sollicitations, en m'assurant que venant de leur part, & ayant à parler d'une affaire aussi importante que d'un mariage pour Juliette, on auroit pour moi toute la considération & les égards possibles : d'ailleurs, ajouta-t-elle d'un air très-fin, il faut bien les accoutumer à vous entendre parler de mariage. Je ne voulus point leur refuser ce service, quoiqu'il m'en dût arriver. On mit donc leurs vieux chevaux à leur vieille voiture, & j'allai chez les *Welgreen* : il étoit environ midi lorsque j'arrivai chez eux. Je fis descendre le cocher pour m'annoncer; j'attendis près d'un quart d'heure avant que d'entendre

aucune réponſe. Enfin il ſortit un domeſtique de la maiſon qui s'approcha de la portière d'un air aſſez embarraſſé, & qui n'oſoit me demander ce que je voulois, mais qui avoit bien envie de le ſavoir. Je prévins ſa curioſité, je le priai de dire à M. *Welgreen* que je venois de la part des demoiſelles *Dagby*, que j'avois à lui communiquer des choſes importantes qui les regardoient, & que je priois monſieur & madame *Welgreen* de m'accorder un moment d'audience. Autre quart d'heure paſſé à attendre. Enfin le même domeſtique me prie de deſcendre & de monter. J'entre dans une chambre parfaitement bien rangée, les volets fermés à moitié; madame *Welgreen* poudrée à blanc, tirée à quatre épingles : elle ſe lève ſans quitter ſa place. Monſieur remue ſon gros corps court & rond, pour venir au-devant de moi d'un air froid & gêné, prononçant à peine quelques complimens. Je vais

directement

directement m'affeoir près de madame *Welgreen.* Après quelques civilités, je leur dis que fans doute ils doivent être étonnés de me voir chez eux, mais qu'il ne s'agiffoit point de moi, que feulement je pouvois les affurer que je méritois encore, & que je mériterois toujours l'amitié qu'ils m'avoient témoignée une fois. Comme ils ne dirent rien ni l'un ni l'autre, je continuai tout de fuite, en les priant d'oublier qui j'étois, & de ne voir en moi qu'une commiffionnaire des demoifelles *Dagby*, que je venois de leur part leur communiquer le mariage de mifs Juliette avec M. *Endwell*; qu'elles m'avoient chargée de cette commiffion, parce que dans ce moment j'étois chez elles; qu'elles fe faifoient de la peine d'écrire, & qu'elles n'avoient trouvé perfonne autre pour le communiquer affez vîte; que d'ailleurs ces demoifelles fouhaitoient d'avoir les avis & les confeils de

M. *Welgreen*, & que même elles comptoient prier monsieur & madame de leur servir de père & de mère dans la cérémonie. M. *Welgreen* témoigna d'abord de l'étonnement sur cet évènement. J'expliquai que M. *Endwell* avoit une ancienne inclination pour miss Juliette, qu'il l'avoit vue autrefois à Bath. Alors M. *Welgreen* se pencha vers moi, & me dit à l'oreille : c'est sans doute M. *Othello*. Ma surprise fut extrême, & j'en fus stupéfaite pendant un moment ; je vis que les choses que l'on croit secrètes, souvent le sont très-peu, & qu'il n'y a rien de caché dans le monde sur-tout de ce qui tient à la galanterie. Je ne voulus faire aucune réponse, & comme si je n'avois rien entendu, je continuai & je finis ma commission en disant à M. *Welgreen* que les demoiselles *Dagby* comptoient sur ses bons offices, & espéroient qu'il viendroit les voir incessamment. Il dit

que dès le soir même il se rendroit chez elles, & qu'il feroit avec plaisir tout ce qu'elles exigeroient de lui. Vous ne parlez, continua-t-il assez lourdement, ni de vous, miss, ni de sir Robert. Si j'en parlois, repris-je assez vivement, ce seroit pour dire combien je suis malheureuse, & comme je donnerois ma vie pour que sir Robert fût rendu à sa famille, & que moi je fusse ignorée de toute la terre. Mais, ajoutai-je en me levant, je me suis acquittée de ce dont les demoiselles *Dagby* m'ont chargée; j'aurois voulu qu'elles eussent trouvé quelqu'un qui vous fût plus agréable. Et tout de suite je pris congé sans allonger la conversation & les complimens, & sans écouter ce que disoit M. *Welgreen* en m'accompagnant. Comme il avoit assez de peine à me suivre, j'étois déjà dans la voiture qu'il étoit encore à la porte de sa chambre. J'arrivai chez les *Dagby* fort satisfaite

d'avoir rempli ma commiſſion. Juliette étoit très-peu à elle-même, elle étoit ſi embarraſſée de ſon malade, de ſon mariage & des apprêts, qu'elle penſoit peu à moi : à chaque inſtant je leur devenois plus inutile. Tout s'arrangeoit fort bien ; le pauvre *Endwell* ſe trouvoit ſi bien dans cette maiſon, les attentions & les ſoins de Juliette le rendoient ſi heureux, qu'il ne demandoit qu'à y reſter à quel prix que ce fût. Lorſque le ſoir M. *Welgreen* fut venu, & comme elles alloient lui confier toutes leurs affaires, je demandai à retourner chez moi ; Juliette ſe jetta à mon col, en me ſuppliant de ne pas la quitter dans ce moment. L'époux mourant me dit auſſi que juſqu'alors il m'avoit regardée comme l'ange bienfaiſant de la maiſon ; que ſi je m'en allois, ce ſeroit un mauvais augure pour lui. Je les aſſurai que j'avois beſoin de repos & de ſolitude, que j'eſpérois de les voir

encore plus heureux dans quelques jours, & qu'ils le feroient fort bien sans moi. En partant & en me serrant la main, M. *Endwell* me dit : dans quatre jours je n'existerai plus, ainsi je ne vous reverrai pas. Je fus touchée & attendrie de ce qu'il me disoit; il a l'air si bon, si honnête, si résigné : je le quittai les larmes aux yeux, & je pleurai en me séparant de mes bonnes amies. Je ne les ai point revues depuis ce moment. Le mariage s'est fait & il a été béni à l'église de Clamstead; il a fait l'étonnement de tout le canton & le sujet des conversations & de la jalousie de tout le voisinage. M. *Endwell* est toujours plus malade; s'il ne tient pas parole pour les quatre jours, il n'aura pas trompé de beaucoup. Demain j'irai les voir; les *Dagby* m'en pressent tous les jours. Juliette m'écrit des billets charmans sur elle & sur moi; ils m'intéresseroient, ils me feroient plaisir si

quelque chose pouvoit m'en faire, si quelque chose pouvoit me distraire de mes tourmens. Je ne sais que souffrir, & il me semble que je ne souffre pas encore assez; tout ce qui n'est pas mes souffrances & mes angoisses, m'est insuportable; je ne sai ce qu'elles deviendront, mais en attendant je voudrois le silence de la mort & le repos du tombeau. Adieu, chère amie; voilà Betty qui tourne autour de moi; elle dit qu'il est minuit, & que lorsque je serai malade elle aura bien de la peine, & que ceux qui reviendront ne me reconnoîtront pas. Elle m'ôte ma coiffure & mes épingles; elle me persécute : je la laisse faire; adieu.



LETTRE LXIV.

Belfloor à miladi Walmore.

MILADI,

J'AI été extrêmement surpris de ce que m'ont appris les lettres que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, & de ce que m'ont dit les personnes qui se sont adressées à moi de votre part. Je suis très-affligé de l'escapade de mon ami; l'imagination des jeunes gens qui ne connoissent point le monde s'exalte aisément; ils sont capables de tout. Mais vous ne devez point être trop en peine de cette aventure; quand la mer aura un peu secoué notre jeune homme, il en sera moins romanesque, & la vie des marins diminuera un peu ses dispositions sentimentales. Il n'y auroit même point de mal qu'il allât jusqu'en

Amérique ; le changement de climat, la variété des objets feroient diversion à sa belle passion, & s'il pouvoit y avoir quelques femmes sur le vaisseau, je crois que nous le verrions bientôt revenir fort détaché de sa belle Camille. Quoi qu'il en soit, & pour vous satisfaire, aussi-tôt que j'ai reçu vos dépêches j'ai été prendre toutes les informations possibles, & du vaisseau & des moyens d'arrêter le passager. J'ai eu beaucoup de peine de découvrir quelque chose du premier ; ni les directeurs ni les commis du bureau des assurances, ni les courtiers n'ont voulu le connoître : enfin, j'ai appris qu'il devoit sûrement venir à Plymouth pour se mettre sous le convoi de l'amiral *Parker*, & pour passer en Amérique. Comme j'ai quelques relations avec un des secrétaires du ministre de la marine, j'ai obtenu une défense au capitaine *Goodwill* de se charger d'aucun passager sans

passeport & sans permission. Ce sera assez pour l'engager à renvoyer sir Robert: les difficultés le rebuteront; il verra vos lettres, miladi, & celles de cette Camille achèveront le reste. Une fois entre vos mains, nous viendrons bientôt à bout de le faire changer de résolution & de façon de penser. En conséquence, je pars demain pour Plymouth avec votre commissionnaire master *Wipp*, & votre domestique Henri. Celui-ci me paroît fort affecté de l'absence de son maître; il m'en a parlé amplement, & ce qu'il a dit de miss Camille étoit accompagné de tant de respect & d'attendrissement, que je l'ai cru fou: il a dit qu'elle, *Betty* & lui mourroient tous si l'on ne retrouvoit sir Robert. Je lui ai dit qu'il n'y auroit pas grand mal, & je lui ai fait honte de ses respects & de son admiration. Cette belle aventurière a sans doute quelque talisman avec lequel elle en-

chante ceux qui la voient. Je me réjouis d'en faire l'épreuve; je compte m'égayer un peu aux dépends de cette vertueuſe héroïne, & j'eſpère de dérouter ſes pouvoirs & ſes vues ſur votre fils. Si une fois je puis le tènir à Londres, je lui ferai voir tant de femmes adorables, qu'il aura bientôt oublié cette petite villageoiſe. Je vous prie donc, miladi, de vous tranquilliſer; ce ſont quelques mauvais momens qu'il faut paſſer tôt ou tard; vous reverrez votre fils ſage & raiſonnable : il faut bien que les jeunes gens jettent leur gourme. Dans quelques jours j'aurai l'honneur de vous donner de meilleures nouvelles. Comme vous me l'indiquez, je ferai uſage des lettres que vous m'avez envoyées. Si je puis eſpérer quelque choſe ſans montrer celles de miſs Camille, je n'y manquerai pas, & je ne m'en ſervirai qu'à la dernière extrêmité. D'ailleurs, ces lettres ne ſont plus des enga-

gemens; il faut d'abord retirer le jeune homme de la mer & de son vaisseau; quand il sera à terre, les promesses feront tout ce qu'elles pourront. J'espère tout d'un séjour à Londres, & je compte l'accompagner & le conduire chez vous tel que vous le souhaitez. Je serai toujours très-empressé de vous prouver le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c. B.

LETTRE LXX.

Nancy à Camille.

MA chère Camille, je ne sais pas écrire des lettres qui ne signifient rien, ni charger le papier de phrases & de réflexions inutiles & vides de sens. J'aime mieux un fait en quatre mots, qu'un volume de raisonnemens & de pensées, toujours insupportables pour moi. Aussi tout ce que je te dirai au-

jourd'hui, c'eſt qu'auſſi-tôt que j'eus reçu ta lettre pour ſir Robert, milord *Belton* fit partir ſon homme de confiance pour Plymouth, avec les inſtructions néceſſaires. Ce matin il en a reçu cette lettre que je t'envoie tout de ſuite, avec laquelle je te laiſſe. Ce qu'elle contient vaut mieux que tout ce que je pourrois te dire. Adieu.

M. Drak, à milord Belton.

Plymouth, le

MILORD,

SUIVANT les ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner, dès que j'ai été arrivé ici, je me ſuis informé au port, & à tous les commis & gardes du port, du vaiſſeau le Seahorſe; aucun n'a voulu en avoir connoiſſance. Enfin, hier au ſoir comme il fut ſignalé l'arrivée de quelques bâtimens de tranſport, & ayant appris qu'ils venoient d'Irlande, je pris tout de ſuite une cha-

loupe pour aller à la rade, & voir par moi-même si celui que nous cherchions n'y étoit point. Enfin je le trouvai; l'équipage étoit occupé à jeter l'ancre, en attendant qu'il pût approcher & aborder à la ville avec la marée. J'ai demandé à parler au capitaine master *Goodwill*; je l'ai prié de me dire s'il n'avoit pas à bord un passager pour l'Amérique? Il m'a répondu brusquement qu'il n'avoit rien à me répondre, que je n'avois qu'à chercher moi-même. J'ai profité de la permission, je suis entré dans la chambre du capitaine, j'y ai trouvé un gentilhomme, auquel j'ai demandé s'il n'étoit pas sir Robert *Walmore*? Je l'ai prié de ne pas me le cacher, parce que j'avois une lettre importante à lui remettre. Il tenoit un crayon, il avoit devant lui des papiers qui paroissoient l'occuper beaucoup. Il m'a dit qu'il ne me connoissoit point, que si j'étois chargé de quelque chose

pour lui, je pouvois le lui donner ſans autre information. Alors je lui ai remis la lettre ſuivant vos ordres ; il l'a priſe avec beaucoup de vivacité. Après avoir regardé l'adreſſe & le cachet, il l'a ouverte, ou plutôt il l'a déchiré avec précipitation. J'ai cru voir qu'il avoit beaucoup d'émotion en la liſant ; il l'a parcourue deux ou trois fois. Enſuite appuyant ſa tête dans une main, il eſt tombé comme dans une profonde méditation. Voyant qu'il ne me diſoit rien & qu'il oublioit que j'étois là, je lui ai demandé s'il n'avoit point d'ordres à me donner ? Là-deſſus, comme s'il ſe fût réveillé tout d'un coup, il m'a dit avec vivacité : Monſieur, je vous prie, dites-moi qui vous a chargé de cette lettre ? avez-vous vu la perſonne qui l'a écrite? Je lui ai répondu ainſi que vous l'avez ordonné, milord ; que je ne ſavois rien, que je n'avois rien à dire. Il m'a fait beaucoup de ſollicitations pour ſavoir

qui j'étois, d'où je venois, de qui je tenois cette lettre ? J'ai cru pouvoir dire, sans commettre d'imprudence, que je venois de Londres, & que c'étoit tout ce que je pouvois dire. Il a répété plusieurs fois, comme avec étonnement : de Londres, de Londres ? & réfléchissant ensuite un moment, il m'a dit : Je n'ai rien à vous dire, monsieur, je répondrai par la poste à la lettre que vous m'avez remise, & il m'a congédié. En retournant dans ma chaloupe, j'ai rencontré deux ou trois gentilshommes qui entroient dans le vaisseau, & qui demandoient sir Robert *Walmore.* Je me hâte, milord, de vous écrire ces détails sur la première commission dont vous m'avez chargé ; je m'en suis acquitté le mieux qu'il m'a été possible. J'exécuterai les autres en retournant à Londres suivant vos ordres, & dans cinq jours au plus tard je vous en rendrai compte. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE LXVI.

Camille à Nancy.

Copie de la lettre de ſir Robert à Miſs Camille.

MISS,

UN homme s'eſt préſenté & m'a donné une lettre ; j'ai reconnu votre écriture, j'en ai eu la plus vive émotion, je l'ai parcourue pluſieurs fois avant de pouvoir la lire. J'ai demandé à cet homme, qui lui avoit remis cette lettre ? Il n'a pas voulu me le dire, il a ſeulement avoué qu'il venoit de Londres ; de ſorte qu'en reconnoiſſant votre ſtyle & vos cruelles délicateſſes, j'ai douté ſi ce n'étoit point une tromperie ; je ne pouvois croire que ce fût vous qui me rappellaſſiez : vous m'avez laiſſé partir avec tant de dureté ! Après lui, ſont

venus sir *Belfloor*, master *Wipp* & Henri; ils m'ont assailli de caresses; ils m'ont témoigné leur joie de me trouver. Henri, le pauvre Henri, restoit en arrière sans rien dire & les larmes aux yeux; je n'ai pu m'empêcher de l'approcher, de lui serrer la main, de l'embrasser; je lui ai dit de ne pas me quitter que je ne l'eusse entretenu en particulier. Je ne vous dirai point, miss, tout ce qui s'est passé entre nous; d'abord je les ai laissé dire avec la même tranquillité qu'un rocher laisse briser les vagues de la mer contre lui : mais enfin ils m'ont montré tant de choses, les seules qui pouvoient avoir quelque pouvoir sur moi, que dans ce moment je vais partir pour Londres, où *Belfloor* me mène comme un captif arraché à l'ennemi & à la mort. Il rit de sa conquête; je vois qu'il se promet d'en disposer à son gré : il ne cesse de me parler des plaisirs de Londres, où il compte

que je passerai quelque tems. Je le laisse dire, je le laisse croire; mais tout cela peut devenir horriblement funeste, si vous manquez à ce que vous promettez dans les lettres qu'il m'a montrées, si vous ne remplissez pas les engagemens que vous y prenez. Cette fois; c'est sous l'autorité de ma mère, c'est avec le consentement de mes parens; vous n'avez plus d'excuse, il n'y a plus de raisons à vos obstacles. Moi, je prends le ciel à témoin de tout, & je vous rends responsable de la suite. Prenez-y garde, miss, le jeu seroit horrible, & vous auriez à vous reprocher bien plus qu'une fuite. Croyez qu'il est heureux que ce vaisseau se soit présenté; si j'eusse trouvé un gouffre, je m'y serois précipité; ce n'est que jusqu'à un certain point que mon ame peut se vaincre sur ce qui est raison, liberté, indépendance; c'est à moi seul à décider de mon bonheur, & on ne me l'arrachera plus qu'avec la

vie, sur-tout après me l'avoir promis. Je ne parlerai point de l'impatience brûlante de vous revoir, de vous jurer que toute ma vie je n'aimerai, je n'adorerai que vous; mon cœur, mes pensées, ma vie, mon existence sont auprès de vous; tout le reste ne m'est rien & ne me distraira pas un instant. Je vous écris à l'insu de mes amis, & pendant qu'ils font des arrangemens pour notre départ pour Londres; je vais aussi écrire à ma mère; je rends justice à sa tendresse pour moi, & j'en suis vivement touché: un jour nous serons tous heureux & contens; j'en trouve la certitude dans mes sentimens pour vous, miss, & ils dureront autant que ma vie. R. W.

Voilà, chère Nancy, ce que je viens de transcrire mot à mot, ce que j'ai reçu ce matin. Oh! comme mon cœur a tressailli; tous les mots y sont gravés profondément; je les ai répétés mille

fois. Il revient, oui, chère amie, il revient ; je le reverrai ; que je meure ensuite, j'y consens ; il eſt à Londres, dans ce moment il eſt à Londres : que tu es heureuſe ! tu es dans la même ville que lui ; que je t'envie ce bonheur ! Tu le verras peut-être ; mais non, ne le vois pas, je t'en conjure, je ſuis jalouſe de tes regards ; & puis tu l'examineras avec un certain air de curioſité qui l'inquiètera : laiſſe-le en repos, je t'en ſupplie. Crois-tu qu'il reſte à Londres longtems ? Mon Dieu ! il y verra prodigieuſement de femmes ; eh bien, oui, qu'il voie le monde entier, qu'il trouve quelqu'un qui l'aime autant que moi : mais ce n'eſt pas cette épreuve qu'il cherchera. Je haïſſois déjà cette vilaine grande ville, aujourd'hui je la déteſte ; comment peut-on reſter à Londres dans cette ſaiſon ? La chaleur y eſt étouffante, l'air empeſté ; il n'y a ni repos ni plaiſirs ; les ſpectacles ſont à peu près fermés,

tout le monde est à la campagne : oh! il y a des femmes qui y restent bêtement toute l'année. Et toi, pourquoi y es-tu? Il y a longtems que tu parle d'aller aussi à la campagne : mais je ne veux pas te craindre, je ne veux laisser entrer dans mon ame aucun sentiment pénible. Il n'est plus sur cet affreux vaisseau ; il revient, je ne veux voir que cela, je me livre à l'espoir ; oui, ton amie peut être heureuse. Ecoutes bien ; il ne veut pas que ce que j'ai promis soit un jeu : mon Dieu, non, ce n'est point un jeu. Adieu, chère Nancy, je n'ai rien de plus à te dire aujourd'hui ; mais je suis une ingrate, je ne remercie point milord *Belton* de ce qu'il a fait, de son exprès à Plymouth, de l'intérêt qu'il prend à moi. Dis-lui, je te prie, que j'en ai la reconnoissance la plus vive. C'est à toi que je dois tout : adieu, chère amie,



LETTRE LXVII.

Sir Belfloor à miladi Walmore.

Londres, le 1 Octobre.

MILADI,

VOUS aurez appris par sir Robert lui-même qu'il a changé de résolution, & que nous l'avons déterminé à renoncer à son dessein & à revenir avec nous. Ce n'est pas sans peine que nous avons vaincu sa résistance ou, pour mieux dire, son opiniâtreté : les jeunes gens ne reviennent pas aisément de leurs folies. Arrivés à Plymouth, il nous a été assez difficile de parvenir jusqu'à lui; nous avons longtems cherché son vaisseau qui étoit éloigné du port, & après l'avoir trouvé, le capitaine vouloit à peine nous laisser voir notre ami; il venoit de lui promettre de ne laisser

entrer personne auprès de lui sans son expresse permission. Nous avons insisté longtems, & il a fallu nous servir des lettres & des ordres que nous avions. Enfin nous avons vu sir Robert; il s'étoit retiré dans la cabane du Pilote. Cependant quand il nous a apperçus, il est venu fort honnêtement au-devant de nous; il m'a embrassé en me faisant quelques reproches sur ma visite; il a vu Henri qui étoit resté derrière nous, il a été à lui, & je crois qu'il l'a embrassé aussi. Tout ce qui s'est passé dans ce moment m'a véritablement attendri: votre fils, miladi, a tant de noblesse & tant de grâce dans sa personne, qu'il est impossible d'être indifférent sur ce qu'il fait. Tout ce qu'il y avoit là de l'équipage avoit les yeux sur lui. J'ai demandé à avoir une conversation particulière. En allant dans la chambre du capitaine, il a encore parlé à Henri, & je ne sais pourquoi il lui a pris un

moment ſon chapeau. Quand nous avons été ſeuls, je lui ai repréſenté avec toute la force dont j'ai été capable, la cruauté & la folie de ce qu'il faiſoit : j'ai parlé de vous, de milord. J'ai cru le voir ébranlé; je lui ai remis votre lettre; il l'a priſe & il l'a lue avec beaucoup de reſpect. Voyant qu'il ne faiſoit point d'oppoſition, j'ai été à lui, je lui ai ſerré les mains, je l'ai conjuré de quitter ce vaiſſeau & de revenir avec nous. Alors il m'a dit d'un ton ferme & tranquille : écoutez-moi, *Belſloor*, vous êtes mon ami, ainſi je vous parle dans la confiance que j'ai en vous & dans la ſincérité de mon cœur. Nous nous ſommes aſſis. Il eſt naturel, a-t-il continué, que vous me regardiez comme un jeune homme dont la tête eſt légère, & qui ne ſuit que ſes caprices & ſes fantaiſies : vous vous trompez, *Belſloor*, j'écoute ma raiſon par-deſſus tout, je me défie de moi-même, & je ne me livre qu'à ce qui

qui est démontré. Je sais dans quelles erreurs nous jettent les passions, & surtout celles de l'amour; je les méprise toutes, je méprise un homme qui n'a pas la force de s'en affranchir : je rougirois à mes propres yeux, si, n'ayant que l'ardeur de mon âge, je voulois y sacrifier les convenances & la volonté de mes parens. Ne le croyez pas, mon ami, mais croyez qu'ici il s'agit du bonheur de ma vie entière, & de celui de mes parens comme du mien. Vous ne m'avez point parlé de miss Camille, & cependant vous savez que c'est elle qui doit décider de tout. — Et là-dessus il a rappelé tout ce qui s'étoit passé avec elle depuis qu'il la connoît; il a répété ce qu'il m'en avoit déjà écrit, & ce qu'il a dit plusieurs fois à vous-même, miladi, & à tous ceux qui lui en ont parlé. Il a fini en assurant avec ferment qu'il n'y avoit point de bonheur pour lui sans miss Camille, qu'il ne pouvoit

consentir à vivre malheureux au milieu de ceux qu'il aimoit, que ce seroit leur reprocher continuellement qu'ils en sont la cause, & que dès que tout le monde & miss Camille elle-même, s'opposoient à tout ce qui pouvoit le rendre heureux, il préféroit de traîner loin de tous une vie qui ne pouvoit être que triste & malheureuse, & qu'ainsi il suivroit son dessein de passer la mer, en déplorant le sort cruel qui l'éloignoit pour toujours de ce qu'il aimoit. Je lui représentai que l'on pouvoit s'opposer à son départ, qu'il n'étoit pas le maître de s'en aller ainsi, & que j'avois des ordres. Des ordres ! a-t-il dit en se levant & en m'interrompant brusquement ; la mer a-t-elle des ordres pour ne pas m'engloutir ? Eh bien, lui ai-je répondu avec la même vivacité ; allez, faites mourir un père dans le chagrin, laissez languir une mère de désespoir, affligez tous vos amis, tous vos parens, laissez après vous

la réputation d'un insensé, & cela pour une . . . . (ici il m'a regardé avec des yeux ardens). Oui, ai-je continué, pour une fille inconnue qui s'est déguisée, qui vous a trompé, qui n'a pour elle que l'art de vous séduire; sacrifier tout pour elle, sans doute il n'y a de raisonnable que la folie qu'elle vous a inspirée. Adieu, monsieur, vous êtes libre & je vous laisse. Il s'est laissé retomber sur sa chaise, il a poussé des sanglots & des cris de désespoir. Je m'en allois; mais je l'ai vu dans une situation si violente, que je suis revenu à lui. Eh bien, lui ai-je dit, voilà à quoi se réduisent les grands efforts de votre esprit, de votre raison; voilà tout ce qué peuvent vos sentimens, vos vertus : j'y compte encore, mon cher ami, voyons ce que pourra votre générosité; tenez, lisez : & je lui ai donné votre lettre, miladi, qui contenoit aussi celle de miss Camille, & qui promettoit votre

confentement & le fien. Il ne vouloit point les lire, il ne parloit que de fuir au bout du monde & de fe précipiter au fond de la mer. J'ai fait mes efforts pour le calmer, je lui ai donné des efpérances, je l'ai exhorté à voir ce que contenoient ces lettres. Après les avoir lues, il a réfléchi un moment, enfuite il m'a dit : mon cher *Belfloor*, depuis que je me fuis embarqué, & dans les regrets de quitter ma famille, je n'ai ceffé de penfer à mon retour auprès d'elle; j'ai cherché à le voir d'une manière fupportable pour moi, je n'ai pu m'y réfoudre; je puis porter ma folie au bout du monde, mais non y renoncer. Non, *Belfloor*, je n'ai point de vertus, & à tout moment je fens davantage qu'il n'eft point d'exiftence pour votre ami fans mifs Camille. Je pourrois retourner, mais c'eft en me confiant dans fes promeffes, c'eft en prenant à la lettre tout ce que promet ma mère, ce n'eft qu'avec

la certitude de voir mes vœux remplis : si ce n'étoit qu'un jeu, il deviendroit cruel ; c'est là-dessus que je me rends à vos sollicitations : je vous suivrai donc, mon ami, je reverrai mon père ; ma mère rachètera un fils par le sacrifice de ses préjugés, & toute ma vie je le sentirai. Ne me dites rien de plus, je ne veux ni blâme ni louange ; je me confie, & je retourne avec vous. Il étoit trop violent dans ce moment, pour soutenir aucune contradiction ; il s'agissoit de l'arracher à son dessein & à ce vaisseau : je compte sur d'autres moyens pour le guérir de sa malheureuse passion. En attendant, il falloit le flatter & promettre peu ; en effet, je l'embrassai sans rien dire. Master *Wipp* qui nous avoit écoutés & qui étoit éloigné de nous, s'approcha, donna des louanges au parti qu'il prenoit, & lui laissa espérer qu'il trouveroit toute sa famille & miss Camille très-bien disposées. Dès que nous avons été

débarqués, j'ai pris des mesures pour revenir tout de suite à Londres : sir Robert a profité de ce moment pour vous écrire : il vous a sans doute rendu compte de son retour & de ses intentions. C'est depuis hier au soir que nous sommes ici; il est logé avec moi, je ne le quitterai point, & je le retiendrai aussi longtems qu'il me sera possible. Malgré le peu de monde & de spectacles qu'il y a dans ce moment à la ville, j'espère de trouver assez de distraction pour l'occuper; je lui ferai voir des femmes de tant de sortes, que j'espère que sa prévention & son enthousiasme pour sa belle Camille en souffriront un peu. Je continuerai, miladi, à vous rendre compte de son état, & je ne doute point que je ne puisse vous en donner tous les jours de meilleures nouvelles. M. *Wipp*, qui retourne chez lui, vous confirmera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire ici; il vous dira sur-tout

que sir Robert se porte très-bien; il a un peu maigri sur mer, mais il jouit d'une très-bonne santé. Nous nous sommes assez égayés dans la route : le séjour de la capitale achèvera la cure, & je me flatte de vous le rendre dans peu soumis & raisonnable. C'est avec un profond respect que j'ai l'honneur d'être, &c. B.

LETTRE LXVIII.

Camille à Nancy.

JE n'ai rien à faire, chère Nancy, qu'à t'envoyer les lettres que je reçois. Tu as vu mes peines, tu verras mon bonheur : il est sur-tout nécessaire que tu saches tout, aujourd'hui que sir Robert est à Londres; il dit qu'il n'y restera pas, mais il n'y a que deux jours qu'il y est. J'ai un si grand plaisir à

copier ſes lettres, que ce n'eſt pas un ſacrifice que je te fais; je ne me laſſe point de lire & de relire ce qu'il m'écrit; je pourrois en étudier tous les mots, & en les copiant je voudrois imiter juſqu'à ſon écriture. Il me ſemble que jamais on n'a parlé le langage de la vérité comme lui; c'eſt le ſtyle de la candeur. Etre aimée par un homme vrai, chère amie, connois-tu cette félicité? Oui, je puis être heureuſe; laiſſe-moi jouir de cette eſpérance. Pour l'épître de Henri, je te l'envoie en nature: Betty a eu une joie d'enfant en recevant une lettre par la poſte; l'adreſſe eſt ce qu'elle a lu le plus ſouvent: *à mademoiſelle Betty Welſon*, lui faiſoit un plaiſir extrême; elle en a pris de l'importance, & vingt fois hier elle a répété, *la lettre que j'ai reçue*. Elle eſt venue hier, ſa lettre, & la mienne aujourd'hui; je te laiſſe avec elle. Adieu, chère amie; ne cherche point à voir ſir Robert, je

t'en conjure; je crains tes imprudences. Je le recommande à milord *Belton.*

Lettre de Henri à Betty.

J'ESPÈRE, chère Betty, que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite en arrivant la première fois à Londres : & avant que de partir pour Plymouth, je voulois aussi vous écrire depuis cette dernière ville : je ne l'ai pu, parce que j'ai été occupé aux apprêts de notre départ, & à faire les malles de mon cher maître. Je souhaitois de vous dire combien j'avois eu de plaisir & d'émotion en le revoyant ; il avoit l'air si abattu, si malheureux sur ce vaisseau, que je n'ai pu retenir mes larmes. Il s'en est apperçu, il est venu à moi, il m'a presqu'embrassé : je voulois me jeter à ses piés. Il m'a demandé avec tant d'empressement des nouvelles de milord & de miladi, que j'ai dû lui

détailler bien exactement l'état du premier, & dans un geste que j'ai fait avec mon chapeau, il a remarqué le ruban que miss Camille y avoit mis. Il s'en est saisi avec avidité, il a demandé d'où je l'avois, d'où vient qu'il étoit là ? & lorsque je lui ai dit que c'étoit miss qui l'avoit attaché elle-même, il l'a pris, il l'a baisé & il l'a caché avec ardeur dans sa poche : il étoit cependant bien terni, bien chiffoné & tout couvert de poussière. Il a fallu que je lui donnasse aussi celui qui attachoit le revers de ma veste. Pour celui du fouet, il étoit si sale, que je n'ai osé le montrer, de crainte qu'il n'eût du chagrin de ce que je l'avois si peu ménagé. J'ai voulu lui dire que j'espérois qu'il reviendroit à la maison auprès de milord & de miss Camille : mais il a rejoint ces messieurs avec lesquels nous étions allés pour le chercher; c'est sir *Belfloor* & M. *Wipp*. Ils ont

eu une grande conférence; j'ai entendu beaucoup de cris & beaucoup de bruit. Pluſieurs fois j'ai voulu aller offrir mon ſecours à mon cher & digne maître, & ſans vous, miſtriſs Betty, j'aurois été capable de le ſuivre au bout du monde. Enfin ils ſont ſortis de la chambre où ils étoient, ils ont pris congé du capitaine, ils m'ont donné l'ordre d'arranger & de raſſembler les affaires & les malles de ſir Robert, & nous ſommes venus à terre. Au bout de quelques heures, nous ſommes partis pour Londres; je ne ſais ſi nous y reſterons longtems. Je brûle de retourner au château de mes maîtres, & de me retrouver près de Clamſtead. Quand on vous aime comme moi, chère Betty, on eſt bien malheureux de s'éloigner, & le monde eſt trop grand quand on vous quitte. Je me ſuis fait le plaiſir de vous écrire ces quatre lignes, parce que j'ai crû que cela vous en feroit auſſi, & que vous ſeriez bien aiſe

de ſavoir notre retour ; pour moi, j'en ſuis transporté de joie. Je voudrois bien auſſi avoir de vos nouvelles ici ; je n'ai de plaiſir que lorſque je porte des lettres à la poſte pour miſs Camille ; ſans doute que j'en reporterai auſſi pour mon maître : ce ſera bien plus agréable, quand nous n'écrirons plus. Je vous prie de me conſerver votre amitié juſques-là, & de croire que c'eſt avec une conſtante affection que je ſuis, miſtriſs Betty, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, Henri.

Sir Robert à miſs Camille.

MISS,

JE ſuis à Londres depuis une heure ; je ne conſidère encore cette capitale que par la diſtance où elle eſt de vous. Dans ce moment la curioſité ne peut entrer dans mon eſprit ; je ne dédaigne point les choſes intéreſſantes qui peuvent en

être l'objet, mais je sens que je ne puis m'en occuper; je ne sais point me distraire de tout ce qui s'est passé & de tout ce que j'espère qui se passera encore. Je suis éloigné de tout ce qui m'intéresse, je n'ai d'autre désir que de m'en rapprocher; je languis de revoir mon père; je me fais un crime des momens passés loin de lui. C'est vous, miss, qui en êtes coupable, mais vous le réparerez. Je la tiens, cette lettre, où vous en donnez l'espérance, où vous le promettez, & bientôt je vous sommerai de tenir ces promesses : plus de vains prétextes, plus de cruelle délicatesse. Ma mère convient de mon bonheur, elle cède au plaisir de le faire, & j'espère que ce que vous m'avez dit l'une & l'autre là-dessus est dicté par la sincérité, & non par la vaine crainte de ma fuite. Il s'agit toujours de ma vie, & j'espère que ni vous ni personne ne voulez vous en faire un jeu. Ce n'est donc que malgré moi que je m'arrête à

Londres. Mon ami *Belfloor* exige de moi que j'y reſte quelques jours : je ne puis le lui refuſer, je dois cette déférence à la peine & aux ſoins qu'il s'eſt donné pour mon retour. Juſques à préſent ſon amitié a combattu contre mon cœur, je le lui pardonne ; il ne vous connoît pas, bientôt il changera de façon de penſer, & c'eſt une victoire que je vous réſerve, miſs. Il me promet beaucoup de plaiſir, quoique dans ce moment il n'y ait à Londres que très-peu de monde & point de ſpectacle. Il reſte cependant quelques maiſons dans leſquelles il veut me conduire ; il parle ſur-tout de la ducheſſe de *Brenton*, à laquelle il me préſentera. C'eſt une femme charmante : il dit que je ne ſais pas encore ce que c'eſt qu'une femme charmante. Nous devons auſſi aller à Kew, voir la Cour, & enſuite dans pluſieurs campagnes des environs de Londres : tout cela doit me donner beaucoup de plaiſir. Je ne

comprends pas trop comment cela arrivera ; je lui ai promis de faire tout ce que je pourrai pour en avoir. Il m'oblige de vous quitter, miss, pour je ne sais quelle affaire. J'espère de revenir bientôt vous assurer de mes sentimens & de mon respect, &c.

J'ai promis à mon ami une entière complaisance, & je me suis voué à une souplesse parfaite tant que je serai avec lui. C'est pour cela, miss, que je n'ai pu reprendre ma lettre depuis vingt-quatre heures que je l'ai quittée. Ce que j'ai fait pendant ce tems-là, c'est ce que j'aurois bien de la peine à vous dire ; cependant j'ai toujours été en mouvement, mais de ce mouvement qui ne remue que le corps, & qui laisse l'esprit toujours à la même place : les objets passent & ne laissent rien. D'abord, comme mon habillement n'étoit point arrangé pour la ville, il a fallu y pourvoir ; j'ai laissé faire *Belfloor*, il veut me

rendre très-élégant; je lui en abandonne le soin & la gloire du succès; il y met un amour-propre charmant : je serois un ingrat, si je n'y répondois pas par une grande soumission. Cette année il y a eu des camps, on ne parle que de guerre, il convient d'être dans une espèce d'uniforme; nous n'y manquerons pas; je serai donc très élégant. Cependant je ne souhaite point d'être vu de vous dans cet équipage, je voudrois être toujours le même à vos yeux, & la simplicité est le costume de mon cœur & de mes sentimens. Je ne sais, miss, si vous souhaiteriez de savoir ce que je fais ici; c'est avec vous que je voudrois voir & penser, ou plutôt sans vous je ne me soucie ni de voir ni de penser. Votre idée se lie à toutes les autres, & je ne sais vous séparer de rien de ce qui occupe mes yeux & mon esprit. Il y avoit aujourd'hui beaucoup de femmes au parc Saint-James, à l'heure de la

promenade; *Belfloor* m'en a nommé plusieurs; nous en avons abordé quelques-unes : à toutes j'ai cherché quelque chose de miss Camille, & je n'ai rien trouvé. De-là nous sommes allés dans deux ou trois caffés, nous y avons vu des hommes; ils paroissent si occupés de leurs affaires, l'intérêt personnel domine si fort dans leurs opinions, que celles des autres leur paroissent peu de chose. Il me semble que dans les habitans de la campagne il y a plus d'humanité, plus de lien social; au moins l'indifférence pour nos semblables y est moins caractérisée. Je suis peut-être disposé à voir mal, je ne puis porter mes regards que d'un seul côté. A chaque instant l'éloignement en devient plus pénible; je ne sais combien de tems je pourrai le soutenir. J'attends une réponse de miladi; les deux lettres que je lui ai écrites l'auront confirmée dans le parti qu'elle a pris & dans les promesses

qu'elle a faites : j'eſpère que ſa réponſe achèvera d'aſſurer mon bonheur. Quelques jours ſuffiront pour remplir mon engagement avec mon ami, & bientôt, miſs, je vous porterai mes vœux & mes reſpects. R. W.

Eſt-ce que je ne recevrai rien de vous ici, miſs? mon adreſſe eſt . . . .

LETTRE LXIX.

Seconde lettre de ſir Robert à miſs Camille.

Londres, le

IL me ſemble, miſs, que je vous dois un compte exact de mes actions, & même de mes penſées ; vous avez des droits ſur elles, n'en êtes vous point jalouſe? Quoi qu'il en ſoit, je ne peux point m'y ſouſtraire ; il faut que vous ſachiez & ce que je vois & ce que je penſe ; je me perſuade que vous ne

pouvez être indifférente sur l'impression que font sur moi les différens objets que je rencontre : je vois des femmes, voulez-vous ignorer le sentiment qu'elles me font éprouver ? N'avez-vous aucune inquiétude sur la légèreté d'un homme auquel vous avez dit que vous l'aimiez ? Oui, miss, vous me l'avez dit, les mots en retentissent encore dans mon cœur ; ils ne m'ont point quitté, & s'ils ont encore fait si peu pour mon bonheur, je ne les regarde pas moins comme des paroles sacrées que vous ne révoquerez jamais. Vous les avez répétés dans vos lettres que j'ai reçues : ce que votre bouche a prononcé, & ce que votre main a tracé est immuable, ne peut ni s'effacer ni être changé. Vous avez eu la franchise de dire que vous aimiez ; vous aurez la vertu d'être constante ; & de quelle vertu n'êtes-vous pas capable, adorable miss ? Ce sont elles qui m'attachent à vous bien

autant que vos charmes, & votre esprit, & vos talens, & vos grâces ; ils complètent l'idée du bonheur suprême. Hélas ! il a été bien près de m'échapper ; & encore, au fort de mes espériances & de la certitude d'être aimé, les craintes viennent souvent me tourmenter. C'est alors qu'il m'en a coûté de céder à mon ami. Je voudrois fuir, je voudrois quitter cette ville dont le mouvement & les plaisirs me donnent un ennui pénible & douloureux. Ce cruel *Belfloor* sait me retenir toujours sous quelque nouveau prétexte ; tantôt il montre une lettre de ma mère qui exige que je reste quelques jours à Londres, & que je sois présenté à la cour : une autre fois il me dit que je suis en peine de la fidélité de miss Camille, & que je n'ose la mettre à une épreuve de quelques momens. C'est ainsi qu'il m'a mené jusqu'à ce sixième jour, sans que j'aye su lui résister ;

je me vois même engagé pour quelques jours encore : je cède pour donner des preuves de force & de raison. Je vous prie, miss, de m'aider en m'approuvant, & en comprenant tout ce qu'il m'en coûte; c'est à cette espérance que j'ai fait le sacrifice. Je ne sais point résister aux soins de mon ami & à la peine qu'il prend pour me faire voir tout ce qu'il y a d'agréable & d'intéressant. Vous jugez, miss, qu'avec lui les femmes ne sont pas oubliées, elles sont même l'essentiel. J'ai été présenté chez la duchesse de *Brenton*; *Belfloor* m'avoit dit souvent que c'étoit une femme charmante, & j'ai vu que, comme il le disoit, je ne savois pas ce que c'étoit qu'une femme charmante : je n'ai pas encore des idées bien claires là-dessus, & je n'entreprendrai pas de vous en faire la définition. Celle-là a de beaux yeux, son regard semble plutôt fait pour les montrer que pour voir; ils avertissent trop de ce

qu'ils font; elle a le nez un peu gros, la bouche grande, mais garnie de belles dents, le fourire agréable; le vifage un peu long, de belles couleurs, fauffes ou vraies; l'enfemble feroit fait pour plaire, s'il n'étoit gâté par l'affectation & la mode : une montagne de cheveux furchargée d'un chapeau couvert de plumes & de fleurs, de groffes boucles clouées à la tête & defcendant jufques fur les épaules. Je ne vous ai jamais vu ces modes, mifs; votre coiffure, votre ajuftement ont une fimplicité fi noble, fi fi élégante! tout a l'air fi aifé, fi naturel chez vous, & cependant vous veniez de Londres! C'eft que vous réuniffez le goût à la beauté, & que votre efprit, votre caractère fe peignent dans tout ce que vous faites. Pourquoi eft-il fi peu de femmes telles qu'elles devroient être toutes? Je vous l'ai dit mille fois, vous feule, mifs, vous reffemblez au modèle que mon imagination s'étoit formé pour

le bonheur de ma vie. Mais me voilà bien loin de la ducheſſe de Brenton : vous comprenez qu'un pauvre campagnard a l'air bien gauche, bien embarraſſé quand il ſe trouve auprès d'une femme charmante de la Cour. Mon ami entra d'un air bien aiſé, bien libre, baiſa la main de miladi, fit pluſieurs queſtions, ſe coucha dans un fauteuil, s'étonna, admira dans le même inſtant. Pour moi, à peine je pus balbutier quelques mots; je m'aſſis ſur le bord d'une chaiſe, que je riſquai de renverſer en voulant l'ôter au domeſtique qui l'avançoit, & je reſtai fort embarraſſé de mon chapeau & de ma contenance. Madame la ducheſſe voulut bien cependant jeter de tems en tems ſes yeux ſur moi, & à chaque fois mon embarras redoubloit; je pouvois à peine répondre par monoſyllabes à ſes queſtions. Cependant, au bout de quelques momens, la converſation s'établit ſi bien entr'elle & moi,

que mon ami pouvoit à peine y mettre quelques mots. Comme on fait ici les visites extrêmement courtes, nous sortîmes bientôt. La duchesse m'invita à revenir, dit à *Belfloor* de me ramener, s'arrangea avec lui pour une promenade, & témoigna quelques regrets de nous voir partir si vîte. Nous fîmes ce jour-là plusieurs visites ; dans celles où nous fumes reçus, il se dit à peu près toujours la même chose : la beauté du jour, l'absence de ceux qui étoient à la campagne, le projet d'y aller, un mot sur la guerre d'Amérique ; & nous allions porter les mêmes paroles ailleurs. *Belfloor* paroissoit très-content d'employer ainsi son tems ; moi je le regrettois, & je compte que l'engagement que j'ai pris de passer ici quelques jours sera bientôt à son terme. *Belfloor* a ses occupations & ses affaires qu'il ne me communique point ; le matin il reçoit des billets, il y répond, & il sort. Je

profite

profite de la liberté qu'il me laisse pour satisfaire ma curiosité sur quelques objets. Quelquefois je fais des rencontres très-heureuses ; hier, à l'académie de peinture, je fus abordé par un homme qui, avec beaucoup d'esprit & de politesse, me montra les modèles & les tableaux les plus curieux ; il ne méprisa point mon ignorance ; il me parla de l'art & des grands maîtres, avec autant de goût que de savoir ; il me fit entrevoir le vaste champ des beaux arts & leur utilité. Je regrettai de m'en être si peu occupé jusqu'à présent, je formai bien le plan de les étudier, & je vous ai liée à ce projet, miss ; vous me dirigerez. Déjà j'ai bien essayé de tracer quelques traits lorsque j'étois sur le vaisseau ; il me paroissoit aisé de peindre sur le papier, ce qui étoit si présent à mon esprit ; sans doute j'y serois parvenu comme la fille de Dibutade, mais il y a loin du détail méchanique des

beaux arts, à l'eſprit & au génie qui les anime : l'imitation de la belle nature, l'expreſſion des paſſions, voilà ce que demande notre ame ; l'expreſſion & la ſenſibilité, ſont les vrais caractères des talens & du génie : c'eſt ce qu'on remarque ſi bien quand vous touchez du piano-fortè, quand vous chantez, & dans tout ce que vous faites; c'eſt de vous que je tiens mes premières idées là-deſſus. En vivant à la campagne, on eſt ſi près de la nature, que l'on ne penſe point à l'imitation ; elle eſt réſervée aux villes où l'ennui, le beſoin & l'amour-propre réveillent les talens & l'induſtrie. J'ai ſouvent entendu parler des chef-d'œuvres de peinture, de ſculpture, de muſique ; jamais ils n'avoient excité de curioſité dans mon ame; je m'en tenois tout ſimplement à la nature; je ne me ſentois aucune diſpoſition à admirer de la toile & des couleurs lorſque je pouvois voir la vérité;

je méprisois la copie d'un beau coucher du soleil d'automne, d'une belle matinée de printems, d'une famille de paysans faisant la récolte des foins. Au village, je trouve plus d'expression dans tous les paysans que je rencontre, j'ai plus de plaisir à saisir les caractères, à juger des passions, que je n'en puis avoir en regardant les plus beaux tableaux de Teniers; & si dans le moment que je plains des moissonneurs exposés à toute l'ardeur du soleil, je les entends commencer une chanson rustique, je sens une joie que le meilleur opéra ne me feroit pas goûter. Je crains que les beaux arts ne rendent la sensibilité factice: on se transporte pour un tableau qui représente un pauvre, un mourant, & on passe durement à côté d'un malheureux qui meurt de faim; on a versé des larmes à une tragédie, & on voit tranquillement deux hommes se battre jusqu'à la mort à coups de tête & à coups

de poings. Vous trouverez bien peu d'efptit, bién peu de goût dans ma façon de penfer, mifs; mon ame eft encore bien neuve, ce que j'ai vu de la ville ne m'a point formé : je ne fais fi cela viendra, je me fens peu de difpofition là-deffus, je fuis fouvent révolté. Les leçons de mon ami font peu d'effet, quoiqu'il les affaifonne de farcafmes & qu'il me couvre de ridicule. Avant-hier, dans une vifite du matin, en frac, chez la ducheffe de *Brenton*, je fus d'abord étonné de la toilette, enfuite de la familiarité, enfuite je fus fcandalifé, enfuite je m'en allai. Il parle fouvent de me faire voir des femmes, dont la beauté, les agrémens & la gaîté doivent me diftraire & m'amufer extrêmement. Je ne les fouhaite ni ne les crains, mais je compte partir fans les voir; il y a cependant pour demain le projet d'un fouper délicieux. Hier, nous fûmes à Renélagh; je fus enchanté de l'illumi-

nation, de la muſique, du monde, des boſquets; la joie ne paroiſſoit pas bien générale, mais il y avoit une gaîté douce qui donnoit de l'émotion à l'ame; il y règne une liberté & une indépendance, qui n'eſt bornée que par l'honnêteté & le plaiſir. Pourquoi ai-je ſenti plus vivement qu'ailleurs ce qui me manquoit ici? Pourquoi me ſuis-je trouvé ſi loin de tout, au milieu de la foule? J'avois dans l'ame lé ſentiment d'une ſolitude pénible, mon cœur s'eſt gonflé & mè laiſſoit à peine reſpirer. Mon ami, ſalué, appelé, agacé par les femmes qu'il rencontroit, répondoit par-tout avec une gaîté & une liberté qui faiſoit un contraſte parfait. Enfin nous avons abordé une compagnie d'hommes & de femmes; j'avoue qu'elles me parurent charmantes. En nous voyant, on s'eſt écrié ſur le plaiſir de voir *Belfloor*, on lui a fait des reproches de ce qu'on ne le voyoit plus, on l'a preſſé de ſe joindre

à la troupe; j'ai été préſenté, & nous avons été fêtés & careſſés comme des amis que l'on auroit retrouvés après un naufrage. On nous a fait aſſeoir, on buvoit du thé & du punch; la converſation étoit gaie & bruyante. Peu fait à ce bruit, je n'entendois rien: j'étois placé à côté d'une femme qui, ſans être jolie, pouvoit plaire par ſon air ſimple & naturel; elle me parloit, j'y répondois à peine. Vous êtes bien diſtrait, m'a-t-elle dit. Non, miſs, ai-je répondu, je ſuis ſérieux, & je ne connois perſonne ici. — Oh! je vois, vous êtes un nouveau venu, un nouveau débarqué de la province. — Et de plus, miſs, je n'aime ni le bruit, ni les femmes. — Tant pis pour vous, pauvre jeune homme, vous n'en ferez que plus de ſottiſes; ces pauvres malheureuſes femmes que vous n'aimez pas, ſe moqueront bien de vous quand elles vous auront attrapé. — Je n'en vaut pas la peine, miſs. — Ah,

ah, modeste! cela est rare; tout cela vous passera, mon cher monsieur, quand vous aurez été gâté par les femmes & trompé par les filles : vous êtes-là avec un ami qui leur aidera; sir *Belfloor* est un des libertins les plus distingués de la cour & de la ville; il a un esprit qui le sert merveilleusement pour éblouir les caillettes & les coquettes. — Il me paroît, miss, que vous êtes naturelle sur les autres comme sur vous-même, cette franchise est bien aussi rare que la modestie. — Je crois en vérité, monsieur, que nous sommes deux êtres extraordinaires, & il ne tiendra qu'à vous qu'il y ait un peu de sympathie entre nous, & pour vous donner une preuve de ma confiance, je vous dirai que je n'aime point les femmes, & que je me ris des hommes; je ne suis pas assez jolie pour les attacher, & point assez légère pour m'accommoder de leur indiscrétion; je ne vis avec les uns

& avec les autres, que pour ſatisfaire un certain beſoin de ſociété auquel on ne peut pas ſe ſouſtraire. Ce n'eſt que par haſard que je ſuis avec cette compagnie, qui ne me convient point, & comme il me ſemble qu'elle ne vous plaît pas plus qu'à moi, ſi vous voulez, nous ſerons amis pour le tems que nous ſerons enſemble. J'avoue, miſs, que la tournure de cette femme me parut piquante, j'eus du plaiſir à l'entendre parler ; j'acceptai le parti qu'elle me propoſoit, à condition qu'elle ſatisferoit ma curioſité ſur les perſonnes que nous verrions. C'eſt-à-dire, me répondit-elle, que nous parlerons beaucoup des autres & point de nous ; cela me convient auſſi. Et on ſe leva pour ſe promener ; elle prit mon bras, & nous parcourûmes les allées avec l'air de l'amitié & de l'intimité de deux perſonnes qui ont beaucoup de choſes à ſe dire. Elle remplit la condition que j'avois demandée avec

beaucoup d'esprit & de sel, ses réflexions étoient gaies, & elle peignoit les personnes & les caractères avec une vivacité qui en donnoit parfaitement l'idée. Un jour, miss, je vous rendrai la suite de notre conversation, elle fut réellement amusante, & je ne croyois pas qu'on pût avoir autant de plaisir avec une nouvelle connoissance. Elle me dit que comme elle n'étoit attachée à personne, les femmes vouloient l'avoir pour confidente, & les hommes pour leur amie; qu'elle s'en défendoit, parce qu'elle avoit résolu de s'amuser de tout, & de ne s'attacher à rien; qu'on l'appeloit l'esprit fort, la philosophe indépendante. *Belflòor* regardoit en ricanant ce qui se passoit entr'elle & moi; je voyois bien ce qu'il espéroit de notre intimité : il arrangea avec les autres femmes un souper pour le surlendemain, il ne douta pas que nous n'en fussions avec plaisir, & comme ma nouvelle

amie répondit par un éclat de rire à la proposition qu'il lui en fit, il le prit pour un consentement. Elle me dit ensuite qu'elle fuyoit ces parties, parce qu'elle aimoit la gaîté & non la joie, la franchise & non la liberté. Je lui dis qu'elle m'étonnoit par son esprit & par son caractère. Les hommes, me répondit-elle, ont si mauvaise opinion de nous, qu'il est aisé de les étonner; d'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, c'est peut-être pour vous attraper que je dis tout cela; je vois bien que vous n'êtes pas un homme comme les autres; & j'ai voulu vous plaire : n'est-ce pas toujours notre but? *Belfloor*, après avoir plaisanté sur notre conversation particulière & soutenue, me dit qu'il étoit obligé de retourner à Londres, mais que je pouvois rester si je voulois. Je préférai de le suivre, & je me séparai de ma nouvelle connoissance, dont j'oubliai absolument de demander le nom, la qualité & la

demeure. C'est que dans ce moment, miss, je ne suis point à ce que je vois & à ce qui est près de moi, je rapporte tout à un objet éloigné : je ne soutiendrai pas longtems cette situation pénible; je ne saurois compter pour quelque chose ce souper de jolies femmes dont *Belfloor* me fait une fête, dont il m'a parlé déjà plusieurs fois, & qui doit avoir lieu demain. C'est le jour suivant que nous devons aller à Kew : plus rien ensuite ne me retiendra ici. Tous les amis & connoissances de mon père sont à la campagne; je n'ai pas même pu trouver encore ma tante, madame *Bridger*. Vous savez, miss, qu'elle est veuve du frère de ma mère, qui étoit capitaine de vaisseau. Je ne remplis aucun but en restant à Londres, & j'en ai un bien important qui me rappelle au sein de ma famille : que je regrette ces huit jours passés ici! j'espère que ma mère sera contente de ce trait de

ſoumiſſion. Dans quatre jours, miſs ; dans cinq au plus tard, c'eſt moi-même qui vous dirai tout ce que j'eſpère, tout ce que j'attends : vous jugerez des ſentimens paſſionnés qui m'attachent à vous. R. W.

LETTRE LXX.

Nancy à Camille.

JE l'ai vu, Camille, je l'ai vu, il a paſſé près de moi : le cœur m'a vivement battu. Je l'ai ſuivi, je l'ai bien regardé. Tu as raiſon, il eſt d'une figure charmante ; il avoit un air triſte & mélancolique, qui ajoutoit encore à l'intérêt qu'inſpire ſa phyſionomie. Quel contraſte avec ce chevalier *Belfloor* qui l'accompagnoit ! Dans celui-ci, tout eſt libertin & impertinent, ſon regard, ſa démarche, l'air qu'il fredonne entre ſes dents : ton ami a l'air ſi noble, ſi

naturel, ſi honnête! Ah coquine! je comprends bien ta belle paſſion; en vérité, c'eſt dommage d'en faire un mari. Enfin, épouſe vîte, viens à Londres, nous nous verrons. C'eſt hier à Renélagh que je l'ai vu; milord *Belton* avoit cherché inutilement à le voir & à le rencontrer; ce fou de *Belfloor* l'aura ſans doute tenu enfermé, ou il ne l'aura mené que chez ſes belles connoiſſances, chez cette ducheſſe de *Brenton*, qui eſt auſſi ridicule que galante. Enfin, nous avons jugé qu'il iroit à Renélagh, & c'eſt dans cette eſpérance que nous y ſommes allés. Nous n'avons d'abord été occupés que de la peine de le chercher & de le trouver. Nous commencions à en déſeſpérer, lorſqu'en paſſant auprès d'une compagnie fort brillante, nous avons entendu nommer *Belfloor*; nous nous ſommes approchés, nous avons diſtingué un jeune homme qui prenoit fort peu de

part à la converſation, & à qui une femme qui étoit à côté de lui, & qui n'étoit pas trop jolie, parloit quelquefois, & à laquelle il répondoit fort briévement. Ils ſe ſont tous levés pour faire leur promenade, ſir Robert tenoit ſous le bras la femme qui étoit ſa voiſine; elle paroiſſoit lui parler avec aſſez de vivacité, & lui l'écouter avec attention: il rioit ſouvent. Nous les avons ſuivis un moment, & enſuite ils ont diſparu. Milord *Belton* ſera informé de tout ce qu'ils feront, & tu le ſauras bien vîte. Mais j'eſpère que ſir Robert ne reſtera pas long-tems à Londres, ou je craindrois bien, ma chère Camille, que tous nos projets n'allaſſent en fumée. Il eſt beau garçon, & il y a bien de jolies femmes à Londres. Prends garde, ma chère Camille, ne le laiſſe pas long-tems ici ſi tu peux; ce ſeroit bien l'occaſion de faire jouer quelques machines pour le faire retour-

ner. Nous sommes toujours à tes ordres ; il sera aisé de répandre quelques fausses nouvelles, comme la mort de son père, la tienne même ; on pourroit aussi mettre le feu au château ou à ta maison : s'il reste encore ici quelques jours, tu y penseras. Londres n'est pas trop fait pour les romans, & la capitale doit être le tombeau des passions de province. Aujourd'hui le dénouement ne doit plus être éloigné ; tu as promis, miladi *Walmore* a consenti, il ne s'agit plus que de la bénédiction. On arrangera quelqu'espèce de contrat ; tu ne seras pas difficile, s'il te plaît, sur les articles ; & tout sera fait & conclu : j'en saute de joie & de plaisir ; adieu miladi *Walmore*. Mais, ma chère amie, cela ne peut pas tout-à-fait se passer comme cela ; nous sommes encore Camille & Nancy, il faut que nous ayions une fois le plaisir de nous traiter encore comme amies. Dans ma première lettre, je te

dirai nos projets & ma fantaisie. Je languis bien que ce pauvre sir Robert ne soit plus avec ce *Belfloor* ; il a l'esprit si méchant, qu'il faut s'en défier jusqu'au dernier moment. Il y a quelque tems qu'il se promenoit au parc saint James avec milord George *Drumore*, dont le père est mort, & qui a son château à Palmhill, comme tu sais : je ne voulois pas t'en parler, mais il faut que tu sache tout. Au reste, ce milord *Drumore* va se marier bientôt, & il n'y a rien à craindre de lui ; il revient de ses voyages, & t'aura parfaitement oubliée. Mais ce *Belfloor*, je voudrois le tuer. Il y a quatre jours que je n'ai point reçu de tes lettres, j'en attends incessamment. Je ne veux plus écrire qu'une fois à Camille *Bakinson*, cette adresse m'ennuie & m'impatiente, cependant je serai toujours ton amie : adieu.



LETTRE LXXI.

Camille à Nancy.

SOIS tranquille, chère Nancy; ne tue point *Belfloor*; tout va bien. Je commence à m'ennuyer des détails, ils échappent à mon attention. A la vue du port, je n'obſerve plus rien, je me laiſſe aller au vent qui m'y porte. La proximité de l'évènement rend invincible ſur tout le reſte; je ne vois plus rien, je ne ſens plus qu'une choſe, c'eſt que dans douze jours au plus tard il y aura deux êtres heureux. Je n'ai point voulu t'écrire avant de t'annoncer la certitude de cette nouvelle; elle eſt vraie, très-vraie, tous les conſentemens ſont donnés, toutes les promeſſes ſont faites, tous les arrangemens ſont pris. Dans douze jours ton amie ſera la fille de milord & de miladi *Walmore*, & elle ſera établie

dans leur maison ; elle sera la femme, la compagne de sir Robert leur fils. Dès ce moment tous mes jours seront consacrés à son bonheur, & je n'en aurai point d'autre que le sien. Je prendrai congé de toi, Nancy, je ne te reverrai pas de longtems, peut-être jamais. Mais pourquoi ne te reverrai-je pas ? pourquoi milord *Belton* ne me rendroit-il pas mon amie telle que je la souhaite, telle que j'espère qu'elle sera un jour : oui, Nancy, je l'ai toujours espéré, & aujourd'hui je m'en flatte plus que jamais. Je ne te rendrai point compte de mes pensées & de mes actions depuis les dernières lettres que je t'ai envoyées ; je suis au terme, & c'est tout ce qu'il te suffit de savoir : à l'inquiétude, aux peines de l'ame, a succédé l'émotion que donne l'approche du bonheur. Je te l'avoue, Nancy, je suis étonnée du succès ; je suis comme les passagers qui, battus sur mer par une longue tempête,

regardent avec effroi, depuis le rivage, les vagues écumantes auxquelles ils ont échappé, & dont le mugissement les effraie encore. Souvent je doute de tout : est-il bien vrai, dis-moi, que je serai la femme de sir Robert ? est il bien vrai que tout est vaincu, que tous les obstacles sont surmontés ? Je passe de la joie à l'incertitude, je suis agitée de mille sentimens différens, & lorsque tout me dit que je suis heureuse, je crains encore. Je ne puis sortir du trouble où je suis pour t'écrire, & cependant je voudrois te raconter tout ce qui s'est passé ; je ne trouve aucun ordre dans mes idées. Hier, oui, hier, entre quatre & cinq heures, je fus chez milord *Walmore* ; mais ce n'est pas ce que je voudrois te dire encore. Il y a, je crois, huit jours que je ne t'ai écrit, il y en a même douze, je pense ; enfin, il y en avoit plusieurs que j'étois tourmentée de la même inquiétude, & que ce séjour de

Londres ne me laiſſoit aucun repos; lorſque j'entendis tout-d'un-coup un grand bruit dans la maiſon; c'étoient des cris & des acclamations que je ne diſtinguai point. Je volai à la porte de ma chambre; Henri & Betty entroient enſemble dans l'antichambre; ils ſe parloient, ſe faiſoient des queſtions, ſe témoignoient leur joie, ſans faire attention à moi. Enfin Betty me dit pluſieurs fois avec tranſport: il eſt arrivé! il eſt arrivé! & voilà une lettre; & cette lettre je la mets ici, Nancy. Si tu ne juge pas de tout ce qui ſe paſſe chez moi dans ce moment, il eſt inutile de vouloir te le peindre.

Sir Robert à Camille.

Lorsque vous lirez ce billet, miſs, je ſerai chez mon père, bien près de vous; j'eſpère que le bonheur de vous voir ſuivra de près auſſi: j'ai voulu vous

en prévenir, & j'écris cette lettre de la route, afin que vous en soyez instruite aussi vîte que Henri pourra la porter. J'ai quitté Londres un peu brusquement : le bonheur que j'attends me rend tout retard insupportable. Puis-je me flatter, miss, que vous reverrez avec quelque plaisir un homme qui brûle de vous prouver les sentimens passionnés qu'il aura toujours pour vous. R. W.

J'ai reçu votre lettre le jour de mon départ de Londres.

Ah ! chère Nancy, quel moment quand je l'ai revu, quand il a été là, non pas à mes piés, mais devant moi, avec une émotion que je sentois aussi vivement que lui ; nous balbutions l'un & l'autre, & ce n'est qu'après plusieurs momens que nos discours ont pu avoir quelque suite. Il est resté peu de tems, il a dit qu'il reviendroit le lendemain avec des paroles plus essentielles. Hélas ! toutes celles qu'il avoit dites l'étoient

bien pour moi : amour, tendreſſe, ſincérité, il exprimoit tous les ſentimens d'une ame tendre, paſſionnée & vertueuſe. Je ne puis plus te parler de moi, chère Nancy; c'eſt lui qu'il faudroit peindre, ce ſont toutes ſes idées qu'il faudroit rendre, & qui intéreſſent. Toute la famille des *Welſon* fut tranſportée de joie en le voyant; chacun l'exprimoit à ſa manière, & il y eut dans la maiſon un mouvement, tel que pourroit l'occaſionner un bonheur inattendu. Il revint le lendemain à onze heures. Après un moment de converſation, il me remit ce billet.

Miladi Walmore à Miſs Camille.

Vous n'avez sûrement point été étonnée, miſs, de l'oppoſition que j'ai miſe juſqu'à préſent à ce que vous fuſſiez la femme de mon fils; la nature des choſes n'étoit pas arrangée pour cela.

Aujourd'hui les façons de penser sont changées; milord & moi donnons notre consentement à la volonté de notre fils & à son mariage avec vous : nous sommes disposés à vous regarder comme notre fille, & nous prions Dieu pour le bonheur de tous. Nous souhaitons de vous voir aujourd'hui, &, si vous le permettez, la voiture ira vous prendre ce soir. C'est mon fils qui réglera tout, c'est lui qui prendra les mesures nécessaires, & nous espérons que vous nous aiderez à ménager la santé de milord, d'un si bon père. C'est avec beaucoup d'affection que je suis, &c.

Les mains me trembloient en lisant; les larmes me vinrent aux yeux, je ne pus proférer une parole; je pourrois encore moins te dire tout ce que dit sir Robert. Dans la suite de la conversation, je lui témoignai mon étonnement sur la promptitude avec laquelle miladi avoit changé de sentimens; le silence

où elle avoit été à mon égard pendant son absence, annonçant des dispositions bien différentes. Il m'avoua qu'il avoit parlé très-vivement à milord & à miladi, & qu'il leur avoit dit qu'il n'y avoit plus de fils pour eux, ou qu'il seroit l'époux de miss Camille. Il ne voulut pas entrer avec moi dans un plus long détail, ni écouter mes scrupules sur ce qui avoit forcé miladi à se rendre si vîte. Miss, me dit-il seulement avec un ton de vivacité & de fermeté, on m'a fait des promesses & je suis revenu; je ne serai pas le jouet de *Belfloor* ni de personne, ou sa vie ou la mienne en répondront. Je ne suis pas un enfant que l'on mène avec de fausses paroles; ma mère a su voir l'honneur de son fils engagé. Je l'avoue, miss, elle s'est peut-être rendue par la crainte d'en être le bourreau; aujourd'hui elle craint même de blesser votre délicatesse, elle sent que c'est moi qui en souffriroit. Dans le fond

fond du cœur elle vous rend justice, & ce billet lui a peut-être moins coûté qu'on ne peut le croire à la résistance qu'elle a faite jusqu'ici. Oublions le passé, miss, je vous en conjure. — Je t'assure, chère amie, que dans ce moment j'étois bien malheureuse; j'aurois voulu tout anéantir, fuir, être seule malheureuse: réellement la vie est trop insupportable. Dans la position des sentimens & des circonstances, ce ne fut qu'après beaucoup de larmes répandues, & après bien des prières & des supplications, que j'écrivis cette réponse à miladi.

MILADI,

JE ne fais que me mettre à vos piés; c'est entre vos mains que je remets ma vie & mon existence. Je vous demande la grâce d'en disposer suivant vos convenances & votre volonté; je n'ai d'autre ambition que de l'employer à vous prou-

ver mon respect & ma soumission; je supplie milord d'en être persuadé. Je vous assure, miladi, que c'est de très-bonne foi que j'ai toujours secondé votre opposition, & je ne comprends point comment sir Robert, avec autant de tendresse pour ses parens, peut être aussi ferme, aussi violent dans ses sentimens. Je prie Dieu que je sois la seule malheureuse, si tout le monde ne peut être heureux. C'est avec empressement que j'aurai l'honneur de vous porter moi-même mes respects. C. B.

Il ne fut point content de cette lettre; il me reprocha de ne pas prendre un engagement plus positif, comme si je n'étois pas bien plus engagée que lui, comme si mon cœur tenoit à quelque écriture ! Il se plaignoit aussi de ce que je ne témoignois pas plus de gaîté, plus de contentement. Il est vrai, Nancy, me voilà parvenue au succès le plus heureux, à celui que je désirois, & mon

ame souffre encore, & je n'ai encore aucune confiance, & je suis au désespoir de n'être pour sir Robert que Camille *Bakinson*; c'est cette dernière idée qui est le poison de tout. Pour lui, il s'en est allé bien content, emportant ma lettre comme un trophée de sa victoire. En sortant, il a dit mille choses à Betty; elle est entrée avec une joie qu'elle n'osoit pas faire éclater. Sans que je lui dise, elle a apprêté ma toilette, elle a sorti la plus belle de mes robes. Je ne sais ce que j'ai fait; mais lorsque j'ai entendu arriver une voiture, les battemens de mon cœur ont été bien violens. C'est miss Henriette qui est venue me prendre, elle m'a fait des caresses; je ne sentois, je ne voyois, je n'entendois rien. Arrivée auprès de milord, ce ne fût que larmes & sanglots. Je ne croyois pas, miss, m'a-t-il dit, que lorsque vous aviez tant de soin de moi, j'aurois un jour des droits sur votre

ſoins les plus tendres & les plus ſou-tenus ; elle lui fera regretter la vie, & elle le pleurera. J'ai prié l'aînée *Dagby* de m'accompagner chez les *Welgreen*, auxquels je veux faire une viſite, & que je veux prévenir : elle a promis de venir me prendre à cinq heures. En rentrant chez moi, j'ai trouvé ſir Robert qui m'attendoit : la tête & le cœur remplis de ce que je venois de dire à Juliette, je lui ai montré les mêmes ſentimens, les mêmes peines, les mêmes regrets ; je l'ai ſupplié pluſieurs fois, & de la manière la plus vive, de m'abandonner, ſi tout ce qui s'eſt paſſé laiſſoit dans ſon cœur la moindre flétriſſure. J'ai avoué & détaillé tout ce qui s'eſt paſſé à Clamſtead ; il eſt aujourd'hui auſſi bien inſtruit que toi de toute mon hiſtoire depuis que je t'ai quittée. Il m'a dit pluſieurs fois : Il eſt vrai que je craindrois votre eſprit, ſi je ne voyois votre cœur. La converſation a été très-

longue & très-vive; elle m'a laissé un peu plus de paix dans l'ame. J'ai cherché avec attention à découvrir si je n'avois rien perdu dans son esprit; il a vu qu'il étoit toujours l'objet seul & unique de tout ce que j'ai fait, & qu'aujourd'hui je n'emploie que la vérité & le sentiment. Il est bien sûr qu'il est le seul être que mon cœur ait jamais distingué; il m'a répété que c'étoit moi, que c'étoit mon cœur, mon caractère, mon esprit qu'il falloit à son bonheur, & que l'amour étoit la plus petite raison de sa persévérance & de sa constance. Après cela, chère amie, j'ai été soulagée, j'ai été plus heureuse. Cependant il reste encore un levain à des peines, à des inquiétudes, à des reproches, je crois; non, ce n'est pas à des reproches, mon cœur est pur, il l'a toujours été; mais cet horrible nom que tu as mis dans ta lettre, pourquoi l'as-tu écrit? pourquoi as-tu nommé ces deux êtres odieux?

Je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui : adieu.

Jeudi matin, à 5 heures.

Je n'ai aucun empire fur moi, je ne fais rien de ce que je veux ; je voulois ne plus penfer, ne plus réfléchir, & fur-tout ne plus écrire, & me voilà abîmée de penfées & de réflexions. A mon bureau dès la pointe du jour, & cependant je n'ai rien à faire : je n'ai qu'à me laiffer aller, tout s'arrange, l'évènement approche, mon bonheur eft à chaque inftant plus affuré, je me le dis à tout moment, & il refte encore un poids fur mon ame. Soit habitude, foit amitié, foit befoin de mon cœur, il faut que je confie tout au papier & à toi ; c'eft réellement avec mon amie que je jouis mieux, que je fouffre moins : c'eft auffi un intérêt vrai qui m'attire vers toi. Pauvre Nancy ! que nous allons être éloignées l'une de l'autre, & que

nos sorts sont différens! Je serai heureuse, je remplirai une vocation, je me ferai respecter, & toi?... Mais non, mon exemple ne sera point sans effet sur milord *Belton*; pour le rendre plus efficace, je voudrois vous voir tous les deux encore une fois: cela ne se peut point. Cependant garde-toi même d'y penser; laisse-moi seulement espérer que ton bonheur achèvera le mien. Une autrefois je te parlerai de la visite que nous fîmes aux *Welgreen*; qu'il te suffise de savoir qu'elle se passa très-bien, & pour le moment je te fais grâce des jolies plaisanteries de M. *Welgreen* sur ses héritiers. Sir Robert, à qui j'avois dit mon dessein, voulut nous accompagner; il vint à peu près en même tems que miss *Dagby*, & il se joignit à nous. C'est sans doute à sa présence que je dûs l'absence de quelques réflexions mortifiantes, que son cher parent ne m'auroit sûrement pas épargné.

Le lendemain, sir Robert alla communiquer son mariage à ses meilleurs amis du voisinage, & à deux de ses parens qui demeurent à quelques milles de Bath : il vouloit que j'allasse passer le jour au château ; je préférai de rester chez moi. Il y vint le soir ; il me parla des visites qu'il avoit faites, & des différentes manières dont il avoit été reçu : il me demanda si je n'avois point aussi quelques parens auxquels je devois faire la même communication. Je lui dis que, depuis la mort de ma mère, mon père avoit vécu à peu près sans aucune relation avec sa famille, que je n'en connoissois point de son côté ; que de celui de ma mère, j'avois un cousin & une cousine germaine, tous deux mariés & établis à Birmingham, où ils faisoient quelque commerce, mais que je ne les avois jamais vus, & que depuis que j'avois perdu mon père, je n'avois eu d'eux aucune marque de souvenir & de parenté.

Cette mort de mon père est une cruelle époque de ma vie ; dans l'esprit de sir Robert, mon histoire est que dès-lors j'ai été à Londres pour chercher quelqu'établissement ; qu'en y arrivant je suis tombée malade, & que je suis venue ici pour achever ma convalescence, en vivant sur le peu d'argent que m'a laissé la succession de mon père. J'ai parlé de cet ami qui s'est intéressé à moi, & qui a pris soin de mes affaires ; j'ai dit que je voulois lui écrire, comme à la seule personne à laquelle je devois quelque déférence, & qui seroit bien aise d'apprendre mon heureux sort. Je le ferai, Nancy ; sir Robert verra ma lettre, & la réponse, quelle qu'elle puisse être. Si j'ai encore occasion de parler de moi, ce qu'il me reste à dire est sur le bord de mes lèvres ; mon cœur en est si innocent, qu'il n'y auroit plus de secret, si malheureusement dans les affaires de la vie, l'apparence n'étoit

plus forte que la vérité. Il fut arrangé que le lendemain je pafferois le foir, & que je fouperois au château. Je voulois t'écrire, ma chère amie, lorfque fir Robert a été parti; dans ce moment, ce n'étoit point le befoin de mon ame, il l'avoit laiffée remplie de trop de fentimens différens, pour m'occuper d'autre chofe que de lui, & de tout ce que je venois d'entendre. Adorable créature! jamais il n'y eut un cœur comme le fien, & c'eft moi qui le pofsède, c'eft de moi qu'il eft occupé, c'eft moi qui fuis l'objet de tous fes fentimens! Comprends-tu tout mon bonheur, chère Nancy? époufer fon amant, fe livrer à fa paffion fous les aufpices de la vertu; c'eft la félicité fuprême, & j'étois faite pour la fentir, il n'en étoit même point d'autre pour moi : oui, Nancy, la mort auroit fuivi tout ce qui m'en auroit éloigné. C'eft donc avant-hier que je paffai le foir & que je foupai avec la famille *Walmore*;

les *Welgreen* qui avoient été chez moi, y vinrent aussi. Nous ne quittâmes point milord. On parla de contrat, d'emplettes, de dispense de bans, de cérémonie; je ne parlai que de ce qu'il falloit faire pour miss Henriette. Voilà tout le détail que je puis t'écrire aujourd'hui. Hier, sir Robert fut à Bristol pour les arrangemens dont on avoit parlé la veille : il passa chez moi à neuf heures du soir. C'est mercredi prochain que le contrat doit être signé dans une assemblée de parens & d'amis; c'est le vendredi suivant que le mariage doit être béni à l'église de Clamstead, par le docteur *Jackson*. Sir Robert me vit si émue de tout ce qu'il me disoit, que pour faire diversion il me remit une lettre de *Belfloor*; je te l'envoye & je te laisse avec elle : tu verras s'il est bien extraordinaire qu'il y ait un peu de désordre dans celle que je t'écris. Dans ce moment, je reçois un message

des *Dagby* ; M. *Endwell* eſt expirant : le domeſtique ajoute que sûrement il eſt mort, qu'il étoit à l'agonie depuis pluſieurs heures. J'y vole : adieu. Je ne ſais quand je t'écrirai.

Sir Belfloor à ſir Robert Walmore.

Tu es fou, mon cher ami, oui, abſolument fou. Nous devons faire le plus joli ſouper avec des femmes charmantes : nous arrivons, je vois que tu commences à t'amuſer, tu te livres à la gaîté, & au bout d'une heure tu fais ſemblant de ſortir, je ne ſais ſous quel prétexte ; tu vas chez toi, tu fais ton paquet, & tu pars au milieu de la nuit pour retourner dans ta province. Tu as cruellement bleſſé mon amitié pour toi, & le billet que tu m'as écrit en partant ne m'a point ſatisfait. Tu fuis, parce que tu t'amuſe, & tu te reproche d'avoir du plaiſir : plaiſante conſcience en vérité !

Est-ce cette tant belle Camille qui te donne ces scrupules, & lui as-tu promis de t'ennuyer par-tout où elle ne seroit pas? Je commence à te croire incurable; dès que tu n'es pas sensible aux ridicules dont tu peux te couvrir, tu es un garçon perdu. Je ne te cache pas que nous rîmes un peu de toi, quand nous vîmes que tu ne revenois pas; les femmes en étoient piquées, tu fis pitié aux hommes. Je suis d'autant plus fâché contre toi, que ton brusque départ a dérangé mes projets; je comptois t'accompagner, passer quelques jours chez tes parens, & de-là faire un tour à Bath & à Bristol, où je dois aller pour affaires & par curiosité. Mon amitié méritoit plus d'égards de ta part; & quand même je combats ta belle passion, tu sais que c'est par intérêt pour toi, & parce que je suis persuadé que tu te trompes, & que tu es trompé. Je vois bien qu'il faut t'abandonner à ton malheureux sort;

j'ai voulu te guérir, mais n'imagine pas que je veuille te consoler, tu serois malheureux comme *Job*, que je me moquerois de toi. Après ce que j'ai fait, c'est tout ce que je pourrai faire pour ton service; j'ai pu te tirer hors de ton vaisseau, mais je te laisserai dans ton bourbier. Sans doute, qu'abusant de la foiblesse de tes parens, tu les forces à tenir ce qu'ils t'ont promis contre leur gré, & la belle héroïne ne manque pas de profiter de tes dispositions & de la lâcheté de ton cœur. Quel plaisir pour une femme comme celle-là, pour la fille d'un pauvre petit ministre de village, d'être un jour appelée miladi *Walmore!* Va, mon ami, couronne ton ambition, elle te le rendra, je te le promets, tu auras aussi des couronnes : elle n'a jamais aimé que toi, sans doute, tu es aussi le seul qu'elle aimera. Pauvre homme! en vérité tu ne mérites aucun ménagement, tu n'as écouté que ta

folie. Je devois avoir plus de droit sur ton cœur, & je m'attendois à plus d'empire sur ta raison. Je crois qu'ici finiront toutes nos relations; tu seras ou absorbé par ta belle conquête, ou ennuyé & honteux de l'avoir faite, & je souffrirois trop de te voir l'un ou l'autre. Adieu donc, mon cher ami, je conserverai toujours au fond de mon cœur des regrets bien sincères que tu n'ayes pas fait plus de cas de l'attachement que je t'ai voué, &c. B.

Réponse.

Sir Robert Walmore à sir Belfloor.

MON cher *Belfloor*, je suis trop heureux pour être sensible à tes injures; je te dirai même qu'elles me flattent. Nos façons de penser sont si différentes, que je ne suis point étonné que tu sois revolté contre moi; je te le pardonne de tout mon cœur, pardonne-moi aussi

à jamais ; & dès-lors chaque instant confondra tes horribles prophéties : que le ciel te les pardonne, & que si jamais il te punit de ta vie licentieuse, que ce soit en te faisant le témoin de mon bonheur, & en te rendant digne d'en mériter un pareil ! C'est là toute la vengeance que je souhaite des maux que tu as voulu me faire. Cependant je confesse mon tort de t'avoir quitté si brusquement ; il m'étoit impossible de soutenir plus longtems la vie que je menois à Londres ; cette suite de choses inutiles, & de vaines occupations qui remplissoit notre tems, m'étoit insupportable, & me faisoit éprouver un ennui que je n'ai pu vaincre : ce souper charmant y a mis le comble ; la liberté, la familiarité, la gaîté bruyante qui régnoit dans la compagnie choisie qui le composoit, m'a étourdi un moment, & bientôt m'a révolté. J'avoue cependant que tout étoit attrayant : la profusion

des lumières, l'élégance de l'appartement, la volupté des meubles, la parure & la beauté des femmes; la bonne chère répondoit sans doute à tout le reste; c'étoit une fête arrangée par Bacchus & l'Amour. Mais, mon cher ami, je ne connois ni l'un ni l'autre; l'idée de femme est encore chez moi liée à celle de décence; je ne suis point prêt à me corriger de cette erreur gotique; j'étois parmi vous un profane qui s'est banni de lui-même, & qui s'est infligé la punition qu'il méritoit. J'ai fui, pour t'éviter la peine de me couvrir de ridicule, & j'ai pris le moment où j'avois le plus de force. Du reste, je rends justice à tes intentions, j'ai bien su voir ton amitié pour moi, & tu ne peux me croire ingrat. Je te prie, restons amis, traitons-nous seulement comme si nous étions de religion différente; laissons au tems à décider lequel de nous deux a trouvé

le meilleur paradis. Adieu, très-cher ami, je pars pour Briſtol, pour prendre les meſures & les arrangemens qu'exige mon mariage; je ſerai toujours tout à toi. Si tu viens à Clamſtead, ne pourrois-tu point amener avec toi un peintre en miniature? je voudrois faire peindre ma Camille, & auſſi la belle tête de mon reſpectable père.

LETTRE LXXII.

Nancy à Camille.

NON, mon enfant, cela ne ſe paſſera pas ainſi; je ne puis conſentir à te perdre, à me ſéparer de mon amie, ſans la voir encore une fois. Il faut abſolument que nous nous voyions, ma chère Camille, avant que tu ſois miladi *Walmore*; je dois jouir de ton triomphe, il eſt un peu mon ouvrage, &

je veux savoir comment tu le supportes. Je m'exposerai à ta fierté, à ta vanité, nous en rirons ensemble ; enfin je respire, & ta dernière lettre m'a comblé de joie. Tout est fini, tout est conclu ; plus d'obstacles, les parens sont rangés, le mari est enchaîné, le contrat dans trois jours, la bénédiction d'abord après. Je te salue, miladi *Walmore* ; une fois l'esprit & les grâces sont récompensés. Ne te verrai-je point au milieu de tes gens, de ta famille, dans ce château ? Il est bien vieux, bien antique ; n'importe, tu y seras bien, & tu y feras habiter le plaisir & la gaîté ; tu mèneras tout cela bon train. Mais auparavant, ma chère amie, je veux te voir, je veux t'embrasser ; voilà bientôt huit mois que tu es loin de moi ; tu dois être horriblement changée, peut-être ne te reconnoîtrai-je pas ; à la campagne, loin de tout secours, on doit devenir laide. Tu es mise à la vieille mode ;

les chagrins, l'impatience t'auront maigrie; tu dois être à faire peur; tu as besoin de moi, & je suis en peine du bonheur de sir Robert : je veux en juger par mes yeux. Nous avons donc fait la partie, milord *Belton* & moi, d'aller à Bristol pour te voir. Pour ne pas nous ennuyer en chemin, nous prenons avec nous mistriss *Daring* & sa fille ; elles demeurent dans la maison que j'habite, & je t'en ai parlé une fois : elles auront avec elles un M. *Adlington*, qui peut-être un jour épousera la jeune fille : c'est très-bonne & très-gaie compagnie ; nous ne leur confions point le but de notre voyage ; elles croient que c'est simplement une course de plaisir ; elles n'ont même jamais entendu parler de toi ; en sorte qu'il n'y a rien à craindre de leur indiscrétion, & tu peux être tranquille sur l'évènement. Voici comment nous avons tout arrangé : nous partons demain dimanche au soir, pour arriver

arriver lundi dans la nuit à Bristol ; nous passerons dans l'après-midi à Censfort ; tu pourras nous venir joindre, si tu en as la facilité ; sinon, dès que nous serons arrivés à Bristol, nous envoyons une voiture à Clamsted ; elle aura ordre d'aller à la ferme des *Welson*, sans demander personne ; tu te mettras dedans avec Betty à deux ou trois heures de l'après-midi ; elle te conduira tout droit à la taverne *du Cheval d'Or* ; tu y trouveras une amie qui meurt d'impatience de te voir, & un ami qui s'intéresse véritablement à toi. Il dit qu'il a plusieurs conseils importans à te donner ; ensorte que le voyage ne sera pas tout-à-fait inutile pour toi. Milord vient de faire partir un homme qui, sans nommer personne, doit faire préparer un appartement & un souper. Nous serons ensemble quelques heures : tu seras inconnue au reste de la compagnie, & nous t'appellerons toujours

miladi. Tu ſeras chez toi le mercredi à neuf ou dix heures du matin. Cette petite abſence ne peut être d'aucun effet ; d'ailleurs, il eſt tout ſimple qu'à la veille de te marier tu ayes des affaires à Briſtol. Tu recevras ma lettre lundi matin ; tu peux prendre toutes tes meſures en conſéquence ; les nôtres ſont bien arrangées, & nous ſommes sûrs du ſecret. Si par haſard il te prenoit fantaiſie de ne pas te rendre à notre invitation, je t'avertis que nous irions tous débarquer chez toi ; nous prendrons des noms différens des nôtres, & nous ſerons des parens qui vont voir leur parente qui ſe marie. Il y auroit bien plus d'inconvéniens, mais je ne ſaurois qu'y faire ; je veux voir miladi Camille à quelque prix que ce ſoit ; c'eſt une fantaiſie qui m'intéreſſe trop pour y renoncer ; d'ailleurs, qu'en peut-il arriver ? Ainſi, à mardi au ſoir, chère amie ; je m'en fais une vraie

fère. Adieu, en attendant que je t'embrasse moi-même.

LETTRE LXXIII.

Sir Belfloor à miladi Walmore.

Londres, le 28 Octobre.

MILADI,

JE m'empresse de vous communiquer une découverte bien importante que je viens de faire ; j'espère qu'à la fin nous dessillerons les yeux de mon ami Robert, & que nous viendrons à bout de le guérir de sa passion aveugle : je vois par sa dernière lettre qu'il n'y a pas de tems à perdre. Permettez que j'aie l'honneur de vous faire le détail de tout ce que j'ai appris, & de la manière dont j'y suis parvenu. Il y a quelque tems que j'ai fait la connoissance de milord

George *Drumore*; c'eſt un très-aimable jeune homme ; il demeure à Londres depuis le retour de ſes voyages, dont il eſt revenu il y a peu de tems, & il vit très-agréablement ici. Le lendemain du ſingulier départ de ſir Robert, je me trouvai avec milord *Drumore* chez la ducheſſe de *Brenton* : je contai l'hiſtoire arrivée la veille, & comment votre fils, au moment où il paroiſſoit ſe divertir avec nous, s'eſt échappé & enfui de Londres pour retourner chez lui & auprès de ſa belle Camille *Backinſon*. Milord *Drumore*, étonné de m'entendre prononcer ce nom, me le fit répéter pluſieurs fois. Il me demanda ſi je la connoiſſois, ſi je ſavois où elle étoit ? je lui répondis que je ne l'avois jamais vue, mais que je la connoiſſois beaucoup, & que pour les péchés de toute une famille, elle habitoit une campagne à quelques milles de Briſtol. Alors il me prit à part, & il me dit :

Il y a deux ans que je cherche cette Camille *Backinson* ; c'est la plus jolie & la plus aimable créature que j'aie jamais vue, & je ne sais ce que j'aurois fait pour elle, si je n'eusse été arrêté par mon père. Vous jugez, miladi, que j'écoutois milord avec la plus grande curiosité & le plus grand intérêt : je l'assurai qu'il m'apprenoit des choses très-importantes, & je le conjurai de me dire tout ce qu'il savoit sur cette fille. Nous passâmes dans une chambre voisine, & il répéta avec enthousiasme : réellement elle est charmante, cette fille, & on ne peut pas avoir plus d'esprit. Je l'ai connue chez son père qui étoit ministre à Palmhill : c'est un village à dix-huit milles d'ici, où j'ai une maison de campagne. Elle vivoit très-retirée ; elle ne quittoit presque point son père, qui se donnoit beaucoup de soins pour son éducation & pour cultiver son esprit. Comme il me donnoit

aussi des leçons, j'avois occasion de la voir quelquefois ; & sans avoir aucune liaison bien intime, nous étions un peu amis & camarades, étant à peu-près du même âge. Je la voyois cependant très-rarement, & j'étois, je crois, le seul homme qu'elle connût alors, son père la tenant très-renfermée, & l'occupant beaucoup ; & même à cause de sa fille, il n'avoit de relation avec personne ; il ne venoit presque jamais dans notre maison, & il n'étoit lié qu'avec un homme âgé qui demeuroit près du presbytère : il passoit pour être fort sauvage & fort jaloux de sa fille. Il mourut assez subitement, & la pauvre enfant se trouva seule, isolée, sans parens & sans amis. Elle resta quelques semaines dans le presbytère avec une vieille servante, & elle se proposoit d'aller vivre avec le vieux ami de son père, qui vouloit bien la prendre auprès de lui, & qui se chargeoit d'arranger sa petite

succession. Je cherchai beaucoup à la voir : ayant pu la rencontrer deux ou trois fois, je plaignis son sort en déplorant sa situation ; je lui dis combien elle seroit malheureuse avec un vieux homme seul, & qui mourroit incessamment. J'ajoutai que j'avois quelque chose de meilleur à lui proposer ; que je connoissois à Londres la femme d'un marchand de la cité, qui avoit des obligations à notre famille, qui seroit charmée de la recevoir ; qu'elle y seroit très-bien & très-décemment ; qu'à Londres elle trouveroit toutes les ressources & tous les secours qu'elle pourroit désirer, ce qui lui convenoit beaucoup mieux que de rester au village ; que j'offrois de la conduire dans une voiture, ou que si elle préféroit, je la laisserois aller seule avec un domestique ; que d'ailleurs ce ne seroit jamais que quatre ou cinq lieues de chemin que nous ferions ensemble. Je ne sais quelles fu-

rent ses idées, mais je n'eus pas besoin de faire de bien longues sollicitations. Je lui donnai quelques détails sur le nom, le caractère & la demeure de la femme chez laquelle je devois la conduire, & le départ fût fixé pour le surlendemain. Pour moi, je crus faire un enlèvement comme j'en avois lu dans quelques romans; je trouvois charmant de courir des aventures, de faire parler de moi à mon âge; & plein de tout ce que mon imagination pouvoit me promettre là-dessus, je fis tous les apprêts du départ. Je mis un domestique dans le secret, je fis venir des chevaux de loin, je répandis de l'argent, j'en promis davantage, & nous partîmes un beau matin. Mon père, qui m'avoit vu occupé & distrait, avoit fait observer mes démarches; mon confident lui révéla tous mes projets, & nous avions à peine fait deux milles, que nous fûmes arrêtés par l'homme d'affaire de la

maison; il étoit accompagné de deux domestiques. Il me pria poliment de descendre, & de monter dans une autre voiture qui étoit là. Je voulus faire résistance; je pris mes pistolets, j'appelai mon laquais: il me dit en riant que les pistolets n'étoient pas chargés, & que le domestique n'oseroit pas désobéir aux ordres de milord *Drumore*; que d'ailleurs si je ne voulois pas me rendre à sa polie invitation, ils essayeroient entr'eux d'exécuter ce qui leur étoit commandé; & en effet, dans un moment je fus transporté dans l'autre voiture qui me reconduisit à la maison. Mon père se moqua de moi, me fit sentir le ridicule de ma conduite, & me dit que pour toute peine je serois enfermé pendant quinze jours; que d'ailleurs je pouvois être tranquille sur miss *Backinson*; qu'on lui avoit donné les moyens de continuer sa route, & qu'elle avoit un ami & un protecteur

qui auroit soin d'elle. Je fus en effet enfermé pendant quinze jours ; mais ils ne firent que fortifier la passion que j'avois pour cette fille charmante, d'autant que je m'en croyois un peu aimé : cependant je fis semblant d'y renoncer, & d'avoir oublié le roman & l'héroïne. Peu de tems après on me fit commencer mes voyages, & j'ai fait mon tour d'Italie, pendant lequel j'ai eu le malheur de perdre mon père. Il y a environ deux mois que je suis revenu. Tout ce que j'ai vu n'a point effacé les impressions qu'avoit faites sur moi miss Camille, & j'avoue que je n'ai rencontré aucune femme qui eût autant de grâces séduisantes, & d'agrémens dans l'esprit. Depuis mon retour, je n'ai cessé de faire des recherches pour la retrouver : je n'ai pu découvrir ce qu'elle étoit devenue, ni aucunes de ses traces ; seulement sur quelques indices, j'ai retrouvé la maison où elle demeu-

roit l'année dernière. On a dit vaguement qu'elle avoit été malade aſſez long-tems, & qu'elle avoit quitté Londres pour ſa ſanté, il y a environ cinq ou ſix mois, ſans qu'on ait pu dire où elle étoit allée. Je commençois à n'y plus penſer, lorſque je vous ai entendu nommer miſs Camille *Backinſon*. Je vous avoue que je déſire extrêmement de la revoir, & je vous prie de me dire à votre tour tout ce que vous ſavez d'elle, & du lieu qu'elle habite. Quand milord *Drumore* eut fini de parler, je lui contai tout ce qui m'étoit connu de ſon hiſtoire, & je lui ai dit qu'il m'importoit extrêmement, pour l'intérêt que je prenois à mon ami *Walmore*, de ſavoir toute la conduite de miſs Camille depuis qu'elle avoit quitté Palmhill; que s'il vouloit, nous irions prendre des informations dans l'endroit où elle avoit demeuré; & qu'au ſurplus, quoi qu'il en fût, il

avoit des droits sur elle qui alloient avant ceux de sir Robert, qu'il devoit les réclamer, & que je lui aiderois s'il le souhaitoit. Il est très-bien entré dans mes idées : nous sommes allés sur le moment à cette demeure de miss Camille, où milord *Drumore* avoit déjà pris des informations. Ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que dans une petite rue nous avons trouvé la maison & la femme qui en loue les appartemens ; nous l'avons questionnée sur miss Camille *Backinson* ; à peine a-t-elle voulu s'en ressouvenir, & ce n'est qu'après bien des informations chez les voisins, qu'une femme nous a dit que si nous voulions en savoir quelque chose, il falloit aller chez une certaine mistriss *Tomfield*, qui étoit venue souvent chez miss *Backinson*, & chez laquelle celle-ci alloit quelquefois. Je connoissois cette miss *Tomfield* pour une des plus distinguées coquettes parmi les demoi-

ſelles de Weſtminſter ; je ſavois que depuis long-tems milord *Belton* lui eſt attaché. Dès-lors je ne doutai pas que nous ne trouvaſſions le fil de quelque hiſtoire galante. Nous nous fîmes indiquer la maiſon de çette *Tomfield* ; comme elle avoit changé deux fois de logement , nous courûmes pluſieurs rues avant que d'y parvenir. Quand nous y fûmes , nous voulions tout ſimplement aller chez elle , & nous informer d'elle-même & de ſes domeſtiques de ce que nous cherchions. Nous réfléchîmes que ce n'étoit pas le moyen de découvrir quelque choſe , que l'on ne manqueroit pas de ſe défier de notre curioſité , & que l'on nous cacheroit tout, ou que l'on ne nous diroit que des menſonges. Nous réſolûmes de ne point paroître , & de tâcher d'être inſtruits par les domeſtiques , par quelque marchande de modes , ou par quelque coîffeur. Dans le moment que nous

nous en occupions devant la maison de cette fille, milord *Belton* arriva dans son carrosse, & monta chez elle. Nous étions près de la porte, comme des gens indifférens qui passent. Nous entendîmes le laquais & le cocher s'entretenir entr'eux. Un moment après, il sortit un valet-de-chambre qui leur dit qu'il alloit partir pour Bristol, qu'il croyoit que c'étoit pour quelque noce; qu'il avoit ordre de préparer des appartemens. Les domestiques ont demandé en riant si c'étoit pour le mariage de leur maître avec miss *Tomfield*: ils ont répondu que non, que c'étoit pour celui de quelqu'une de ses amies, qu'il ne savoit pas ce que c'étoit. Nous aurions bien voulu en apprendre davantage, mais nous craignions de faire des questions, & de montrer trop de curiosité. Revenu chez moi, j'envoyai mon valet-de-chambre chez milord *Belton*, s'informer si un de ses gens

n'alloit pas à Bristol, & s'il voudroit se charger d'un paquet; je lui enjoignis en même tems de savoir pourquoi il y alloit, & ce qu'il avoit à y faire. Il revint sans avoir rien appris; le domestique lui dit seulement, en le renvoyant brusquement, qu'il alloit partir sur le moment pour Bristol, & qu'il avoit affaire au logis du *Cheval d'Or.* Quoi qu'il en soit de tout cela, j'ai proposé à milord *Drumore* de m'accompagner chez vous, miladi; que là il raconteroit à sir Robert l'histoire qu'il avoit eue avec miss Camille; qu'il lui diroit qu'en conséquence il croyoit avoir des droits sur elle: alors, suivant la tournure de la conversation qui ne se fera que sur le ton de la plaisanterie, je proposerai que nous allions tous trois chez miss Camille, la prier de décider elle-même la question: elle sera sûrement confondue, ce qui ne manquera pas d'agir sur l'esprit & sur l'amour-

propre de ſir Robert, & certainement il renoncera à ſa folie : j'en ſerai charmé pour vous, miladi, à qui j'ai l'honneur d'être attaché, & pour mon ami, qui ſeroit bien malheureux de faire un mariage ſi mal aſſorti, & dont il ſe repentiroit toute ſa vie : une fille qui a commencé la ſienne par une aventure auſſi gaie, finira ſûrement par en avoir bien d'autres. Milord *Drumore* ne veut point traiter la choſe ſérieuſement ; je lui ai fait promettre de ne former aucune diſpute, mais de ſe conduire de manière que tout ſe paſsât en amitié, & à l'avantage de tous les deux ; enſorte que vous pourrez être tranquille ſur l'évènement. Comme il n'y a pas un moment à perdre, j'envoie ma lettre par un exprès, qui vous la remettra demain à midi. Je joins ici un mot pour mon ami ; je le préviens de notre intention & de notre arrivée, qui ſera mardi matin. Nous irons dans le jour

chez miss Camille : je me divertis d'avance de la scène ; ce sera un vrai coup de théâtre, & je ne vois pas qu'avec toute son adresse elle puisse le parer. Je serai trop heureux de rendre service à votre très-aimable fils ; je me suis fort attaché à lui dans le séjour qu'il a fait ici, malgré la différence de nos façons de penser : son caractère est un peu gothique & romanesque, mais j'espère qu'il se corrigera, & qu'il me demandera pardon de la manière brusque & peu amicale avec laquelle il m'a quitté. Nous rirons dans peu de toute cette histoire, & je serai charmé que vous n'ayez point le chagrin dont vous êtes menacée. C'est avec un profond respect que j'ai l'honneur d'être, &c. B.

P. S. Dans ce moment milord *Drumore* vient de me faire dire qu'il a appris par une marchande de modes, que miss *Tomfield* & milord *Belton* par-

toient aujourd'hui avec quelques autres perſonnes pour Briſtol, & qu'ils en faiſoient un ſecret. Miſs *Tomfield* a acheté beaucoup de choſes qui ne ſont point pour elle, & elle a nommé ſouvent miſs Camille, qui doit être blonde. Il y a quelqu'hiſtoire là-deſſous dont nous tenons le fil.

Sir Belfloor à ſir Robert.

MON cher ami, je ne te dis plus qu'un mot, c'eſt que tu veuille bien nous recevoir mardi matin, & écouter ce que nous avons à te dire. Il s'agit de te communiquer une petite aventure qui s'eſt paſſée entre milord *Drumore* & ton adorable Camille : il y a environ deux ans qu'il l'a enlevée, & elle étoit partie de bonne volonté avec lui pour aller ſe divertir enſemble à Londres. Comme il croit que cette circonſtance lui donne quelques droits ſur cette di-

vinité, il souhaite de les faire valoir auprès d'elle, & il voudroit te faire là-dessus quelques représentations. Au reste, il n'est point jaloux de ses prétentions; comme, sans doute, il a été plus heureux que tu ne le seras jamais, il y renoncera volontiers, si tu le souhaites. Il désire seulement de revoir miss Camille; j'ai la même envie, & j'espère que tu voudras bien nous présenter chez elle: sous tes auspices, nous serons sûrement bien reçus. Pour parler sérieusement, mon cher ami, je ne doute pas que, lorsque tu nous auras vus & entendus, tu ne renvoies la cérémonie de ton mariage; nous serons chez toi mardi matin. Je t'assure que tu n'as point de plus fidèle ami que W. *Belfloor*, &c.

SUITE.

Lorsque miladi *Walmore* eut reçu les deux lettres que l'on vient de

lire, elle en eut d'abord une grande joie. Réfléchissant ensuite sur la violence de la passion de son fils, & sur la fermeté de son caractère, elle craignit que les nouvelles circonstances qu'elle venoit d'apprendre ne fussent sans effet, & qu'elles ne devinssent, pour sir Robert, que l'occasion d'un nouveau sacrifice : elle ne fut pas aussi sans quelqu'inquiétude sur ce qui pourroit se passer entre milord *Drumore* & lui. L'impatience de faire voir à son fils sa pénétration, & de lui prouver qu'elle ne s'étoit pas trompée sur miss Camille, l'emporta cependant sur toute autre considération : elle le fit chercher sur le moment. Il étoit chez miss Camille ; il fallut attendre son retour. Dès qu'elle l'apperçut, elle lui dit avec un sourire amer : vous venez sans doute, mon cher fils, de fortifier l'admiration & la grande vénération que vous avez pour votre divinité ; je croyois cepen-

dant que les femmes n'étoient admirables & respectables, que lorsqu'elles avoient été toujours vertueuses & sans foiblesse pour aucun homme, Ah! ma mère, interrompit sir Robert, pourquoi voulez-vous empoisonner mon bonheur? ne pouvez-vous m'en laisser jouir, & regrettez-vous déjà le consentement que vous y avez donné? Sans doute, reprit miladi, je suis une mauvaise mère; voilà cependant des lettres que je viens de recevoir; je ne sais ce que je dois en faire, il y en a une pour vous, mais peut-être que vous ne voudrez pas les lire. Sir Robert prit les lettres avec vivacité, & en protestant que ce ne seroit pas impunément que l'on répandroit des fables & des mensonges sur miss Camille. Miladi observoit son fils pendant la lecture de ces lettres fatales; elle voyoit toutes les passions se peindre alternativement sur son visage. Aux premiers mots, il s'écria: cela est faux,

Belfloor, cela eſt faux ! Mais bientôt le déſeſpoir s'emparant de ſon ame, il ouvrit avec fureur celle qui lui étoit adreſſée. Après l'avoir lue, il tomba comme anéanti ſur une chaiſe qui étoit auprès de lui ; il étoit ſi abſorbé dans ſes réflexions, qu'il n'entendoit, ne voyoit rien, & ne proféroit aucune parole. Miladi employoit ce tems à ſe déchaîner contre la pauvre Camille ; pour achever de la détruire dans l'eſprit de ſon fils, elle ne ceſſoit de dire qu'elle avoit bien jugé, qu'elle avoit bien dit, bien deviné, qu'il auroit bien fallu la croire, & cent autres raiſons qui ne tiroient point ſir Robert de l'état de ſtupidité où il étoit. Enfin il ſe leva comme par convulſion, & ne prononça, en s'en allant, que le nom de mort. Il voulut s'enfermer dans ſa chambre, mais miladi s'y oppoſa ; elle croyoit ſes exhortations néceſſaires, elle ne vouloit point quitter ſon fils. Ce ne fut qu'après

une très-grande contestation, & après qu'il eut promis qu'il attendroit tranquillement l'arrivée de sir *Belfloor* & de milord *Drumore*, qu'on le laissa seul. On juge mieux de l'état de sir Robert qu'on ne sauroit le décrire; il vouloit aller chez miss Camille, il vouloit lui écrire; il alloit, il venoit, il commençoit des lettres, il les déchiroit: il passa la nuit dans cette agitation. Enfin fatigué de tout ce que son désespoir lui avoit fait faire, il écouta ce que la raison lui disoit; il se décida à attendre l'arrivée des deux gentilshommes, & l'espérance de les confondre ne fut pas ce qui lui donna le moins de force. D'un autre côté le chevalier *Belfloor*, en allant chez milord *Walmore*, avoit pensé à tous les moyens d'empêcher qu'il n'y eût aucune animosité ni aucune vivacité entre sir Robert & milord *Drumore*; il y avoit disposé celui-ci, & en attendant sir Robert, il lui dit que ce n'étoit

point un rival qu'il lui amenoit, que c'étoit au contraire un ami qui penfoit comme lui fur mifs Camille, qu'il ne vouloit point empêcher fon mariage, mais que fur ce qui s'étoit paffé entr'eux, il valoit mieux fe voir avant qu'après, parce que milord *Drumore* pouvant une fois rencontrer mifs Camille, elle feroit très-embarraffée, & il étoit plus convenable que l'entrevue fe fît avant qu'elle fût miladi *Walmore*. Enfin il ménagea fi bien les chofes, qu'il fembloit rendre un fervice à mifs Camille, & que ce qu'il faifoit étoit par intérêt pour elle. Il fit décider que l'on iroit chez elle dès l'après-midi, qu'on lui feroit une vifite; il annonça qu'à la reconnoiffance qu'il y auroit entr'elle & milord *Drumore*, fir Robert pourroit juger de la vérité de ce qu'on lui avoit dit. Il ajouta, d'un air indifférent & en prenant une prife de tabac : il eft poffible, au refte, que nous ne la trouvions pas chez elle;

il

Il s'eſt fait à Londres une partie pour aller à Briſtol, dont je crois qu'elle doit être : milord Belton, une miſs Tomfield, ſa maîtreſſe, & quelques autres perſonnes, ſont parties dimanche au ſoir ; ils doivent être arrivés hier à Briſtol, & ils y paſſent le jour aujourd'hui. J'ai appris tout cela un moment avant mon départ par mon domeſtique, qui a trouvé le moyen de parler à la femme de chambre de cette demoiſelle ; c'eſt, à ce qu'elle a dit, pour aller voir une amie qui s'appelle Camille. Je n'ai pas eu le tems de prendre de plus amples informations, mon cher ami ; mais, ajouta-t-il, en ſerrant la main à ſir Robert, nous ſaurons bientôt tout cela, & je me réjouis de voir cette aimable Camille : voilà milord qui en dit des choſes étonnantes, & en vérité, meſſieurs, vous devez être bons amis, car vous êtes d'accord ſur tous les points. Il eſt vrai, continua-t-il en ricanant,

qu'à Londres on riroit un peu d'un homme qui épouseroit une femme qui auroit été enlevée par un autre; les papiers publics en feroient mention d'abord après l'hiſtoire des pendus, & on en feroit quelques chanſons. Sir Robert étoit entre la vie & la mort, il laiſſoit tout dire, tout conjecturer; il haïſſoit ſon ami, & ne craignoit rien : quelquefois il vouloit faire des objections, mais *Belfloor* l'interrompoit avec tant de volubilité, il faiſoit des plaiſanteries ſi fortes ſur Camille & ſur la paſſion de ſir Robert, qu'il falloit ou ſe taire, ou ſe couper la gorge. Enfin il lui dit : en vérité, *Belfloor*, vous êtes un ami cruel, & je ne ſais ſi c'eſt un ſervice que vous me rendez! Si c'étoit un plaiſir pour moi de vous confondre, je ne craindrois point d'accepter ce que vous propoſez ; vous vous êtes toujours fait un jeu des femmes, vous n'avez connu que les femmes galantes de Paris & de

Londres, & vous les jugez toutes d'après elles. Je ne veux point vous guérir de votre erreur, il me suffit des vérités que je sais; je ne juge, moi, que d'après ce que j'ai vu & sur ce que je connois: vous êtes trompé ici par quelque ressemblance de nom & de circonstances, & jamais on n'a entendu parler de rien de ce que vous dites. Je suis plus raisonnable que cela, interrompit *Belfloor*: écoutez-moi, mon cher ami; il y a longtems que nous sommes en guerre sur votre passion & sur celle qui en est l'objet; vous m'avez toujours traité là-dessus avec la hauteur d'un homme parfait qui a affaire à un libertin: mon amour-propre en a été piqué, & j'avoue que si vous avez tort, comme cela est possible, je ne serai pas fâché d'en être le témoin. Mais il y a plus que cela: vous savez mes liaisons avec votre famille; miladi votre mère ne m'a pas caché son chagrin sur votre mariage avec

d'énergie à sa volonté & à son sentiment. Il dit seulement qu'il seroit bien heureux d'avoir une belle-fille comme miss Camille, & miladi ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Tout fut arrangé comme *Belfloor* l'avoit proposé; après midi on monta à cheval; milord *Drumore*, *Belfloor*, sir Robert & M. *Wipp*, que miladi jugea à propos de joindre à ces messieurs. Ils allèrent chez miss Camille. Sara & son mari s'empressèrent de dire qu'il étoit venu une voiture pour la prendre; qu'il y avoit deux heures qu'elle étoit partie avec Betty; que, sans leur dire où elle alloit, elle avoit promis de revenir le lendemain matin, & que le cocher avoit dit qu'il venoit de Bristol & qu'il y retournoit. Ces bonnes gens, qui se croyoient d'autant plus obligés de dire tout ce qu'ils savoient, que, n'ignorant pas le mariage de sir Robert avec miss Camille, ils vouloient satisfaire l'em-

preſſement qu'ils avoient de la voir, auroient même bien voulu prendre ce moment pour recommander leur fille Betty. On ne leur en donna pas le tems, il fut décidé que l'on iroit tout de ſuite à Briſtol; le trajet fut fait très-rapidement. Le pauvre ſir Robert laiſſoit aller ſon cheval & ſuivoit ſes camarades, tourmenté par mille idées différentes, mais ne doutant jamais de l'innocence de miſs Camille, & maudiſſant dans le fond de l'ame le zèle indiſcret de ſon ami. On arriva à Briſtol à l'entrée de la nuit; *Belſloor* s'informa, avec l'activité de ſon caractère, des voitures qui pouvoient être arrivées la veille de Londres, & ayant enſuite découvert la taverne du *Cheval d'Or*, ils s'y rendirent tout de ſuite. On leur dit qu'on n'y logeoit point les étrangers, qu'elle étoit conſacrée à quelque club ou ſociété de la ville. Cependant ils s'y préſentèrent; l'hôte étoit occupé à leur

confirmer ce qu'on leur avoit appris ; lorſque Betty, attirée par la curioſité, reconnut la voix de ſir Robert ; elle crut ſaire merveille d'aller au-devant de lui, & de lui dire, avec autant de joie que d'empreſſement, que miſs Camille étoit logée dans cette maiſon, qu'elle étoit venue pour voir des lords & des ladis ſes parens & ſes amis. En diſant cela, elle le conduiſoit par la main dans la chambre où milord *Belton* & toute ſa compagnie ſoupoient avec miſs Camille. On s'occupoit préciſément dans ce moment du bonheur de ſir Robert ; on le trouvoit plus heureux que miſs Camille, & elle s'entretenoit particulièrement avec milord *Belton*, de Nancy, & partout on diſoit que l'eſprit, que les talens, que les agrémens d'une femme valoient mieux que la fortune & l'opulence. Betty entre, en diſant avec un tranſport de joie : miſs, voilà ſir Robert! il ne manquoit plus que lui. Un coup

de foudre n'auroit pas fait un effet plus terrible : sir Robert est ébloui, il ne voit rien, il entre en tremblant, il tourne autour de la table pour s'approcher de Camille, qu'il avoit à peine distinguée. *Belfloor* le suivoit; il salue d'abord Nancy, ensuite s'approchant de milord *Belton*, il veut lui expliquer que sir Robert ayant appris que miss Camille étoit venue à Bristol, sans doute pour les affaires de son mariage, il avoit voulu la suivre & lui aider dans ce qu'elle pouvoit avoir à faire. Pendant ce tems-là, milord *Drumore* s'étoit aussi approché de Camille, & lui disoit : miss, si vous n'avez pas oublié sir George, vous permettrez qu'il se fasse le plaisir de vous revoir. Camille, à qui l'apparition de sir Robert avoit déjà causé la plus vive émotion, reconnut sir George, & tomba évanouie. Alors tout le monde vole à son secours; on se lève de table, & il se fait un bruit

dans lequel on ne diſtingue plus rien. La femme de l'hôte & ſes filles viennent au ſecours de miſs Camille, qui avoit des convulſions & qui paroiſſoit dans les angoiſſes de la mort. Sir Robert levoit les yeux au ciel, ſe tordoit les mains, & donnoit les plus grandes marques de déſeſpoir & d'indignation; cependant perſonne ne prenoit garde à lui. Les femmes s'étant emparées de miſs Camille, & ſe diſpoſant à la conduire dans une chambre & à la mettre au lit, en lui donnant tous les ſecours dont elle avoit beſoin, elles laiſsèrent aux hommes le tems d'établir une converſation plus réglée qu'elle n'avoit été d'abord. Milord *Belton*, peu content de ce que lui diſoit le chevalier *Belfloor*, & piqué ſur-tout de l'air de légéreté avec lequel il avoit ſalué Nancy en l'abordant, l'écouta d'abord ſans lui répondre & ſans lui faire de queſtions. Mais lorſque *Belfloor* crut s'être bien

justifié de ce qui venoit de se passer, milord lui dit : chevalier, vous avez fait une action indigne, l'action d'un méchant intrigant qui se mêle mal à propos des affaires des autres, & je vous ai toujours reconnu pour tel. Milord, répartit *Belfloor*, en mettant la main sur son épée, vous êtes le premier qui ayez dit cela, & je ne souffrirai pas que vous le pensiez un instant. Je vous le dirai, répondit milord, par-tout où vous voudrez, & jusqu'au dernier moment de ma vie. Ils tirèrent tous les deux leurs épées, mais M. *Wipp* se mit entre-deux, & voulut les appaiser. Monsieur a raison, dit milord *Belton*, ce n'est pas le moment, mais je ne quitterai pas cette maison sans vous avoir revu, chevalier, & j'espère que je ne tarderai pas longtems. — Demain au jour nous nous verrons, milord, repartit *Belfloor*. Alors il s'approcha de sir Robert, qui étoit toujours dans la plus affreuse cons-

ternation. Dès qu'il vit *Belfloor* venir à lui, il poussa des cris de désespoir, en disant qu'il vouloit sortir de cette horrible maison, & que personne n'eût à l'approcher, qu'il assommeroit quiconque en auroit l'audace; il s'élança avec fureur hors de la porte, & ayant manqué l'escalier pour le descendre, il alla se heurter de la tête contre la balustrade; il se fit une très-grande blessure au front, & son sang ruisseloit, mais il ne sentoit rien. Il se releva en se débattant, & en maudissant ceux qui oseroient le toucher. Il descendit à la rue, & parvenu auprès des chevaux qui étoient restés à la porte du logis, il prit le sien, & monta dessus avec tant de violence, il y avoit une si grande fureur dans ses mouvemens, que le cheval, effrayé, se cabra, & jeta son maître sur le pavé. Sir Robert en perdit connoissance & resta comme mort à la place où il étoit tombé. Il fallut assez

de tems pour savoir ce qu'il étoit devenu, & lorsque *Belsloor* l'eut retrouvé à la lueur des flambeaux, il craignit qu'il ne fût tué. Cependant ayant trouvé, avec le secours du chirurgien qui avoit été appelé pour miss Camille, que ce n'étoit qu'un étourdissement, on le transporta dans la maison, & peu ne s'en fallut que ce ne fût dans la chambre même de miss Camille. *Belsloor* prévint cette rencontre, qui auroit pu être funeste à tous deux; il fit placer sir Robert dans une chambre très-éloignée. On se figure aisément l'état dans lequel étoit le reste de la compagnie; c'étoit un mêlange d'effroi, de curiosité, de plaintes, de questions qui ne faisoient qu'entretenir & augmenter le trouble dans la maison. Miss Camille n'étoit sortie de son évanouissement que par des convulsions effrayantes, & qui redoubloient lorsque de certaines personnes vouloient approcher d'elle. Nancy

lui donna d'abord tous les soins, mais s'appercevant bientôt que sa présence & ses secours ne répondoient pas à son but, & étant elle-même abîmée de fatigue & de chagrins, elle laissa son amie entre les mains de Betty & des autres femmes, & elle alla se concerter avec ses amis sur ce qu'il y avoit à faire dans ces circonstances. Au bout de quelques heures, Camille, revenue à elle, & plus tranquille par les secours qu'on lui avoit donnés, se réveilla comme d'un songe, de l'état où elle avoit été jusqu'alors : elle étoit seule avec Betty, elle se trouvoit dans un appartement qu'elle ne connoissoit point ; ses idées, confuses encore, lui laissoient douter de la réalité de tout ce qui s'étoit passé : elle fit des questions à Betty. La pauvre fille, qui n'avoit encore pensé qu'au danger où étoit sa maîtresse, & qui ne savoit à quoi attribuer tout le désordre dont elle avoit été le témoin,

lui dit, avec sa naïveté ordinaire, tout ce qu'elle savoit & tout ce qu'elle avoit vu, sans lui cacher l'état où étoit sir Robert; elle crut même lui faire plaisir de lui dire qu'il étoit dans la même maison qu'elle, & lui raconta comment, en montant à cheval, il étoit tombé, comment il s'étoit blessé, mais elle l'assura qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il étoit entre les mains du même chirurgien qui l'avoit soignée. Camille retomba dans une espèce d'anéantissement qui effraya Betty; les yeux fixés, le corps roide & poussant des sanglots de détresse & de désespoir, elle saisit avec une violence convulsive les mains de Betty qui vouloit la secourir. Non, lui dit-elle, point de secours, mais écoutes.... Elle ne put en dire davantage, elle retomba encore sans mouvement, puis se jetant tout-à-coup à genoux, joignant les mains, elle dit, avec l'expression la plus touchante : Betty,

ayez pitié de moi, je vous en conjure; ayez pitié de moi, il y va de ma vie, promettez-moi de faire exactement ce que je vous demanderai; je ne veux plus voir personne, je veux retourner chez moi, chez vos parens, & là j'espère que la mort..... Mais sir Robert, dites-moi.... La parole expira encore sur ses lèvres. Betty, fondant en larmes, promit de faire tout ce que sa maîtresse exigeroit, & l'assura encore que sir Robert n'avoit que des contusions à la tête & aux bras, & qu'il étoit sans aucun danger. Camille lui dit d'en savoir encore des nouvelles plus particulières, d'aller chercher une voiture pour retourner tout de suite à Clamstead, & elle lui défendit de laisser entrer personne dans sa chambre. Betty suivit ses ordres, & trouvant Nancy à la porte de la chambre, elle lui dit les intentions de sa maîtresse, & supplia qu'on y eût égard, dans la crainte des extré-

mités où elle pourroit se porter si on lui résistoit. Il se passoit à peu près la même scène dans la chambre de sir Robert, qui étoit dans le côté opposé de la maison; il étoit revenu de l'étourdissement que lui avoit causé sa chûte; il voulut tout de suite remonter à cheval, & suivre un dessein qu'il avoit eu de retourner chez lui. Il dit sa volonté avec tant de force, & il se disposoit à l'exécuter avec tant de facilité, que l'on crut qu'il n'avoit aucun mal. *Belfloor*, qui ne l'avoit point quitté, voulut seulement qu'il allât en voiture plutôt que de remonter à cheval, & comme on avoit de la peine à en trouver une aussi promptement qu'on le souhaitoit, milord *Belton* offrit celle qui l'avoit amené. Il l'accepte, milord, dit *Belfloor*, d'autant que voulant accompagner mon ami pour informer ses parens de ce qui est arrivé, elle me ramènera, & je serai sûr de vous trouver

ici; notre entrevue sera renvoyée de vingt-quatre heures; milord *Drumore* est l'ami que je choisis pour en être le témoin, & vous prendrez celui que vous jugerez à propos. Il étoit quatre heures du matin lorsque cela se passoit, il en étoit cinq lorsque sir Robert partit avec *Belfloor* & M. *Wipp* dans la voiture de milord *Belton*. Miss Camille entendit le bruit du départ; elle en tressaillit. Betty, en lui apprenant ce que c'étoit, crut la rassurer sur l'état de sir Robert: elles partirent aussi une heure après, & miss Nancy, qui ne vouloit point la quitter dans ce moment, la suivit dans un autre carrosse. Sir Robert avec *Belfloor* ne disoit rien, ne prononçoit le nom de personne; puis tout-à-coup il passoit du silence à la volubilité des paroles; ses discours, sans suite, étoient ceux d'un homme qui rêve; il agissoit de même avec une vivacité extraordinaire. La route se fit

dans cette alternative de tranquillité & d'agitation. Arrivé au château, il descendit de voiture avec précipitation; il rencontra miladi sans paroître l'appercevoir; il alla auprès de milord, le regarda d'une manière stupide, & ne lui dit rien. De-là il fut dans sa chambre, il se promena, on l'entendit même fredonner entre ses dents : il ne voulut rien manger; il paroissoit fort altéré, il portoit la main à la blessure qu'il s'étoit faite à la tête, il dérangeoit l'appareil que l'on y avoit mis, & il paroissoit ne rien sentir & ne point prendre garde au sang qu'il faisoit couler de sa plaie; ensuite tombant d'accablement, il se laissa panser avec la même indifférence. On ne le jugea point malade, & *Belfloor* s'empressa de conter à miladi *Walmore* tout ce qui s'étoit passé, en l'assurant qu'il lui ramenoit son fils bien détaché de miss Camille, dont il n'avoit pas prononcé

le nom depuis qu'il l'avoir quittée ; il ajouta qu'elle feroit bientôt oubliée, & qu'il étoit charmé d'avoir rendu ce fervice à fon ami & à fa famille ; que pour lui il retournoit à Briftol, où il avoit quelque chofe à finir avec milord *Belton*. Il repartit quelques heures après. Il voulut prendre congé de fir Robert, qui ne parut faire aucune attention à lui, il le regarda d'un œil fixe fans donner aucune marque de fenfibilité. Miladi, très-contente de ce que l'évènement avoit fi bien répondu à fes défirs, n'eut aucune inquiétude fur fon fils, elle fe promettoit même de ménager fon amour-propre, & de paroître partager fa peine. La tranquillité apparente de fir Robert raffuroit fur la fuite, & on regardoit fon air diftrait & indifférent comme un effet des efforts qu'il faifoit fur lui-même. En entrant dans fa chambre il approcha avec fureur d'un portrait de Camille, fait en découpure à

la Silhouette, & qui étoit à côté de son bureau. Lorsqu'il fut auprès, il détourna la tête & s'en éloigna en frémissant, en témoignant de l'horreur, & il se jeta dans un fauteuil où il resta absorbé dans une rêverie profonde; ensuite il tomba dans un assoupissement qui d'abord parut un sommeil tranquille, mais qui bientôt fut accompagné de rêveries & de mouvemens convulsifs. Il prononçoit les noms de Camille & de *Belfloor* avec des cris de fureur & de désespoir; il avoit une fièvre ardente, & son réveil fut une phrénésie qui obligea d'employer la force pour en arrêter la violence. Le médecin appelé, jugea son état extrêmement dangereux; il l'attribua bien moins aux chûtes que sir Robert avoit faites, qu'à une émotion & à un chagrin très-vif qu'il devoit avoir éprouvé, & voyant que les remèdes les plus actifs & les plus forts étoient sans effet, il désespéra bientôt

de ſa vie. Camille, revenue chez elle, n'étoit pas dans un état moins cruel; Nancy l'avoit ſuivie, & elle étoit reſtée chez les *Welſon* ſans avoir pu obtenir de ſon amie la permiſſion de la voir. Camille lui fit toujours répondre qu'elle la prioit de la laiſſer mourir en paix. Après avoir paſſé le jour & la nuit dans des tourmens que l'on peut aiſément comprendre, elle prit le parti d'écrire à ſir Robert la lettre ſuivante : elle ſavoit qu'il étoit revenu, mais elle ignoroit le danger où il étoit. Henri n'avoit point paru chez les *Welſon*.

Camille à ſir Robert.

Ne craignez-vous point, monſieur, de vous livrer trop aiſément aux apparences ? Quoi qu'il en ſoit, j'attends de votre juſtice que vous me direz ſans déguiſement vos idées, & quel eſt votre ſentiment ſur tout ce qui s'eſt paſſé.

Vous ne me refuserez pas la dernière grâce que je vous demande : je vous promets, monsieur, de ne faire ni réponse ni justification, quoi qu'il m'en coûte de laisser dans l'erreur le seul homme auquel je voudrois que la vérité fût connue. C'est sans doute là tout ce que vous exigerez de la plus malheureuse des femmes, &c.

Camille envoya ce billet par *Welson*, le lendemain de son retour, en le chargeant expressément de le donner à sir Robert lui-même, & de savoir par Henri ce qui se passoit dans la maison *Walmore*. *Welson* revint bientôt en rapportant le billet; il apprit à Camille le trouble & l'affliction où étoit toute la famille de sir Robert; il avoit passé sous ses fenêtres, il avoit entendu distinctement sa voix & prononcer le nom de Camille. Henri lui avoit dit, les larmes aux yeux, la terrible décision du médecin. Nancy, après avoir passé tout le jour & toute

la nuit dans la maison de Camille; sans avoir pu la voir, repartit à la pointe du jour pour retourner à Bristol. Quoiqu'elle ne sût rien du défi que s'étoient fait milord *Belton* & le chevalier *Belfloor*, cependant la manière dont ils s'étoient quittés ne la laissoit pas sans inquiétude. Elle arriva au logis précisément dans le moment que l'on rapportoit *Belfloor*, & que milord *Belton* descendoit de voiture, soutenu de M. *Adlington* & de ses domestiques. Le chevalier étoit revenu dans la nuit, & après quelques heures de repos, il étoit allé chercher milord. Les efforts de leurs amis, pour terminer amiablement le différent, furent inutiles : il fut convenu des armes & de la manière de se battre; on leur fit promettre de s'en tenir au premier coup de pistolet, & de se battre sans acharnement. Ils sortirent de la ville accompagnés chacun de leurs amis. Les premiers coups de

de pistolet ayant manqué, milord *Drumore* & M. *Adlington* alloient à eux pour les séparer; ils avoient déjà fondu l'un sur l'autre l'épée à la main, & au même instant *Belfloor* tomba, ayant la poitrine percée d'un coup d'épée, & milord le bras blessé de même. Un chirurgien que l'on avoit fait tenir à portée, après avoir sondé les plaies, jugea que celle de *Belfloor* étoit mortelle. On le rapporta au logis sans aucune espérance. Il voulut plusieurs fois entreprendre d'écrire à miladi Brenton, il n'en eut pas la force; & le sang qu'il rendoit par la bouche, l'empêchoit de dicter. Lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il demanda à voir milord *Belton*; il lui dit par mots entrecoupés que sa cause étoit juste, & qu'il ne méritoit pas de mourir, mais qu'il falloit se pardonner: au moins, dit-il en ranimant ses forces, milord, vous me devez votre estime, & il expira en lui

ſerrant la main. Milord *Belton* ; dont la bleſſure ne le laiſſoit pas ſans quelque danger de perdre le bras, fut cependant obligé de fuir : il reconduiſit d'abord Nancy à Londres, où il exigea qu'elle reſtât juſqu'à nouvel ordre ; lui, continüa ſa route juſqu'à Harwick, où il allà pour être à même de paſſer en Hollande, & ſe mettre à l'abri des ſuites que pouvoit avoir la mort de *Belſloor*. Lorſque Nancy fut de retour à Londres, elle écrivit à Camille les lettres ſuivantes,

LETTRE LXXV.

Nancy à Camille,

O Camille ! ô ma chère Camille ! quel chagrin ! quel déſeſpoir ! que d'horribles évènemens ! je l'ai vu mourir ce *Belſloor*, je l'avois en horreur,

& cependant j'ai été touchée de sa mort ; il a terminé sa vie avec une tranquillité & une fermeté dignes d'un homme qui fait une bonne action. Il n'a pas assez expié tous les maux qu'il a faits ; nous ne nous sommes point assez défiés de sa méchanceté , & ses lettres auroient dû nous avertir de ce que nous devions attendre de lui. Mais quoi , chère Camille , toutes nos espérances sont - elles évanouies ? Que s'est-il passé qui puisse les détruire ? *Belfloor* auroit-il eu l'indignité de présenter ce milord *Drùmore* comme un rival heureux ? Lui , auroit-il eu celle de le faire croire ? Alors il n'y a pas assez d'enfer pour ces hommes. Mais non , chère amie , j'espère encore , tu n'es coupable de rien ; sir Robert connoîtra ton cœur & ton innocence. Pourquoi n'as-tu pas voulu me voir ? Tu as été bien cruelle ; n'aurois-tu plus d'amitié pour moi ? Me rends-tu ref-

ponſable de quelque choſe ? Hélas ! j'ai ſouffert autant que toi, & je ſuis plus malheureuſe : Tu n'as rien à te reprocher, & tu ne perdras pas ton amant. J'ai été au déſeſpoir de te quitter ; j'eſpérois te revoir depuis Briſtol ; j'ai dû revenir à Londres ; milord a été obligé de fuir à cauſe de ce malheureux *Belſloor*. O dieu ! quand je revins de chez toi, je rentrai au moment où on le rapportoit, où milord deſcendoit de voiture, pâle & défait, ſe ſoutenant à peine. Je croyois *Belſloor* bien loin avec ſir Robert ; je n'avois remarqué aucune diſpute entr'eux ; il me ſembloit qu'ils s'étoient quittés avec l'indifférence de gens qui ne doivent pas ſe revoir. Je reviens, & je me trouve au milieu des morts & des mourans. On m'aſſure que la bleſſure de milord n'eſt point mortelle ; mais elle étoit fort douloureuſe, & il y a à craindre que le bras ne ſoit eſtropié. *Belſloor*

étoit blessé mortellement; il n'a vécu que quelques heures, &, malheureuse, j'ai passé une partie de la nuit auprès de lui; je l'ai servi plusieurs fois; il a voulu me parler, il n'en a pas eu la force. Le matin il a demandé à voir milord *Belton;* on lui a dit que sa blessure ne lui permettoit pas de se lever & de venir auprès de lui. Milord, qui a su ce que vouloit *Belfloor*, s'est fait porter auprès de lui. Le spectacle de ces deux hommes mourans m'a fait fondre en larmes, je n'ai pu le soutenir. Lorsque je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans ma chambre, environnée de gens qui me donnoient leurs secours. Un domestique de milord étoit là, qui attendoit de mes nouvelles. J'ai demandé où il étoit, & je suis volée auprès de lui. Il m'a appris que *Belfloor* venoit d'expirer; que lui alloit repartir pour Londres, que de-là il iroit à Harwich, pour être à même de passer en Hollande,

ſi les ſuites de la mort de *Belfloor* l'exigeoient. Nous ſommes venus dans un jour ; milord a beaucoup ſouffert dans la route, nous ſommes arrivés dans la nuit. Après quelques heures de repos, il eſt reparti ce matin avec un chirurgien dans ſa voiture, il n'a pas voulu que je le ſuiviſſe ; je dois avoir de ſes nouvelles tous les jours. O ma chère Camille ! dans ce moment loin de lui, loin de toi, je ſuis bien malheureuſe : n'aurai-je rien de toi aujourd'hui ? ne ſaurai-je point ce que tu fais ? Ne m'abandonne pas ; que j'aye quelque choſe demain au plus tard. Dis-moi l'effet qu'aura produit la mort de *Belfloor* dans la famille des *Walmore ;* ſans doute que l'évènement peut être cruel pour toi, & j'en frémis. Comment cet homme a-t-il pu s'imaginer qu'il viendroit ſe mettre impunément au milieu de nous ; & qu'il pourroit troubler, ſans danger, une ſociété d'amis

qui étoient innocemment ensemble? Il étoit indiscret & méchant; & Betty, cette bête de Betty, qui entre en triomphe, tenant sir Robert par la main! Le démon avoit arrangé tout cela : mais toi, chère amie, que fais-tu dans ce moment? Au nom de Dieu, dis-le moi, ou je retourne vers toi, & j'assiège ta chambre jusqu'à ce que tu veuilles voir ton amie : tu m'accableras de tes reproches après, si tu le veux; je te donnerai des nouvelles de milord, je les attends avec le tourment de l'impatience & de l'inquiétude la plus vive. O Camille! que je souffre, & c'est par tout ce que j'ai de plus cher. Adieu, chère amie, tu m'as écrit, sans doute ta lettre est en chemin; je la recevrai ce soir : mais non, seulement demain matin. Quelle affreuse différence ces quatre jours ont mis dans notre sort!



LETTRE LXXVI.

Nancy à la même.

POINT de tes lettres, ni hier, ni avant-hier! que veux tu que je devienne? Heureuſement j'en ai reçu de très-bonnes de milord; ſa bleſſure va très-bien, le bras ne ſera point eſtropié; la route lui avoit donné un peu de fièvre, mais elle n'a pas continué. Il va peut-être paſſer en Hollande, c'eſt ce que ſes premières lettres m'apprendront. Quelque tournure que cette affaire puiſſe prendre, il compte être revenu dans deux mois au plus tard. Si tu ſavois tout ce que ton ſilence me fait ſouffrir, tu n'aurois pas la cruauté de m'y expoſer. Quoi! ton amitié auroit ceſſé? ces ſentimens que rien ne pouvoit étouffer, ces liaiſons qu'aucun évènement ne pouvoit rompre, n'ont pu ſoutenir un revers imprévu,

dont mon cœur n'est point coupable? Pense donc que je suis la seule malheureuse : milord *Belton* blessé, absent; & que ne puis-je craindre encore? Toi, au contraire, dans la même position qu'auparavant, près de ton amant, avec toutes les possibilités de prouver ton innocence, & plus d'ennemis, le seul que tu eusses n'existe plus! C'est toi, Camille, qui dois venir à mon secours, c'est toi qui me dois des consolations, tu ne peux me les refuser; la seule que j'attends de toi aujourd'hui c'est de m'écrire, c'est de continuer à m'instruire de tout ce que tu fais, de tout ce qui se passe autour de toi : jamais le moment n'a été plus intéressant. Si je ne reçois pas de tes lettres, si celles de milord ne m'en empêchent pas, j'irai encore vers toi, je t'en avertis. C'est un vrai supplice que de vivre dans cette ignorance. Sois encore mon amie, je serai toujours la tienne.

LETTRE LXXVII.

Nancy à Betty.

MA chère Betty, je ne reçois aucune lettre de votre maîtreſſe; comme je n'ai point d'autre moyen pour avoir de ſes nouvelles, je m'adreſſe à vous, car je ſuis très en peine d'elle. Auſſitôt que vous aurez reçu cette lettre, écrivez-moi tout de ſuite pour me dire ce qu'elle fait, & comment elle eſt. Si je ne reçois pas de réponſe, j'enverrai un exprès qui verra par lui-même, & qui me rapportera ce qu'il aura vu. Vous ſavez mes liaiſons intimes avec miſs Camille; je dois néceſſairement ſavoir tout ce qui la regarde, & je ne ſais rien depuis que je l'ai quittée chez elle. Je n'ai pu comprendre pourquoi elle ne voulut pas me voir; c'eſt un

caprice qui ne peut durer. Je sais combien vous lui êtes attachée, & toutes les preuves d'affections que vous lui avez données ; ce qui m'a inspiré une très-grande estime pour vous. J'espère donc que vous ferez ce que je vous demande ; vous ne pouvez le refuser à la meilleure amie de votre maîtresse. Ecrivez-moi donc le plus promptement qu'il vous sera possible : dites-moi d'abord l'état actuel de sa santé, & ensuite tout ce que vous pourrez & aurez le tems d'écrire. C'est en attendant cela de vous, que je vous assure que je suis bien votre affectionnée. N. T.



LETTRE LXXVIII.

Betty à miſs Nancy.

TRÈS-HONORÉE MISS,

J'AI bien reçu l'honneur de votre lettre, &, ſuivant vos ordres, je m'empreſſe d'y répondre. Je ſais bien toute l'amitié que ma chère maîtreſſe a pour vous; au-moins j'en juge par la quantité de lettres que j'ai portées à la poſte, à votre adreſſe; & je ne crois pas aller contre ſes ordres & ſes intentions, en vous écrivant comme vous le demandez. Hélas! elle eſt bien malheureuſe, miſs Camille, & je ne ſais que vous dire de ſa ſanté; elle n'eſt point ſortie de ſa chambre depuis que vous avez quitté notre maiſon, elle ne veut voir perſonne, & les lettres qu'elle reçoit elle ne les ouvre pas; elles ſont reſtées ſur

la cheminée : à peine permet-elle que j'ouvre un peu les rideaux & les volets pour laisser entrer le jour. Si je ne la pressois de manger, je crois qu'elle se laisseroit mourir de faim, & elle ne dormiroit point si je ne la forçois de se mettre au lit. Elle est toujours éveillée avant moi; ses plaintes & ses sanglots me réveillent souvent dans la nuit. Cependant il ne paroît pas qu'elle soit malade; au moins elle a beaucoup de force & d'activité. Mais, miss, nous sommes bien malheureuses, l'état fâcheux de sir Robert nous met au désespoir; depuis que nous sommes revenues de Bristol, il est tombé dans une maladie qui alarme tout le monde; il a des transports au cerveau, & plusieurs fois on a cru qu'il alloit mourir : aujourd'hui il est un peu mieux, les transports sont moins violens, mais la fièvre est toujours très-forte. Mon père y va deux ou trois fois par jour & nous en

rapporte des nouvelles : Henri vient auſſi quelquefois, mais comme il eſt toujours auprès de ſir Robert, il ne peut point venir auſſi ſouvent qu'il le voudroit. Miſs Camille eſt toujours fort impatiente d'avoir des nouvelles, & lorſqu'on les lui dit, elle les écoute fort tranquillement, quand même elles ſont quelquefois bien mauvaiſes. La mort de ſir *Belfloor* l'a extrêmement frappée, & quoiqu'elle diſe fort peu de paroles, j'ai bien vu qu'elle en étoit extrêmement affectée. Miladi *Walmore* en a été très-affligée, elle a été deux jours au lit malade; elle s'eſt levée pour être auprès de ſon fils. Voilà, miſs, tout ce que je ſais aujourd'hui : Henri eſt venu ce matin avant ſix heures, & c'eſt tout ce qu'il nous a appris. Je ſouhaite que cela puiſſe vous ſatisfaire, & je ſuis bien diſpoſée à vous obéir, ayant l'honneur d'être avec reſpect, &c.

LETTRE LXXIX.

Nancy à Betty.

JE vous remercie, Betty, de m'avoir écrit; vous m'avez beaucoup soulagée: continuez à le faire, je vous en prie, mais avec plus de détails. Dites-moi exactement tout ce que fait votre maîtresse & tout ce que vous apprendrez des *Walmore*; les intérêts de mon amie le demandent, & je me conduirai en conséquence de ce que vous m'apprendrez: vous serez récompensée par elle & par moi. Je n'ai pas besoin de vous recommander de redoubler de soins & d'attentions pour elle. Si sir Robert venoit à mourir, j'irois la chercher & je la ramènerois ici; mais j'espère que cela n'arrivera pas: à son âge on ne meurt pas de cette maladie. Adieu ma chère Betty; j'attends de vos lettres;

écrivez-moi tous les couriers. Vous pouvez le dire à miſs Camille, elle ne vous en empêchera pas.

LETTRE LXXX.

Betty à Nancy.

TRÈS-HONORÉE MISS,

JE ſuis toujours prête à vous obéir, d'autant que vous êtes la ſeule perſonne qui vous intéreſſiez à ma pauvre maîtreſſe. Si on ſavoit au château que Henri eſt quelquefois ici, il ſeroit sûrement chaſſé ; il nous l'a dit, & auſſi qu'il entendoit dire beaucoup de mal de miſs Camille. C'eſt bien injuſte, car elle n'a jamais rien fait qui ne ſoit honnête, & tout le monde dit bien que c'eſt elle qui ne vouloit pas épouſer ſir Robert. Sa maladie eſt toujours bien mauvaiſe; depuis ma dernière lettre ſon

état a ſouvent changé en bien & en mal ; on attend le onzième jour qui eſt demain. Miſs Camille eſt toujours dans les peines & dans les angoiſſes ; je commence à craindre pour ſa ſanté ; elle eſt des jours entiers ſans prendre de nourriture, & ſouvent elle ne peut pas la ſoutenir : quelquefois elle eſt extrêmement abattue, & le moment d'après elle eſt vivement agitée. Hier, dans la nuit, en me réveillant, je fus ſurpriſe de ne pas l'entendre dans ſon lit ; je me levai bien vîte, je la cherchai par-tout, & je fus bien effrayée de la trouver dans le chemin qui va au château de milord *Walmore.* Je la ramenai par mes prières. Quand elle fut dans ſa chambre elle fondit en larmes, enſuite elle parut plus tranquille, au moins elle a été pendant quelque tems ſans agitation. Ce qui fixe toujours ſes mouvemens & ſon attention, c'eſt lorſque mon père revient du château, ce

qui arrive deux ou trois fois par jour : alors elle lui fait des queſtions, & après être informée de tout ce qu'elle peut ſavoir, elle reſte dans un ſilence dont je crois qu'elle ne ſortiroit pas, ſi je ne la preſſois de penſer à autre choſe. Elle me parle fort peu, & ce qu'elle me dit eſt ſi touchant, que je ne puis m'empêcher de pleurer. Dans ce moment j'écris à ſon bureau; elle n'y fait aucune attention, elle n'a jamais voulu jeter les yeux ſur les lettres qui ſont venues par la poſte. J'ai cru reconnoître votre écriture, & je les lui ai préſentées. Elle a détourné la tête, & elles ſont reſtées ſans être ouvertes ainſi que deux autres. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous écrire comme vous me le demandez, & j'ai celui d'être, &c.



LETTRE LXXXI.

Betty à miſs Nancy.

MON Dieu! miſs, quel déſeſpoir! qu'allons-nous devenir? Ma maîtreſſe, ma pauvre maîtreſſe! elle eſt dans l'état le plus cruel; elle ne le ſoutiendra pas. Les larmes m'empêchent d'écrire; je ne vous dirai qu'un mot aujourd'hui, miſs; mais comment pourrai-je le dire? Quel horrible malheur! ſir Robert, cet homme adorable, ſi bon, ſi honnête, ſi généreux, cette nuit ... Je ne puis achever. Mon Dieu! miſs, venez au ſecours de votre amie. Mais non, elle ne peut ſoutenir la vue de perſonne. Dans quelques jours, peut-être ... Excuſez cette lettre tachée de mes larmes: vous ne pouvez que trop lire nos malheurs affreux. C'eſt la nuit paſſée .... c'eſt à neuf heures du ſoir que j'ai l'honneur de vous écrire.

LETTRE LXXXII.

Betty à la même.

JE n'ai pu écrire plutôt, miſs ; j'en avois cependant bien le tems pendant ces trois jours ; mais je n'ai pu me diſtraire un inſtant de ma chère maîtreſſe. Hélas ! elle eſt entre la vie & la mort ; elle a des tems de repos ſi longs, où, n'entendant preſque plus ſa reſpiration, je jette un cri d'effroi. Alors elle tourne ſes yeux égarés ſur moi, & me dit d'une voix mourante : Non, Betty, je vis encore, je me porte bien ; & même elle ne refuſe pas les ſecours que je lui donne ; elle prend de tems en tems un peu de nourriture. Le ſeul mot qu'elle ait prononcé avec fermeté : c'eſt *perſonne*, Betty, *perſonne*. Cependant hier j'ai fait venir le médecin, qui lui a touché le pouls pendant un de ces

momens d'anéantissement où elle paroît insensible à tout. Il nous a assuré que sa vie n'étoit point en danger ; il nous a laissé des directions & ordonné une potion calmante, que j'obtiens qu'elle prenne de tems en tems. Il paroît que cela la tranquillise. Aujourd'hui elle n'a rien voulu prendre ; la fatigue de cette nuit a été si cruelle, que son corps en est affaissé. Elle est tranquille dans ce moment ; j'en profite pour vous écrire tout ce qui s'est passé depuis ma précédente lettre, qui vous annonçoit la triste nouvelle qui nous a mis au désespoir : Dieu veuille que nous puissions y survivre ! J'espère qu'à son réveil, ma chère maîtresse ne refusera pas de prendre ce que je lui offrirai, & qu'elle sera assez forte pour résister à sa douleur. La nuit qui précéda le jour où j'eus l'honneur de vous écrire, & qui étoit le onzième de la maladie, miss ne voulut point se cou-

cher; Henri nous avoit dit que c'étoit le jour critique, & que les médecins avoient assuré que si sir Robert passoit ce jour comme ils commençoient de l'espérer, il seroit hors de danger. Il nous dit encore que toute la maison étoit en pleurs, que l'on n'entendoit que des gémissemens : tous les habitans de Clamstead alloient & venoient pour en savoir des nouvelles à chaque instant. Mon père fut cinq fois au château dans le jour, & à chaque fois ce qu'il nous disoit nous faisoit frémir. A minuit, miss me dit d'appeler mon père & de préparer une lanterne, qu'elle vouloit aller elle-même chez milord Walmore. Je voulus m'y opposer, mais ce fut inutilement. Plusieurs fois les forces lui manquèrent, & ce ne fut que vers les deux heures du matin que nous pûmes nous mettre en chemin. On prit un des ouvriers pour porter la lanterne, & miss s'appuyant sur mon père, n'avan-

çoit qu'en se traînant avec peine ; il falloit s'arrêter à chaque instant, & le chemin nous parut d'une longueur extrême. Lorsque nous fûmes à cinquante pas de la maison, nous nous arrêtâmes : miss ne pouvoit plus marcher. Bientôt nous vîmes sortir de la cour, des habitans de Clamstead qui avoient attendu là & qui faisoient des plaintes & des gémissemens ; en même tems nous entendîmes des cris & ouvrir les portes & les fenêtres ; nous apperçûmes Henri courant & fondant en larmes ; il alloit chez nous. Etonné de nous trouver dans le chemin, il s'écria : Mon Dieu, miss ! où allez-vous ? que faites-vous ici ? Sir Robert, mon pauvre maître ! . . , & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Miss étoit évanouie dans les bras de mon père ; ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous pûmes la rapporter à la maison : elle avoit de tems en tems des convulsions, & plusieurs

fois nous crûmes qu'elle alloit expirer. Enfin, nous la mîmes dans son lit; elle passa tout le jour dans un état d'anéantissement & des convulsions qui se succédoient continuellement; elle n'articuloit que des mots entrecoupés; elle refusoit tous les secours. Le soir elle parut un moment tranquille, & ensuite se levant avec vivacité & saisissant ses rideaux avec violence, elle s'écria d'une voix altérée : Dis-moi, Betty, sir Robert est mort ! il est mort, dis-le moi ? Je me suis mise à genoux auprès de son lit ; j'ai baigné ses mains de larmes; je l'ai conjurée de vivre pour moi. Eh bien, a-t-elle dit en se laissant retomber, c'est moi, oui, c'est moi ! J'ai redoublé mes prières, je lui ai dit que toute ma vie je pleurerois avec elle: Eh ! c'est chez toi, m'a-t-elle dit, que je trouve tant d'amitié ! mon enfant, laisse-moi mourir, c'est tout ce que je te demande. J'ai cru voir qu'elle

qu'elle avoit plus de force que je ne m'y attendois; elle étoit plus à elle-même; cependant elle ne pleuroit point, & mes larmes ne faisoient point couler les siennes. Le lendemain matin Henri est venu; je ne l'ai point dit à miss Camille, elle n'étoit pas en état de soutenir sa présence. Il m'a conté le désespoir de toute la maison, & l'affliction de tout le canton; on craint pour la vie de milord *Walmore*; miladi, dans son affliction, a des accès de violence extrême; elle demande vengeance de la mort de son fils & du chevalier *Belflcor.* Sir Robert, dans ses rêveries, n'a cessé de prononcer son nom & celui de miss Camille; quelques heures avant sa mort, il a repris connoissance, il s'est levé sur son lit, il a demandé à voir sa mère; il lui a demandé pardon des chagrins qu'il lui avoit causés; il a dit qu'il donnoit à sa sœur Henriette tout ce dont il pouvoit disposer, & il a prié miladi

de ne pas la marier contre son gré : ensuite il a jeté les yeux sur le portrait de miss Camille ; & après un moment de silence, il a tendu les bras vers elle, & il a dit d'une voix mourante : Oui, je te verrai bientôt, je t'attends... Il est retombé sur son lit ; dès cet instant il a été à l'agonie, & il est expiré au bout de quelques heures. Henri a le cœur si bon, miss, que nous avons pleuré ensemble la perte de son maître. Miss Camille a passé les trois jours qui l'ont suivie, comme je vous l'ai dit, entre la vie & la mort, passant de l'abattement au désespoir, & pouvant à peine me parler, quoiqu'elle fît de tems en tems des efforts pour cela. Hier au soir, lorsque je m'y attendois le moins, elle a demandé à manger ; ensuite elle a voulu se lever ; elle a fait appeler mon père & ma mère. Quand ils ont été auprès d'elle, elle leur a demandé s'ils vouloient lui rendre un dernier ser-

vice; & après qu'ils ont eu promis de faire tout ce qu'elle exigeroit, elle les a priés de l'accompagner cette nuit, à minuit, auprès de l'église de Clamstead. Ils ont compris que c'étoit au cimetière; ils ont fait quelques représentations : mais comme elle a persisté à l'exiger d'eux & à le demander avec instance, ils se sont rendus. J'avoue que j'ai eu une grande frayeur, & que dès ce moment je n'ai cessé de trembler; cependant je n'ai point voulu quitter miss. Dès le soir nous nous sommes préparés : l'état de miss déchiroit le cœur, elle essayoit ses forces, elle regardoit le chemin. Enfin, nous sommes partis à minuit avec mon père & ma mère, & nous étions encore suivis d'un ouvrier & d'une servante : miss marchoit avec assez de fermeté; elle s'appuyoit sur mon père & sur moi. Je me suis bien apperçue qu'en approchant de l'église, elle trembloit & avoit de la peine à se traîner; pour moi, je

tremblois & je pleurois depuis longtems. Enfin, arrivés sur le cimetière, il nous a été aisé de reconnoître, à la lueur de la lanterne, le tombeau de sir Robert, la terre fraîchement remuée, les ossemens laissés auprès nous l'indiquoient assez ; d'ailleurs mon frère avoit assisté à l'enterrement le matin. Nous nous sommes tous arrêtés en silence ; je fondois en larmes ; miss s'est mise à genoux sur la tombe, elle a levé les mains au ciel ; ensuite elle s'est jetée le visage contre terre, elle a poussé des cris qui nous ont déchiré le cœur ; elle a eu des convulsions comme si elle vouloit fouiller la terre, & elle est restée évanouie. On l'a relevée sans connoissance, ayant les doigts écorchés & la bouche remplie de la terre que les mouvemens convulsifs lui avoient fait avaler. Ma mère est allé demander du secours chez M. le ministre ; mais comme c'étoit dans la nuit, on n'a pu se faire

entendre. Nous avons rapporté miss à la maison dans l'état le plus triste, & sans qu'elle ait plus donné aucune marque de connoissance; ce n'est qu'après plusieurs heures, & tous les secours possibles, qu'elle est revenue à elle. Elle se croyoit encore sur le cimetière, & elle appeloit sir Robert. Nous avons fait venir le médecin, qui a ordonné la même potion qu'il avoit déjà prescrite, & qui a recommandé de lui faire prendre ce qu'on pourroit de nourriture, & beaucoup de tranquillité : il dit qu'il n'y a point de maladie, & qu'il ne faut que du tems pour guérir miss Camille. Nous n'avons point laissé entrer auprès d'elle miss *Dagby*, qui est venue déjà plusieurs fois; madame *Endwell* ne vient point, parce que son mari est mort il y a huit jours. J'espère que bientôt miss Camille pourra recevoir ses bonnes amies, &, s'il plaît à Dieu, nous la verrons comme auparavant. J'ai

interrompu ma lettre, pour aller auprès d'elle : elle a été assez tranquille pendant quelques heures, cependant elle me paroît plus malade qu'elle n'étoit, & quoiqu'elle ne se plaigne pas, je vois qu'elle souffre. Depuis notre retour de Bristol, elle a beaucoup changé, sa maigreur augmente tous les jours : mais comme elle ne prend presque point de nourriture, & qu'elle n'a eu que des chagrins & de l'inquiétude, il est naturel qu'elle soit malade. J'espère qu'avec le tems elle se rétablira. Je continuerai, miss, à vous rendre compte de son état, & j'ai l'honneur d'être, &c.
B. V.



LETTRE LXXXII.

Betty à la même.

TRÈS-HONORÉE MISS,

JE ne vous écris point aussi souvent que je le voudrois, parce que je suis entiérement occúpée de ma chère maîtresse ; aujourd'hui même ce n'est qu'à la hâte que j'ai l'honneur de vous écrire. Depuis ma dernière lettre, son état n'a pas trop changé ; il me semble seulement qu'elle a repris un peü de force. Hier elle s'est levée, & elle a mangé sans que je l'en aye trop pressée : il me paroissoit bien qu'elle avoit quelque dessein que je ne pouvois pas pénétrer ; elle n'a voulu lire aucune des lettres qui sont venues pour elle ; il en est arrivé trois par la poste ; & avant-hier au soir, un homme en longue redin-

gote, un chapeau rabattu ſur les yeux, en apporta une, qu'il vouloit remettre en main propre : miſs m'a défendu d'une manière ſi abſolue de ne laiſſer entrer perſonne, que je renvoyai ce meſſager : il a inſiſté un moment, & il m'a donné la lettre, en me diſant qu'il paſſeroit le lendemain pour ſavoir s'il n'y avoit point de réponſe. Je la préſentai à miſs ; elle ne voulut pas ſeulement la regarder : je l'ai miſe avec les autres ſur la cheminée. Comme je crois qu'il y en de vous, miſs, je l'ai ſouvent preſſée de les lire, bien perſuadée qu'elle en auroit quelque conſolation. Elle m'a toujours répondu avec un mouvement de tête, comme ſi je lui faiſois beaucoup de peine. Enfin, hier au ſoir, comme il commençoit à ne faire plus de jour, j'étois auprès de miſs, non pas à parler comme auparavant, car elle ne me dit preſque plus rien, mais dans un ſilence qui n'étoit inter-

rompu que par des sanglots & des soupirs, ma mère apporta un billet qu'elle mit sur la table, en disant que l'on venoit d'apporter cela pour miss. Elle n'y faisoit pas trop d'attention; je lui fis remarquer que le billet étoit ouvert & qu'il faudroit peut-être le lire : elle y jeta les yeux avec assez d'indifférence, & quand elle en eut lu quelques lignes, elle se leva avec précipitation, & s'écria : O ciel ! d'où vient ce billet ? qui l'a apporté ? Au même instant la porte s'ouvre, & nous voyons un homme qui n'ose entrer, qui reste dans la porte entr'ouverte : je crus reconnoître celui qui m'avoit remis la lettre avant-hier. Il supplia miss de l'écouter un moment : la surprise nous ôta la parole. Alors il s'avance & il dit qu'il est ce même homme qui a aimé miss Camille autrefois à Palmhill, qu'il l'aime plus que jamais, qu'il veut remplir ses premiers engagemens, & qu'ayant toujours la

même passion pour elle, il veut lui offrir sa main & sa fortune. Elle reconnut alors ce milord *Drumore*, que nous avions vu à Bristol avec M. *Belfloor*. L'étonnement empêchoit encore miss de parler; elle s'approcha de moi avec vivacité, & me saisissant par la main comme si elle avoit une frayeur extrême, & m'entraînant vers la fenêtre, elle l'ouvrit & cria au secours. Ma mère & un ouvrier vinrent à ses cris. Cependant milord ne se disposoit point à sortir, il dit au contraire qu'il n'avoit aucune mauvaise intention, qu'il étoit charmé d'avoir des témoins, & qu'il prioit seulement miss de l'écouter tranquillement, qu'ensuite elle feroit ce qu'elle jugeroit à propos. Miss, avec beaucoup de force, le conjura de s'en aller, de la laisser tranquille; elle lui dit qu'elle ne pourroit soutenir sa vue, & que s'il vouloit s'obstiner à rester encore, elle étoit capable de se porter à quelqu'action de

déſeſpoir. Il lui dit qu'il lui étoit impoſſible de renoncer à la voir & à l'aimer; qu'il étoit fâché d'être venu dans un moment où elle étoit ſi mal diſpoſée; qu'il lui avoit écrit deux fois pour lui en demander la permiſſion; que n'ayant point de réponſe, il vouloit au moins en ſavoir la raiſon; qu'il étoit fâché de lui avoir fait de la peine, & qu'il prendroit mieux ſon tems. Il s'en alla en proteſtant à miſs qu'il avoit pour elle beaucoup de reſpect, & qu'il le lui témoigneroit toujours. Miſs a été extrêmement affectée de cette viſite, qu'elle n'attendoit point. La nuit a été très-mauvaiſe, cependant elle ne pleure point, elle parle fort peu, & dans ce qu'elle dit, il ſemble qu'elle penſe encore plus aux autres qu'à elle: elle me fait ſouvent verſer des larmes. Alors elle me témoigne beaucoup d'amitié, & j'ai tant de ſatisfaction de lui être attachée, qu'en vérité il me ſeroit im-

poſſible de la quitter jamais. Comme elle avoit l'air fort abattu & fort malade, je l'ai conjurée de prendre quelque choſe; elle voit toujours avec bonté ce que je veux faire pour elle. Quand elle a été mieux, elle m'a dit qu'elle étoit trop malheureuſe ici, qu'elle ne pouvoit ſoutenir d'y reſter plus longtems; que d'abord elle avoit eſpéré d'y mourir & d'y être enterrée comme elle déſiroit ardemment, & en diſant cela elle regardoit du côté de l'égliſe. Elle a ajouté enſuite qu'elle voyoit bien qu'elle vivroit, & qu'en reſtant ici, elle feroit peut-être ſouffrir bien des perſonnes; que ce qui venoit de ſe paſſer la décidoit à s'en aller, qu'elle vouloit fuir ce milord *Drumore*. Après avoir dit pluſieurs choſes ſur moi & ſur le chagrin de nous ſéparer, ce que j'ai promis de ne point faire, elle a fait venir mon père, elle l'a prié de lui trouver une voiture pour aller à Bath. Mon père a

dit qu'il croyoit en trouver à Clamſtead, & qu'il iroit de grand matin en chercher une. Mon père eſt revenu de bonne heure, il a ramené un voiturier qui a promis à miſs de la conduire dans le jour à Bath; miſs l'a engagé, en lui diſant qu'elle vouloit partir dans la nuit, & qu'elle lui diroit où elle vouloit aller au moment du départ. Le reſte du jour a été bien pénible; ſouvent il me ſembloit que miſs alloit expirer; enſuite reprenant tout d'un coup ſes forces, nous avons fait des malles : elle a dit que peut-être elle reviendroit ici, & elle y laiſſe la plus grande partie de ſes affaires ; elle ne prend que quelques robes & ce qui lui eſt néceſſaire; elle a fait promettre à ma mère de ne louer ſon appartement que dans un mois. Comme miſs ſe fait de la peine de voyager ſeule, mon père lui donnera un de ſes valets de campagne pour l'accompagner; c'eſt un homme qui a

servi dans un régiment de cavalerie, il a encore son habit rouge, & il servira fort bien miss Camille. C'est en attendant la voiture, que j'ai l'honneur de vous écrire. Miss, qui le voit & qui sait bien que c'est à vous, a mis sur ma lettre le billet dont j'ai parlé; je comprends que c'est pour vous l'envoyer; je juge aussi de-là qu'elle est bien aise que je vous instruise de ce que nous faisons. C'est ce que je continuerai par la suite, & je n'y manquerai pas dès que nous serons arrivées à Bath, & que je saurai ce que miss aura résolu de faire. J'ai l'honneur d'être avec bien des respects, &c. B. W.

Milord Drumore à miss Camille.

Est-il possible, miss, que vous ne rendiez pas plus de justice à mes sentimens? & pourquoi ne daignez-vous point répondre à ce que j'ai eu l'honneur

de vous écrire ? douteriez-vous de mes intentions ? Tout ce qui s'est passé m'a vivement affligé ; je vous le répète, miss, je donnerois ma vie pour le réparer ; j'en ai le droit, puisque j'ai toujours pour vous les mêmes sentimens. Que j'aye donc l'honneur de vous voir, je vous en conjure, ce sera pour mettre à vos pieds mon sort & ma personne : vous disposerez de l'un & de l'autre, &c.

LETTRE LXXXIII.

Betty à miss Nancy.

Bath, le 21.

TRÈS-HONORÉE MISS,

MA chère maîtresse vouloit vous écrire ; c'est encore ce milord *Drumore* qui lui en a ôté les forces. Nous arrivâmes hier assez tard dans cette ville ;

nous nous enfermâmes dans une chambre ; miss soupa un peu, & il me semble qu'elle a passé une meilleure nuit. Ce matin miss prenoit le thé, j'entrois dans la chambre, & j'ai été suivie, sans que je m'en sois apperçue, par ce milord *Drumore*. Il s'est approché avec beaucoup de douceur & de respect. Miss, moins émue que l'autre jour, l'a laissé parler. Il lui a répété ce qu'il lui avoit déjà dit, &, avec les sermens les plus terribles, il lui a protesté qu'il avoit pour elle l'amour le plus sincère & les intentions les plus honnêtes ; qu'il la supplioit de considérer qu'il n'étoit pas indigne d'elle de faire le bonheur du premier homme qui l'eût aimée ; que dans ce moment il ne lui demandoit que de lui prouver tout ce qu'il lui disoit, & sur-tout le respect qu'il avoit pour elle ; qu'il ne souhaitoit que d'en prendre l'engagement. Il a dit cela d'un air si tendre & si pénétré, que j'en ai été

touchée : en vérité, j'aurois bien voulu que ma chère maîtresse l'eût vu avec les mêmes yeux que moi. Elle l'a conjuré de cesser ses poursuites & ses persécutions ; elle l'a assuré qu'elles seroient inutiles, qu'il ne parviendroit qu'à la faire mourir de désespoir, & qu'il lui étoit impossible de former aucune relation ni aucune liaison avec qui que ce fût. Milord a voulu s'approcher, & même j'ai cru qu'il alloit se jeter à ses genoux. Miss s'est levée avec beaucoup de fermeté ; elle lui a dit qu'elle alloit encore appeler du secours, qu'elle étoit dans une ville, qu'elle étoit maîtresse de sa chambre, & qu'elle demanderoit justice si on troubloit sa liberté & son repos. Milord a bien vu qu'il étoit inutile de persister ; il a protesté encore que ses intentions étoient honnêtes, qu'il offroit à miss sa main & sa fortune ; que dans ce moment il respectoit ses dispositions, qu'il la supplioit ce-

pendant de penſer à ce qu'il propoſoit, qu'il alloit ſe retirer, mais qu'il ne pouvoit pas renoncer aux ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés. Milord ne retournoit que fort lentement du côté de la porte, eſpérant ſans doute quelque réponſe de miſs : elle s'eſt enfuie, & eſt allée s'enfermer dans un petit cabinet qui eſt dans la chambre, en diſant que jamais aucun homme ne pourroit la rendre ni heureuſe ni malheureuſe. J'ai été fort embarraſſée d'être ſeule avec milord, ſur-tout lorſqu'il s'eſt approché de moi, & qu'il m'a dit d'engager ma maîtreſſe à réfléchir ſur ce qu'il lui offroit; que ſon rang & ſa fortune en valoient bien la peine, qu'il aimoit miſs paſſionnément, & que s'il réuſſiſſoit, je pouvois compter que je m'en reſſentirois. Il eſt ſorti avec un air ſi affligé, ſi malheureux, qu'en vérité il m'a fait pitié. Pour miſs Camille, elle n'a fait que des plaintes ſur la perſé-

vérance de cet homme; elle a jugé que sans doute il s'acharneroit à la persécuter, & elle a pensé à tous les moyens de s'y soustraire; elle a regretté qu'il n'y eût point de couvent en Angleterre, &, après avoir bien réfléchi, elle a pris le parti d'en aller chercher un en France: la religion n'a point été un obstacle, elle n'a pensé qu'à la retraite & à l'éloignement du monde, où elle veut vivre. Elle s'est attachée à cette idée, & quoi que j'aye pu dire avec le peu de connoissance que j'ai là-dessus, elle s'est décidée à la suivre: vivre seule, loin de tout, avec l'idée qui l'occupe, étoit, à ce qu'elle a répété souvent, l'unique existence qui lui fût supportable. Elle m'a demandé si j'aurois le courage de la suivre jusqu'au dernier couvent qu'elle choisitoit en Flandre ou en France; elle m'en a prié instamment; elle m'a promis de me renvoyer chez mes parens avec une récompense qui

me dédommageroit de tout ce que j'aurois fait pour elle. Je n'ai besoin d'aucune promesse pour m'engager à suivre ma chère maîtresse au bout du monde; il me seroit impossible de m'en séparer dans ce moment, elle est trop malheureuse & elle a tant d'amitié pour moi! J'espère, d'ailleurs, qu'elle n'ira point dans ce couvent, & que le tems & les circonstances lui feront changer de projet. Cependant elle s'est occupée du voyage, elle a fait venir l'hôte du logis, elle s'est informée des moyens d'aller à Douvres, sans passer par Londres. Il lui a dit que ce seroit fort difficile, qu'il faudroit prendre ou la voiture publique, ou la poste, & qu'alors il falloit nécessairement passer à Londres; qu'il y avoit bien ici une voiture qui retournoit vuide à Winchester, mais que ce n'étoit pas la route de Douvres. Miss a retenu cette voiture, persuadée qu'elle trouveroit dans cette

ville quelque moyen de continuer la route. Elle est convenue avec le voiturier de partir demain de très-grand matin. Nous ferons deux jours & demi pour aller jusqu'à Winchester, & l'ouvrier que mon père nous a donné, & qui s'appelle Jack *Bolman*, nous accompagnera; il a offert à miss de la suivre par-tout où elle souhaiteroit : cet homme lui est déjà presqu'aussi attaché que moi, il voudroit ne la plus quitter. J'aurai l'honneur de vous donner de nos nouvelles dans la route : miss s'impatiente extrêmement de partir; elle espère de ne plus voir milord *Drumore*. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE LXXXIV.

Betty à la même.

TRÈS-HONORÉE MISS,

MA chère maîtreſſe ſait bien que j'ai l'honneur de vous écrire, & quoiqu'elle ne me diſe rien là-deſſus, je crois m'appercevoir que cela lui fait plaiſir; c'eſt pour cela que je continuerai à le faire très-exactement toutes les fois que j'en aurai le tems. Nous voyageons fort triſtement, & nous ſommes toujours dans la même affliction; miſs Camille eſt dans un abattement qui fait pitié; elle n'eſt ſenſible à rien, elle ne ſe ſoucie de rien; ſeulement elle s'impatiente de partir & d'arriver. En vérité, elle oublieróit de boire & de manger, ſi je ne l'en faiſois reſſouvenir & ſi je ne l'en preſſois; c'eſt, je crois, ce qu'on

appelle de la mélancolie. J'ai voulu lui parler de vous, miss, elle ne m'a répondu que par des soupirs. Enfin, ce n'est que depuis deux jours, depuis que nous avons quitté Bath, que je lui ai vu répandre des larmes; mais c'est avec des sanglots & dans un silence qui déchirent l'ame. Je pleure avec elle, & j'essaie quelquefois de la distraire; elle me répond en me faisant des caresses, en me demandant mon amitié, en me faisant promettre de ne la point abandonner. Hélas! je quitterois tout pour elle, & j'irois au bout du monde pour la suivre; je respecte son silence & tous les mouvemens de son ame. Elle trouve que nous allons lentement, & elle a toujours une grande impatience d'arriver; elle ne sort de son abattement que pour presser le cocher d'aller plus vîte; & quand nous sommes arrivés, elle voudroit repartir. La nuit que nous avons passée à Bath, elle ne se coucha point, elle voulut

partir avant le jour. Pour cacher notre départ, nous sortîmes de la ville à pied, nous allâmes attendre la voiture hors de la ville, & j'ai eu soin de la faire charger & de nous l'amener : nous ne sommes arrivés ici qu'hier au soir, assez tard. Peu de tems après nous, est aussi arrivé un wistet, avec deux gentilshommes & un domestique à cheval; il me parut qu'ils cherchoient à se cacher : comme miss auroit pu en avoir de l'inquiétude, je ne le lui ai point dit. Nous n'avons rien entendu de ces hommes: sans doute qu'ils ne pensent point à nous. Nous avons eu beaucoup de peine à trouver une voiture pour continuer notre route; tous les voituriers vouloient nous remener à Londres, parce que la route de traverse n'est pas beaucoup pratiquée. Enfin, nous avons trouvé une chaise assez mauvaise qui veut bien nous conduire à Douvres, en passant par Guilfort. Quoique cette voiture soit assez

assez rude & qu'elle coûte beaucoup d'argent, miss l'a préférée, & nous partons demain matin; nous resterons encore trois jours en chemin, & j'aurai l'honneur de vous écrire à notre arrivée. Aujourd'hui j'ai celui de vous assurer des respects avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXV.

A la même.

Douvres, le......

TRÈS-HONORÉE MISS.

LA route que nous venons de faire nous a extrêmement fatiguées : ce qui m'étonne, c'est que miss Camille l'a beaucoup mieux soutenue que moi; elle n'a eu peur de rien, & les plus fortes secousses n'ont pas paru lui faire plus de peine que le chemin le plus uni.

ſi ce capitaine étoit un honnête homme, & ſi on pouvoit ſe confier à lui. On lui dit qu'il étoit quelquefois corſaire, mais qu'il faiſoit ſouvent le paſſage de Douvres à Oſtende. Là-deſſus elle a pris le parti d'attendre un paquebot ordinaire, & qu'il vînt d'autres paſſagers. Au bout de deux heures, il eſt venu un homme & deux femmes, qui ont dit qu'ils avoient appris que miſs vouloit paſſer la mer, qu'ils lui demandoient la permiſſion de ſe mettre avec elle ſur ce vaiſſeau, & qu'ils payeroient leur paſſage. Miſs les a fait venir, leur a fait beaucoup de queſtions : l'homme eſt Flamand ; ſa femme & l'autre femme ſont Angloiſes ; ils vont à Bruxelles, où ils ſont établis. On eſt convenu de s'embarquer enſemble, de ne pas ſe quitter pendant la traverſée, & miſs a promis de les nourrir de ſes proviſions. Tout eſt arrangé pour partir dans deux heures, & dans ce moment on eſt occupé à porter le bagage ſur le

vaisseau. Ma chère maîtresse paroît plus animée & moins triste qu'à l'ordinaire; elle m'a prévenue sur la peine qu'elle suppose que je dois avoir de quitter l'Angleterre & de passer la mer; elle m'assure que le passage n'est que de quelques heures, d'un jour au plus; elle me promet de me renvoyer bientôt avec quelque compagnie assurée. Pour moi, je la suis, & c'est tout ce qu'il me faut; je n'ai aucune inquiétude sur la suite; si je suis avec elle, j'espère encore que nous reviendrons ensemble. On m'appelle pour partir, & j'ai l'honneur d'être, &c. B. W.



LETTRE LXXXVI.

De la même à la même.

JE ne ſais, très-honorée miſs, ſi je pourrai vous écrire, & ſi mes larmes me le permettront. Quel déſeſpoir ! quel affreux évènement ! . . . l'affliction m'empêche de reſpirer ; je ne ſais s'il me ſera poſſible de vous raconter ce malheur cruel ; il me ſemble que la mort eſt autour de moi, & je ſuis dans un tremblement continuel. Mon Dieu ! ma maîtreſſe, ma chère maîtreſſe, qu'avez-vous fait ? j'en frémis, aurai-je la force de le dire ? Lorſque nous fûmes tranſportées ſur le vaiſſeau avec la compagnie dont je vous ai parlé, on mit tout de ſuite à la voile : enſuite le capitaine nous conduiſit dans ſa chambre, en nous diſant qu'il l'avoit bien arrangée, que nous ſerions fort bien, &

que nous trouverions toutes les commodités qui pourroient nous rendre le passage agréable. En effet, cette chambre nous parut fort propre; il y avoit une table, des chaises & trois lits qui paroissoient fort bons. Nous arrangeâmes d'abord que nous dormirions tous les uns après les autres, & que nous passerions les nuits sans nous quitter. L'homme & les deux femmes qui étoient avec nous étoient fort polis & fort honnêtes, & ne nous donnèrent aucune défiance. Nous fûmes d'abord assez tourmentées du mal de mer. Au bout d'une heure, les deux femmes sortirent, & peu de tems après l'homme les suivit. Nous crûmes que c'étoit une suite de mal que nous éprouvions tous, & nous n'en eûmes aucune inquiétude. Nous commencions cependant à être étonnées de ce qu'ils ne revenoient point, lorsque le capitaine entra; il nous demanda d'un air jovial si nous étions toujours malades,

& si nous ne serions pas bientôt accoutumées à la mer : il nous dit qu'il ne falloit pas nous en inquiéter, & que nous nous en porterions mieux après. Il ajouta ensuite en ricanant, qu'il y avoit sur le vaisseau un passager qui sûrement nous feroit plaisir, & qui demandoit à nous voir : un homme charmant, dit-il en jurant; & par ma foi, milord *Drumore* est fait pour faire plaisir aux femmes ! Dans le même instant milord parut, & le capitaine se retira en riant. Je fus vivement émue, ma maîtresse étoit tranquille & consternée; je m'approchai d'elle, persuadée du mal que lui faisoit cette apparition; cependant elle ne fit aucun mouvement; elle regardoit milord d'un œil fixe; il s'approcha d'elle d'un air tremblant : Oui, lui dit-il, miss, c'est moi, c'est moi qui vous adore toujours, qui veut vous rappeler votre premier engagement; une fois vous m'avez fait espérer du

retour, & je le mérite plus que jamais, je le mériterai toujours; j'ai pour vous les sentimens les plus tendres. Il se jeta à genoux devant elle. Elle retira ses mains, qu'il vouloit prendre. Je veux vous le prouver, continua-t-il, par ma persévérance; ne craignez rien, vous serez toujours maîtresse de tout, nous vivrons comme vous voudrez; il ne tiendra qu'à vous que nous soyons unis pour jamais. Ici il s'arrêta, comme attendant une réponse; mais miss le regardant encore en silence, il continua en faisant des sermens qu'il l'aimeroit toute sa vie, qu'il périroit plutôt que de lui déplaire; qu'elle devoit regarder tout ce qu'il faisoit comme l'effet de sa passion. Il se tut encore. Alors miss Camille, avec un air de dignité que je ne lui avois jamais vu, lui dit: Milord, je vous prie de vous asseoir; j'attends de vous tous les égards d'un homme honnête. Elle s'arrêta, & il obéit; il

y eut encore un moment de silence. Miss avoit toujours sur milord des yeux qui marquoient sa curiosité & un étonnement mêlé d'indignation. Elle étoit si belle, ma chère maîtresse, & sa physionomie peignoit si vivement tout ce qu'elle sentoit !... Je ne puis retenir mes larmes... Milord voulut reprendre la conversation, en faisant de nouvelles protestations. Miss l'interrompit en lui disant : Sans doute, milord, que je dois être sensible à votre persévérance & à ce que vous faites pour me prouver vos sentimens pour moi ; vous jugez bien cependant que dans ce moment, que dans la situation où je suis, mon ame n'est pas libre de suivre les siens : dans le désespoir & dans les larmes, il est bien difficile de savoir ce que l'on aime ; le tems change tout, & j'espère que vous attendrez de lui la sensibilité qui doit répondre à la vôtre. Nous arriverons bientôt à Ostende ; là plus libre

plus éloignée d'un pays où j'ai été si malheureuse, je pourrai mieux vous témoigner les sentimens dont je suis capable. Je suis étonnée que vous soyez sur ce vaisseau où je croyois être seule avec les passagers qui étoient ici, & que je vous prie de me permettre de rappeler. — Je ne vous cache pas, répondit milord, que je suis le maître de ce vaisseau; je n'ai pu renoncer à vous, miss; je n'ai pu supporter de vous voir fuir sans vous suivre; & telle est ma passion, que je ne puis plus vivre sans espérance de votre part. Je ne vous ai point quittée depuis Bristol; je vous avois écrit plusieurs fois auparavant, aujourd'hui nous sommes ensemble; nous y resterons jusqu'à ce que j'obtienne la tendresse qui fera mon bonheur. Miss reprit avec vivacité : Mais, milord, vous êtes maître, dites-vous, de ce vaisseau; cependant je suis convenue avec le capitaine & des passagers.... Oui, miss,

dit milord, ce capitaine eſt à mes ordres, & ces paſſagers ont eu des affaires qui les ont rappelés à terre ; nous ſommes ſeuls, & je ſuis trop heureux pour ne pas prolonger ce tems autant qu'il me ſera poſſible : nous pouvons reſter en mer très-longtems, toutes les meſures ſont priſes pour cela. Mais, milord, interrompit encore miſs avec fierté, l'honnêteté .... Mais, miſs, interrompit-il auſſi, ma paſſion .... Cependant, continua-t-il, ſoyez tranquille, vous aurez ici tout ce qu'on peut déſirer ſur un vaiſſeau, il ne vous manquera rien, je ne vous demande que la permiſſion de vous voir quelquefois, & de vous parler de mes ſentimens pour vous. Ma maîtreſſe changea tout d'un coup & de ton & de voix; elle dit qu'elle étoit touchée de tout ce que milord lui diſoit & de tout ce qu'il avoit fait pour elle, qu'elle ſentoit ſon cœur véritablement ému ; qu'elle s'attendoit ſi peu à tout

ce qui se passoit, qu'elle en étoit frappée, qu'elle demandoit du tems pour y réfléchir & pour mettre son ame en état de jouir de ce qu'il lui faisoit espérer; qu'il lui falloit dans ce moment un peu de repos : elle l'assura que le lendemain matin il seroit content de ses dispositions, & que s'il vouloit, ils déjeûneroient ensemble à huit heures, & elle le supplia de la laisser tranquille jusqu'à ce tems-là. Milord parut très-content, il s'approcha de miss, il jura qu'elle n'auroit jamais rien à desirer; il lui prit les mains, qu'elle ne put empêcher qu'il ne baisât. Elle répéta avec un air de désespoir déchirant, qu'elle demandoit en grâce d'être seule & libre jusqu'au lendemain à huit heures. Milord lui promit qu'elle seroit tranquille, & qu'il ne paroîtroit devant elle que lorsqu'elle voudroit le recevoir. Il s'en alla, en lui disant qu'elle seroit servie de tout ce qu'elle demanderoit, &

que l'on avoit pourvu à tout ce qui pouvoit lui faire passer une bonne nuit. Dès qu'il fut sorti, ma pauvre maîtresse ferma la porte à la clef, & tomba dans le plus affreux désespoir; ses sanglots, ses mouvemens convulsifs m'effrayoient & me faisoient croire quelquefois qu'elle étoit au dernier terme de sa vie. Enfin tout d'un coup elle se calma, elle devint tranquille, & elle paroissoit réfléchir profondément; elle sortit de cet état, en me disant d'un ton de voix ferme : ma chère Betty, je ne suis pas si malheureuse; — & m'embrassant ensuite: — mais toi, que j'ai conduite ici, comment récompenserai-je tes services, ton amitié, ta tendresse? pardonne-moi, ma chère Betty, pardonne-moi. Miss me disoit cela d'un air si touché & si extraordinaire en même-tems, que j'en étois étonnée, & que je fondois en larmes; elle pleuroit avec moi en me faisant des caresses que je sens encore dans

mon cœur : Ô ma chère maîtresse, je vous pleurerai toute ma vie ! On apporta le souper, qu'elle laissa entrer sans y faire attention : comme elle crut appercevoir qu'on l'observoit, elle affecta de la tranquillité, elle loua les mets que l'on avoit servis, elle s'efforça même de manger, & voyant qu'elle ne le pouvoit pas, elle me fit jeter à la mer ce qui pouvoit faire croire que nous avions beaucoup soupé ; le peu de tems que nous y mîmes cependant, auroit bien pu faire juger du contraire. Lorsque l'on eut desservi, elle demanda à parler au capitaine ; il ne vint qu'après l'avoir fait demander plusieurs fois : si nous eussions observé plutôt sa physionomie, nous nous serions sûrement défiées de lui, & nous aurions jugé de quoi il étoit capable. Son air terrible me fit frémir dans ce moment ; sa tête touchoit au plancher. Il entra en jurant, & en disant qu'il ne savoit pas ce que deux

femmes pouvoient vouloir de lui. Ma maîtreſſe, avec la douceur d'un ange, lui dit : capitaine, vous m'avez promis de me conduire à Oſtende, quand eſt-ce que nous y ſerons? Ma foi, miſs, répondit-il, ſur mer le diable emporte les promeſſes. Comment donc, dit miſs, n'êtes-vous pas un honnête homme? Sans doute, un honnête homme, dit-il, un brave corſaire, qui vit de ce qu'il gagne; vous m'avez donné dix guinées, milord m'en a donné trente, & il m'en donnera bien davantage; voyez auquel je dois obéir : mon métier eſt de prendre, & il y a longtems que je n'ai pas eu une ſi bonne aubaine, & avec ſi peu de danger. Mais, miſs, conſolez-vous, vous n'aurez pas été quinze jours en mer avec milord, que tout ira bien. Comment, reprit ma maîtreſſe, vous êtes abſolument à milord? — Oui, moi & mes dix matelots nous ſommes à ſes ordres; il nous paye bien, & puis nous

irons fur les côtes de France, nous ferons peut-être quelque prife. — Mais, capitaine, ces paffagers qui étoient avec moi? — Ils n'ont pas voulu refter fur le vaiffeau, la chaloupe les a reportés à terre il y a longtems : nous avons bon vent, nous pourrons aller où il nous plaira. Bon foir, mifs, foyez tranquille, tout ira bien. — Dites-moi encore, capitaine, fi vous ne voulez pas me débarquer à Oftende? — A Oftende, en Portugal, en Efpagne même, par-tout où milord voudra, c'eft lui qui eft le maître; & il s'en alla en difant ces mots. Mifs refta immobile d'étonnement; enfuite elle s'écria après un moment de filence : non, barbare, tu ne feras pas le maître! Après quoi elle me pria de lui donner de quoi écrire. Je cherchai, j'ouvris plufieurs petites armoires qui étoient dans la chambre; l'une étoit pleine de toutes fortes de provifions, une autre de liqueurs & d'eaux de

senteur, une troisième de livres; enfin je trouvai dans une layette, du papier, des plumes & de l'encre. Ma pauvre maîtresse me fit encore toutes sortes de caresses, m'ordonna de fermer la porte en-dedans, & se mit à écrire la lettre qui sera jointe ici, & un billet à milord *Drumore* qui est resté sur la table. Après qu'elle eut écrit pendant deux heures, elle me réveilla, elle me fit approcher d'elle; je vis qu'elle avoit pleuré; elle me dit d'une voix étouffée: dis-moi, chère Betty, tu sais tous les détails de la mort de sir Robert, Henri te les a racontés sans doute, dis-moi tout ce que tu sais, dis-moi ses dernières paroles, je voudrois entendre ses derniers soupirs; & sa tête étoit dans ses deux mains. Je la priai de ne pas s'occuper de choses aussi tristes, & de penser plutôt à quelque moyen de sortir des mains de ce milord *Drumore* & du corsaire. Je n'en suis pas en peine, me

dit-elle, sois tranquille sur moi; elle me pressa encore de lui dire tout ce que je savois des derniers momens de sir Robert, & elle m'arracha successivement tout ce que Henri m'avoit dit. Ces mots, *je t'attends*, parurent surtout la frapper & lui donner de la joie; je vis briller ses yeux, & elle les répéta souvent; ensuite elle continua d'écrire. Je m'endormis sur ma chaise, & quand je me réveillai, miss se promenoit dans la chambre avec une inquiétude extrême; elle examina les portes & les fenêtres: ayant trouvé que tout étoit fermé en-dehors, & que nous ne pouvions sortir, elle se rassit, & nous crûmes appercevoir que le vaisseau ne faisoit presque point de chemin, nous n'entendions aucun bruit. Je dis à miss que je la soupçonnois de quelque dessein funeste; je la conjurai de ne pas se laisser aller au désespoir, & de compter encore sur l'honnêteté de milord *Drumore*, que nous

ne le devions pas croire capable d'actions atroces. Je ne ſais pas, me répondit-elle, de quoi il eſt capable, mais je l'empêcherai bien d'être méchant. Pauvre Betty! continua-t-elle en m'embraſſant encore, Dieu te préſerve de la méchanceté des hommes; tu mérites d'être heureuſe, & moi.... les larmes l'empêchèrent d'en dire davantage. Elle écrivit encore; nous paſſâmes la nuit dans cette ſituation. Quand il fut jour, nous entendîmes quelque bruit, & il y avoit environ deux heures que le ſoleil étoit levé, lorſque l'on ouvrit endehors la ferrure de la porte de la chambre; nous entendîmes la voix de milord qui diſoit quelque choſe à miſs. Elle ſe leva avec vivacité; elle alla à la porte qui étoit fermée en-dedans; elle cria qu'elle alloit ouvrir, & qu'elle prioit milord d'attendre un moment. Enfin elle ſortit, elle s'avança ſur le tillac d'un pas ferme & aſſuré : elle avoit l'air d'un

ange, & elle inspiroit le respect à tous les hommes qui étoient là. Milord, dit-elle, en le regardant avec fierté, oui; je suis votre amie, je veux vous empêcher de commettre une action infâme; & en même tems elle s'élance dans la mer. Dieux! j'en frémis encore. Dans l'instant il se fit des cris affreux sur tout le vaisseau; le capitaine, qui étoit auprès de milord, le retint & le prit dans ses bras. On se hâta de mettre la chaloupe à la mer, des matelots sautèrent dedans; on arrêta la marche du vaisseau, mais nous étions déjà bien loin de l'endroit où miss s'étoit précipitée: on la voyoit flotter sur les ondes, paroître & disparoître. Cependant on retourne en arrière, on tâche d'approcher d'elle, mais ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on put l'atteindre; il fallut plonger dans la mer pour la retirer; on la mit dans la chaloupe. Grands Dieux! elle étoit sans vie, & tous les secours

furent inutiles. Pour moi, miſs, je ne vis point tout ce que je raconte ici; horriblement frappée de ce que j'avois vu, j'étois tombée ſans connoiſſance. L'on ne fit aucune attention à moi, on me laiſſa où j'étois, & lorſque je revins de mon évanouiſſement, je pouſſai des cris affreux; alors deux matelots me portèrent ou plutôt me pouſsèrent dans la chambre, & là je me débattis long-tems entre la vie & la mort. Au bout de quelque tems je pus reſſortir, je demandai miſs à grands cris. Dieux! quel affreux ſpectacle! la chaloupe ſuivoit le vaiſſeau, le corps de ma maîtreſſe étoit poſé au milieu, couvert d'un morceau de voile. Je voulus me précipiter vers elle, le capitaine me retint, me dit qu'elle étoit morte, que l'on avoit fait inutilement tout ce que l'on avoit pu pour la ſauver, & qu'il attendoit que milord *Drumore* lui dît ce qu'il vouloit faire, mais

qu'il étoit si affligé, qu'on ne pouvoit en tirer aucune parole. Je rentrai dans la chambre où nous avions passé la nuit, & je crus mourir de désespoir. Quelques heures après je vis entrer milord *Drumore ;* je fus saisie d'un frémissement inexprimable & d'un mouvement d'effroi. Vous avez raison, Betty, lui dit-il, je dois vous faire horreur; je suis en horreur à moi-même, & mon désespoir est cent fois pire que la mort : que votre maîtresse a été cruelle ! elle eût été heureuse si elle eût voulu; je veux vivre pour expier mon malheur; Betty, je veux avoir soin de vous, dites-moi ce que vous voulez? Je ne répondis que par des cris & par des larmes. Il s'assit, je lui vis répandre des pleurs : il apperçut sur la table la lettre que miss Camille vous a écrite, & le billet qui lui étoit adressé, & que voici :

J'ai pitié de vous, milord; vous serez malheureux, bien plus malheureux que

moi; au moins j'ai encore aſſez bonne opinion de votre cœur pour le croire. Au reſte, ne vous reprochez point trop ma mort, vous n'avez fait que d'en hâter le moment; je n'ai plus le courage de l'attendre. Oui, homme adorable, cher *Walmore*, je vais te rejoindre! tu m'as déjà trop attendu; je voulois vivre pour penſer à toi, je meurs pour en être plus près; déjà la mort me paroît douce. Si par malheur mon corps étoit retiré de la mer, je le recommande à Betty, & s'il pouvoit être enterré à Clamſtead! Milord, vous pouvez être encore généreux; je recommande auſſi Betty à votre honneur & à vos remords.

Oui, dit-il, après avoir lu & après avoir réfléchi un moment, elle ſera obéie, & ſoyez tranquille, Betty, vous ſerez reſpectée comme votre maîtreſſe. Je ne comptois pas aborder ſi tôt, nous ne nous étions pas fort éloignés des côtes d'Angleterre, & dans ce moment

ment nous sommes à la hauteur d'Harwich, nous irons y descendre, & là nous verrons les mesures que nous pourrons prendre pour suivre les volontés de miss Camille. Il vit encore un autre billet sur la table, & il le lut :

Je donne & lègue à Betty *Welson*, fille de Tomas *Welson*, tout ce que je possède, tant l'argent, les bijoux & les hardes que j'ai avec moi sur le vaisseau, que ce que j'ai laissé à Clamstead chez ses parens, sans que personne en puisse rien distraire : c'est une foible marque de la reconnoissance que j'ai de ses services, de son amitié & de son attachement pour moi.

Camille Backinson.

MILORD me remit la lettre qui est pour vous, miss, & qui est cachetée. Je la joins ici, & j'espère qu'elle vous parviendra incessamment. Quand j'ai été seule,

j'ai rappelé toutes mes forces pour vous écrire ; j'ai souvent été interrompue par mes larmes & mon désespoir. Milord est venu plusieurs fois ; il a l'air sombre & malheureux ; il m'a dit des choses honnêtes & généreuses : voyant que j'étois fort abattue, il m'a obligé de manger ; ensuite il a voulu savoir à qui j'écrivois ? Je lui ai dit qu'il falloit absolument que j'apprisse la mort de ma maîtresse à la seule amie qu'elle avoit. Dites-lui, a-t-il interrompu avec vivacité, que je suis un monstre, que je suis horriblement.... Et il est sorti dans un état qui m'auroit fait pitié, si miss Camille n'étoit pas toujours présente à mon esprit, à mon cœur. Il a laissé sur la table le billet qu'elle lui avoit écrit. J'ai passé tout le reste du jour & une partie de la nuit à vous écrire. Je viens d'entendre que nous entrerons à Harwich dans quelques heures, c'est-à-dire à la pointe du jour. Je ferme ma lettre

pour pouvoir la mettre à la poste en arrivant. Mon Dieu ! que ce débarquement sera affreux ! je ne puis en soutenir l'idée, ni écrire plus longtems. J'ai l'honneur d'être, miss, &c.

Dernière lettre de Camille à Nancy.

Il est tems, ma chère Nancy, de finir ma destinée ; elle le sera bientôt ; dans quelques heures la mer engloutira ton amie, & avec elle ses maux & ses chagrins. L'horreur est vaincue, il n'est plus de crainte pour moi ; tout s'est accumulé sur ma tête, & la perte de ce que j'aimois, & la présence, la tyrannie de ce que j'abhorre. Oui, Nancy, je suis en la puissance, dans les fers de ce milord *Drumore* que le ciel a créé pour être l'artisan de mes malheurs & de mon désespoir. Tout est si bien arrangé, que seule avec lui sur un vaisseau, & avec un corsaire & dix matelots

dont il difpofe & qui font fes efclaves ; il ne me refte aucune efpérance. Qu'il a bien fait ! j'aurois traîné une vie malheureufe, toujours j'aurois été attachée au cadavre fanglant de fir Robert. Ma mort eft trop peu, je n'expie point affez la fienne : pardonne-moi, Etre adoré, tous mes crimes font devant mes yeux ; mon ame brûle de les effacer ; ton image, mes fentimens pour toi me fuivront jufqu'au dernier foupir ! Quel bonheur, chère amie, d'avoir pu vaincre la crainte & l'horreur de la mort ! Vois-tu ton amie être la proie de cet homme indigne, jetée, abandonnée enfuite fur quelque rivage habité, ou peut-être ramenée dans fon pays, & vivant dans le mépris & dans l'opprobre ? Je fens une joie fecrète d'échapper aux embûches de ce fcélérat ; je ferai vengée fi je lui laiffe un remords. Mais, non, je lui pardonne ; c'eft lui qui me rapproche de fir Robert : ah ! fi je pou-

vois espérer qu'une même terre nous couvrît ; je ne mérite pas cette espérance. Adieu, Nancy ; quand tu liras ceci, mon corps sera glacé ; mais mon cœur brûle encore, il t'aime, il te dit adieu pour jamais. Si tu peux quelque chose pour ton amie, je te recommande Betty ; donne-lui des marques de ton amitié pour moi : elle te remettra de mes cheveux. Adieu, Nancy, adieu.

SUITE.

Je revenois des voyages que j'avois faits avec milord T*** dont j'étois le gouverneur ; je commençois à me féliciter du succès de mes peines & de mes instructions, lorsqu'il est devenu amoureux à Florence d'une vieille marquise dont je n'ai pu le détacher. Ne voulant écouter aucune de mes raisons & de mes sollicitations, j'ai été obligé de l'abandonner & de revenir seul en Angleterre.

J'étois fort embarraſſé de ce que je devois aux parens de mon élève, bien aſſuré que l'on me rendroit reſponſable de la folie & de l'amour de ce jeune homme : on ſait bien cependant qu'un gouverneur n'a aucun pouvoir ſur ces ſortes de choſes.

Il y avoit deux heures que j'étois arrivé à Harwich, & je me promenois dans la grande chambre de l'auberge, en penſant à cette injuſtice & à bien d'autres, lorſque j'entendis tout-à-coup de grand cris & le bruit de pluſieurs femmes qui pleuroient & qui ſe lamentoient. Comme il eſt naturel à l'homme d'aller au bruit, je courus à celui-là ; je trouvai à mon chemin l'hôteſſe, dont la groſſeur occupoit toute la largeur du corridor, & qui, marchant fort lentement, m'obligea de modérer ma curioſité & d'entendre ce qu'elle diſoit. Elle murmuroit de ce qu'on l'avoit forcée de recevoir chez elle une femme

morte; elle se plaignoit de ce que milord *Drumore* ne l'avoit pas assez payée pour cela, & elle disoit qu'elle aimoit mieux loger un vivant que dix morts. Arrivée enfin dans une chambre basse, je vis en effet une femme morte, étendue sur quelques planches; elle étoit encore belle, & à ses habits je jugeai que c'étoit une femme de distinction. Auprès d'elle étoit une autre femme à genoux, qui poussoit les cris que nous avions entendus, qui levoit les mains au ciel, & qui donnoit les plus grandes marques d'affliction & de désespoir: une jeune fille qui fondoit en larmes, l'embrassoit & vouloit l'entraîner; elle la pressoit de s'éloigner, & elle prenoit aussi quelquefois les mains de la femme qui étoit morte: plusieurs autres femmes étoient-là pleurant & parlant de ce qu'elles voyoient. Je fus aussi touché de ce spectacle; j'approchai de la femme affligée, & ayant joint mes secours &

mes sollicitations à celles de la jeune fille, nous la conduisîmes, non sans beaucoup de peine, dans une autre chambre, où je la laissai pour aller voir milord *Drumore*, que je connoissois & que j'avois vu chez son père il y avoit trois ans. Il me conta naïvement tout ce qu'il avoit fait & tout ce qui lui étoit arrivé; il me protesta que son intention étoit d'engager miss Camille à l'épouser; que ne l'ayant pas perdue de vue depuis Bristol, il avoit découvert qu'elle vouloit se jeter dans un couvent; que voyant bien qu'il n'y avoit pas d'espérance pour lui si elle y étoit une fois, il avoit cherché à se rendre maître du vaisseau qui devoit la transporter; que d'abord il avoit pensé à engager à force d'argent le corsaire dont il s'étoit servi, à s'emparer du paquebot sur lequel elle devoit passer à Ostende, mais que ne s'en étant point trouvé de prêt à partir, il avoit pro-

sité des circonstances pour engager miss Camille à se mettre sur le vaisseau même du corsaire ; ce qui n'avoit que trop bien réussi. Il ajouta avec amertume, qu'il seroit malheureux toute sa vie, que toujours il auroit devant les yeux cette femme se précipitant dans la mer ; qu'au moins il vouloit suivre sa dernière volonté & la faire conduire à Clamstead pour qu'elle fût enterrée auprès de sir Robert. Je lui représentai les difficultés & les inconvéniens de son dessein ; qu'il valoit mieux lui faire à Harwich les obsèques les plus honorables qu'il seroit possible : je lui offris de me charger de tous les soins nécessaires pour cela. Après être convenu de tout avec lui, je passai chez miss Nancy, dont milord m'avoit aussi parlé, dont il m'avoit appris le nom & les relations avec miss Camille. J'avois déjà essayé de la consoler ; elle fut sensible à ces soins ; bientôt je lui inspirai assez de confiance pour qu'elle

me contât une partie de ſon hiſtoire. Son affliction paroiſſoit extrême, & j'en étois touché ; elle me dit qu'au déſeſpoir du parti que prenoit miſs Camille d'aller ſe jeter dans un couvent, elle avoit voulu la ſuivre à Douvres pour l'en détourner, lorſqu'elle reçut une lettre de milord *Belton*, qui lui marquoit qu'il alloit paſſer en Hollande ; que là-deſſus elle étoit partie en poſte, dans l'eſpérance de le voir encore avant ſon départ ; qu'en arrivant devant l'auberge, on lui avoit dit qu'il y étoit logé, & même on lui avoit montré une chambre qu'elle crut être la ſienne ; que ſans faire attention à ce qui ſe paſſoit, elle étoit entrée précipitamment, perſuadée qu'elle le verroit encore, mais qu'elle avoit été horriblement frappée de voir une femme morte étendue ſur le plancher ; qu'elle avoit d'abord reconnu Betty, qui étoit auprès ; que s'étant approchée, elle avoit auſſi reconnu ſon

amie Camille ; que frappée de cet affreux spectacle, elle avoit poussé des cris, & qu'elle étoit tombée presque sans connoissance ; elle en revenoit à peine lorsque j'étois entré auprès d'elle ; que depuis, elle avoit voulu savoir par Betty toutes les circonstances de ce triste évènement qui la mettoit au désespoir ; elle ne cessoit de faire l'éloge de miss Camille. Ce qui mettoit le comble à son affliction, c'est que milord *Belton* étoit parti quelques heures avant son arrivée à Harwich.

Milord *Drumore* entra dans le moment qu'elle déploroit tous ses malheurs ; elle témoigna de l'horreur & de l'effroi en le voyant. Il est vrai, miss, s'écria-t-il, je suis un monstre, un horrible monstre ! Mais je veux pleurer avec vous cette femme adorable ; toute ma vie je la porterai dans mon cœur : il n'auroit tenu qu'à elle d'être heureuse. Je fais serment que je n'avois d'autre in-

tention que d'éloigner le moment où elle vouloit se séparer du monde & s'enfermer dans un couvent : je désirois de remplacer ce qu'elle avoit perdu. Il donna de si grandes marques d'affliction & de repentir, que miss Nancy en fut touchée ; la compassion succéda à l'indignation ; bientôt ils s'étendirent l'un & l'autre sur les éloges de miss Camille. Je les exhortai à la résignation, & voyant que leur affliction étoit un peu calmée, je fus donner des ordres pour l'enterrement de cette pauvre Camille. Il se fit le lendemain matin ; je pourvus à toutes les formalités qui constatoient les circonstances de sa mort. Comme elles furent bientôt connues de la plus grande partie des habitans d'Harwich, ils accompagnèrent en grand nombre le convoi, autant par intérêt que par curiosité ; & cette cérémonie se fit avec autant de solemnité qu'il fut possible. Betty étoit inconsolable ; elle

fut le soir pleurer sur le tombeau de sa pauvre maîtresse. Miss Nancy ne voulut point se séparer de Betty ; elle lui promit même de la conduire jusqu'à Clamstead, & dès ce moment on lui remit tout ce que sa maîtresse lui avoit légué. Nous repartîmes tous les quatre pour Londres. Pendant le voyage on ne s'occupa que de miss Camille, & ce fut dans la route que j'appris toutes les particularités de son histoire. Je formai le dessein de les rassembler : comme elles étoient toutes contenues dans la correspondance des deux amies, j'obtins de miss Nancy qu'elle me remettroit toutes les lettres de miss Camille, que même elle m'aideroit à me procurer celles qui devoient en completter le recueil. J'ai été très-longtems sans espérer d'y parvenir. Nous arrivâmes à Londres tous fort affectés de ce qui nous avoit occupés : miss Nancy nous paroissoit toujours plus triste & plus mélan-

colique. Quelques jours après ſon arrivée, elle conduiſit Betty à Clamſtead, comme elle le lui avoit promis. Pour moi, appelé ailleurs par mes affaires, j'ai été très-longtems ſans pouvoir m'occuper du projet que j'avois, & qui cependant m'intéreſſoit : les lettres de Camille, qui me furent remiſes par miſs Nancy, me donnoient la plus grande envie de connoître les autres. Lorſque je revins à Londres, j'eſpérois d'y retrouver miſs *Tomfield*, mais c'eſt en vain que je la cherchai. La même année j'allai aux eaux de Bath pour ma ſanté : de-là je fus bien vîte à Clamſtead. Dans l'auberge où j'allai loger, je m'informai de miſs Camille *Backinſon* ; l'hôteſſe prit à l'inſtant un air triſte, & m'en parla comme ſi c'eût été ſa fille ou ſa ſœur : Miſs Camille étoit ſi bonne! diſoit-elle, elle donnoit toujours quelque choſe à ſes enfans ; elle avoit fait tant de bien à ſa voiſine : c'étoit un plaiſir de la voir

à l'église ; elle étoit morte misérablement, & avoit enrichi Betty *Welson*, qui s'étoit mariée. La bonne hôtesse racontoit que j'étois en chemin pour aller à la ferme de *Welson*. Je trouvai à la porte Sara & des domestiques. Dès que j'eus prononcé le nom de miss Camille, on me demanda avec empressement si je l'avois connue, si j'étois son parent, & toutes les physionomies prirent un air triste & affligé. Je dis que je n'avois jamais vu miss Camille, mais que je m'intéressois particuliérement à son histoire, & que je souhaitois de revoir Betty, avec laquelle j'avois voyagé d'Harwich à Londres. Alors je fus connu de toute la famille ; on me témoigna de l'amitié & de la reconnoissance ; on m'offrit tout ce qu'il y avoit dans la maison : on auroit bien voulu me donner un logement, mais celui qu'il y avoit étoit occupé par miss Nancy *Tomfield*, l'amie de miss Camille, qui

y étoit reſtée depuis qu'elle avoit ramené Betty. Je demandai tout de ſuite à la voir ; on m'apprit, en me conduiſant chez elle, que Betty étoit mariée avec Henri depuis deux ans, & qu'ils occupoient une ferme à quatre milles de là. Miſs Nancy, ſans être étonnée de ma préſence, parut me revoir avec plaiſir : bien différente de ce que je l'avois vue, elle avoit l'air calme & ſerein : ſon établiſſement, qui étoit à peu près le même que celui de miſs Camille, donnoit l'idée de la paix & du bonheur. Je dînai avec elle, & nous paſsâmes le jour à nous entretenir de ce qui lui étoit arrivé depuis que je l'avois quittée. Elle n'avoit point oublié la promeſſe qu'elle m'avoit faite de raſſembler tout le reſte des lettres de ſon amie, les réponſes & celles qui pouvoient faire une ſuite : elle y étoit parvenue par le ſecours de milord *Belton*, qui avoit été à même de lui fournir celles qui manquoient;

c'est milord *Drumore* qui a fourni le récit qui n'est pas en forme de lettres. Ce n'est pas sans peine que l'on a mis tout ce recueil en ordre, & voici ce que miss Nancy acheva de me raconter chez elle : c'est ce qui servira de conclusion à cette histoire.

Ce qui étoit arrivé à Harwich, le spectacle de son amie morte au moment où elle croyoit retrouver son amant, l'éloignement de milord, lui avoient laissé dans l'ame une tristesse & une mélancolie qui lui faisoit souhaiter de s'éloigner de Londres ; elle avoit pris le parti de reconduire Betty chez elle, avec l'intention de passer l'hiver à Bath ou à Bristol. Arrivée chez les *Welson*, elle trouva le logement si agréable, & les prévenances de ces bonnes gens lui plurent si fort, que d'abord elle y resta quelques jours. D'ailleurs, dans sa tristesse elle trouvoit une espèce de dou-

ceur d'occuper la demeure de ſon amie ; elle donna à Betty le reſte des effets qu'elle y avoit laiſſés ; elle trouva une caſſette où étoient les lettres qu'elle lui avoit écrites, celles de *Belfloor* & d'autres que ſir Robert lui avoit remiſes ; celles de ſir Robert avoient été trouvées ſur le vaiſſeau. Miſs Nancy en reçut une dans ce tems-là de milord *Belton*, par laquelle il lui diſoit qu'il étoit arrivé heureuſement en Hollande, qu'il étoit aſſez malade, qu'il alloit à Bruxelles attendre qu'il pût repaſſer en Angleterre, & qu'il la prioit d'être tranquille & de ne point s'inquiéter de lui. — La vie paiſible qu'elle menoit chez les *Welſon* s'accordoit ſi bien avec ſes diſpoſitions, qu'elle prit le parti de s'y livrer tout-à-fait ; elle prit du dégoût pour la ville & de la haine pour le monde : inſenſiblement elle paſſa tout l'hiver dans ſa nouvelle demeure. Au printems elle convint avec les *Welſon*

de rester tout-à-fait chez eux; elle y fixa son établissement, en y ajoutant tout ce qui lui étoit commode & agréable.

Milord *Walmore* mourut environ huit mois après son fils; miladi & miss Henriette allèrent à Londres. Milord Belton revint en Angleterre à-peu-près dans le même tems; il alla chercher miss Nancy à Clamstead; elle ne le reçut que pour lui dire qu'elle renonçoit à toute espèce de liaison avec lui & avec toutes ses relations de Londres; qu'elle fixoit sa demeure chez les *Welson*, où elle vouloit vivre loin du monde & des plaisirs. Milord fit tout ce qu'il put pour l'en détourner, il parla même de l'épouser, & il la pressa d'y consentir. Elle rejeta tout avec autant de fermeté que de courage & de générosité; elle exigea même qu'il ne la vît plus, & qu'en renonçant à elle, il pensât à se marier: elle lui parla de miss Henriette, qui aujourd'hui étoit un parti

riche & convenable pour lui. Milord, dit-elle avec fermeté, si j'ai encore quelques droits sur votre cœur, si votre amitié peut faire encore quelque chose pour moi, j'exige, je demande, je supplie que vous retourniez à Londres, que vous cherchiez à voir miss Henriette *Walmore*, & que si elle ne vous inspire aucune répugnance, comme je l'espère, vous l'épousiez; vous devez cette consolation à cette famille, vous avez de quoi effacer le peu d'influence que vous avez eu dans l'histoire de son frère. Miladi ne verra en vous qu'un homme distingué par sa fortune, par son rang & par son caractère. Vous jouirez, milord, du bonheur que donne la vertu, c'est-là le seul souhait que je fasse & la seule consolation que mon cœur désire. Permettez, milord, que je ne vous revoie qu'alors, & que je prenne congé de vous pour toujours. Elle insista encore avec tant de

force & de chaleur, que milord promit ce qu'elle souhaitoit. Il tint parole, & il a épousé miss Henriette. Ses terres sont dans la province d'Yorck; il n'est revenu qu'une fois dans le château des *Walmore* : miss Nancy a refusé de le voir; il doit y revenir cette année, elle ne le reverra point encore. Elle vit heureuse & tranquille, & elle fait son bonheur précisément de cette paix, de cette tranquillité, de ce goût pour le bonheur des autres, qu'elle tournoit en ridicule chez miss Camille.

Les demoiselles Dagby ont quitté leur campagne; elles allèrent à Bath l'année qui suivit la mort de M. *Endwell* : ce fut peut-être par la vanité d'y faire briller la fortune dont elles y jouissoient autrefois, ou plutôt Juliette y fut conduite par un intérêt plus vif. En effet, elle y retrouva son premier amant; il avoit été malheureux dans ses entreprises, & une banqueroute l'avoit laissé

dans la misère. Il fut, comme toute la ville, le retour & la fortune de sa maîtresse ; il en avoit été rebuté lorsqu'il étoit riche, il ne pensa pas à se présenter devant elle étant devenu pauvre. Madame *Endwell*, qui s'étoit informée de lui, avoit appris sa situation ; elle lui fit demander s'il n'aimoit plus Juliette, s'il ne pensoit plus à elle ? On peut juger de la réponse : aujourd'hui ils sont heureux.

FIN du quatrième & dernier Tome.





